John Michael GREER




Le livre des Sociétés Secrètes

Des Templiers au nouvel ordre mondial





Conspirations ET Groupes occultes

DUNOD


John Michael GREER
Le livre des
Sociétés Secrètes
Des Templiers au nouvel ordre mondial
Conspirations
ET
Groupes occultes
Traduit de l'anglais par Benjamin Peylet

DUNOD

Pour cette édition :
Responsable d'édition : Anne Pompon
Édition : Sarah Forveille
Fabrication : Nelly Roushdi

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com

ISBN : 978-2-10-081209-7



« Voici la véritable histoire des sociétés secrètes dans le monde occidental – une fresque fascinante de luttes oubliées et de causes perdues, de groupes occultes d'hommes et de femmes qui couraient après des idées qui un jour triompheraient, quand d'autres projets tout aussi acharnés ne feraient que tomber dans l'oubli. »

John Michael Greer, dans l'introduction de ce livre



SOMMAIRE

INTRODUCTION

Les complots sont vieux comme le monde. Il y a un million d'années, tandis que nos lointains ancêtres s'adaptaient aux changements climatiques qui les avaient poussés à descendre des arbres, de jeunes et ambitieux proto-humains plutôt sûrs d'eux conçurent le plan d'aller chasser avec un ancien mâle dominant afin de le transpercer d'un coup de lance dans le dos. Le plan couvé en secret, les préparatifs tenus à l'abri des regards, le geste soudain et inattendu pour quiconque ne comptait pas parmi les comploteurs : tout cela est dans notre chair et dans notre sang, cela fait partie du fait même d'être humain.

La société secrète organisée, en revanche, est un concept bien plus récent. Les sénateurs romains qui complotèrent pour faire assassiner Jules César en 43 avant J.-C., par exemple, ne fondèrent pas ensuite une organisation se réunissant en secret des années après l'acte ; ils planifièrent la mort de César, menèrent à bien leur projet, puis tentèrent de prendre le pouvoir à la vue de tous, et échouèrent finalement. Une longue série d'événements, débutant dès le Moyen Âge, fut nécessaire pour créer les conditions de la montée en puissance des sociétés secrètes en tant que réalité historique significative. Une fois celles-ci réunies, il fallut encore attendre une improbable collision entre deux éléments très différents – un club privé aux origines exotiques, et une famille royale en exil cherchant le moyen de revenir au pouvoir – pour que débute enfin l'âge d'or des sociétés secrètes.

Ce club privé, c'était la franc-maçonnerie : l'Ordre des Maçons Anciens, Francs et Acceptés, pour donner son intitulé complet. La franc-maçonnerie fit son apparition au Moyen Âge sous la forme d'une guilde d'artisans dans les métiers de la construction, semblable aux guildes de bouchers, de boulangers, de fabricants de chandelles et autres commerces qui régissaient la vie économique de l'Europe médiévale. Les guildes pratiquaient alors des rituels d'initiation, se réunissaient régulièrement, et leurs membres prêtaient le serment de ne pas révéler de secrets commerciaux aux personnes extérieures – autant de caractéristiques qui serviraient aux sociétés secrètes à l'avenir.

Les changements économiques de la fin du Moyen Âge firent tomber la plupart des guildes dans l'oubli. Celle des tailleurs de pierre perdura en Grande-Bretagne, où elle se transforma en un club privé, y conviant des hommes extérieurs à la profession en tant que « Maçons Acceptés » (on les appellerait aujourd'hui « membres honoraires »). Dès 1700, la majorité des membres de la plupart des loges maçonniques étaient des Maçons Acceptés et non des bâtisseurs, et les loges avaient commencé à attirer des membres riches et influents, qui voyaient la franc-maçonnerie comme une source utile de relations mondaines.

Lithographie présentant les emblèmes et symboles des francs-maçons, vers 1872.



C'est alors qu'intervint le second ingrédient de l'expansion des sociétés secrètes : la dynastie des Stuart, ancienne famille royale britannique, déchue du pouvoir en 1688 et remplacée par la maison de Hanovre. On appelait les partisans de la dynastie des Stuart des jacobites, d'après Jacobus, version latine du nom du roi destitué Jacques II. Tout au long de la première moitié du XVIIIe siècle, ils menèrent une campagne de contestation et de propagande

contre le nouveau gouvernement hanovrien, et lancèrent à deux reprises – en 1715 et en 1745 – une rébellion au nom de la cause des Stuart. Après la défaite du soulèvement de 1715, les jacobites entreprirent d'utiliser tous les moyens disponibles pour ébranler la maison Hanovre, et ce faisant, ils infiltrèrent la franc-maçonnerie et en lancèrent de nouvelles branches pour couvrir leurs activités.

Les jacobites échouèrent, et la franc-maçonnerie retourna bien vite à son rôle durable de société caritative et club pour hommes, mais l'idée d'utiliser les sociétés secrètes pour renverser des gouvernements impopulaires devint à la mode. Tout au long du XVIIIe siècle, les sociétés secrètes fleurirent à travers l'Europe. La Révolution française, en 1789, démultiplia le processus, et au cours du siècle suivant – l'âge d'or des sociétés secrètes –, les complots venus de l'ensemble du spectre politique progressèrent grâce aux outils classiques des sociétés secrètes.

Aux États-Unis, les sociétés secrètes trouvèrent très tôt un foyer. La guerre d'Indépendance fut lancée par deux de ces organisations – les Comités de liaison et les Fils de la Liberté –, et bien d'autres conspirations tentèrent par la suite de promouvoir leurs causes et d'ébranler leurs ennemis. Car chaque société secrète avait son homologue adversaire.

À mesure qu'elles émergeaient, on se mit à les craindre. Les peurs qui s'étalèrent dans les journaux et dans les livres aux XVIIIe et XIXe siècles n'étaient cependant pas toutes fondées. Les démagogues, aux différents points du spectre politique, découvrirent l'intérêt de semer la panique au sujet des activités supposées de sociétés secrètes. Des arnaques pures et simples et des inventions fantaisistes gagnèrent ainsi leur part d'audience dans l'attention du public.



« Le plan couvé en secret, les préparatifs tenus à l'abri des regards indiscrets, le geste soudain et inattendu pour quiconque ne comptait pas parmi les comploteurs : tout cela est dans notre chair et dans notre sang, cela fait partie

du fait même d’être humain. »

L’ironie, dans cette agitation entourant les sociétés secrètes, c’est que leur pouvoir s’en trouva fort exagéré, ainsi que leur efficacité et même leur âge. Depuis le début, des organisations se vantaient d’être plus étendues, plus anciennes et plus puissantes qu’elles ne l’étaient en réalité afin d’attirer de nouveaux membres. Leurs adversaires trouvèrent eux aussi qu’il était plus facile d’attirer les foules dans leur croisade s’ils exagéraient le pouvoir des sociétés qu’ils combattaient. Si bien qu’à la fin du XXe siècle, les livres les plus vendus et les documentaires les plus regardés barbotaient encore autour d’affirmations imprécises sur les sociétés secrètes et les conspirations. Le résultat fut surtout que ces fantasmes ont finalement dissimulé la réalité fascinante qui se cachait derrière.

Ce qui est passé inaperçu dans tout ce raffut, c’est que *le secret est l’outil des faibles*. Les gens se tournent vers le complot quand ils n’ont pas l’influence politique, économique ni culturelle pour parvenir à leurs fins par des moyens plus directs. Dès lors qu’une société secrète réunit suffisamment de pouvoir pour faire progresser ouvertement son programme, elle se transforme en parti politique, en armée ou en gouvernement. C’est ce qui est arrivé aux Comités de liaison et aux Fils de la Liberté après 1775, quand la cause pour l’indépendance américaine a trouvé assez de soutien dans les treize colonies pour permettre la Révolution. Au fil des années, des centaines d’autres sociétés secrètes vécurent la même transition, une fois qu’elles étaient suffisamment fortes, mais plus encore ne parvinrent jamais à atteindre leurs objectifs et disparurent avec le temps.

Pendant presque trois siècles, les sociétés secrètes fournirent un cadre dans lequel les nouveaux mouvements prônant un changement radical trouvaient un refuge où entamer la longue lutte qui transformerait leurs rêves en réalité. Certains de ces rêves finirent en cauchemars : le parti nazi comme le parti communiste, par exemple, furent d’abord des sociétés secrètes qui réussirent la transition vers le pouvoir réel, et éclaboussèrent le XXe siècle du sang de millions d’individus. D’autres sociétés secrètes poursuivaient des buts plus humains, cherchant à libérer leurs terres natales du joug de suzerains étrangers, à faire aboutir des réformes démocratiques dans des régimes totalitaires, ou, dans certains cas, à s’opposer à d’autres sociétés secrètes aux

desseins plus funestes en retournant contre elles leurs propres méthodes.

Voici la véritable histoire des sociétés secrètes dans le monde occidental – une fresque fascinante de luttes oubliées et de causes perdues, de groupes occultes d'hommes et de femmes qui couraient après des idées qui un jour triompheraient, quand d'autres projets tout aussi acharnés ne feraient que tomber dans l'oubli. C'est une histoire qui a contribué au monde dans lequel nous vivons aujourd'hui plus que ce que la plupart imaginent. *Le Livre des sociétés secrètes* est le sésame qui vous la révéleront.



~975 av. J.-C.



La cour très animée du temple de Salomon, gravure à l'eau-forte du XVIIe siècle par Johan Danckerts.

LE TEMPLE DE SALOMON



AU Xe SIÈCLE AVANT J.-C., LE MOYEN-ORIENT était un assemblage de petits royaumes par centaines, chacun avec sa langue, sa culture, sa religion et en son centre un temple national où des prêtres offraient des sacrifices au dieu ou à la déesse locale. Le royaume d'Israël n'était que l'une de ces nations minuscules et, quand son roi Salomon (~970–931 av. J.-C.) décida de bâtir un temple à Jérusalem pour y honorer la divinité gardienne de son peuple, le projet était si parfaitement standard qu'il put demander à son allié Hiram Ier, roi de Tyr (~1000–~946 av. J.-C.), de lui envoyer des ouvriers expérimentés. Bâti sur une colline au nord de la cité d'origine, le temple n'avait vraiment rien d'extraordinaire : un simple rectangle aux murs de pierre, au toit en bois, de 90 pieds de long, 30 pieds de large et 45 pieds de haut, couvert d'une fine couche d'or martelé.

Deux mille ans plus tard, les légendes compilées du petit royaume de Salomon sont devenues l'Ancien Testament d'une religion universelle. Dans l'Europe médiévale, tandis que l'économie florissait après la longue crise des âges sombres, des guildes professionnelles empruntèrent à la Bible et à la vie des saints le matériau brut pour concevoir leurs cérémonies d'initiation de nouveaux membres. Ainsi, une guilde de tailleurs de pierres des îles britanniques, probablement dans l'Écosse actuelle, s'appropria l'histoire du temple du roi Salomon. D'autres guildes de tailleurs de pierre choisirent d'autres rituels, se concentrant sur d'autres histoires, comme celle de la tour de Babel. Bien des siècles plus tard, toutefois, alors que les guildes s'étaient transformées en des organisations bien différentes, le rituel fondé sur la construction du temple de Salomon se retrouverait au cœur de la cérémonie d'initiation de la franc-maçonnerie.

VOIR AUSSI Le manuscrit *Regius* (~1390), Les rituels de fraternisation (1639)

VIe siècle av. J.-C.



Grande gravure de Pythagore. On attribue à Pythagore l'invention du mot « philosophie ». En tant que mathématicien – peut-être le plus grand de l'histoire –, il est connu pour son théorème. Ses enseignements ont profondément influencé Socrate, Platon et Aristote.

LA CONFRÉRIE PYTHAGORICIENNE



Au VIe siècle avant J.-C., la cité de Crotone, dans le sud de l'Italie actuelle, était une colonie grecque florissante, un lieu d'innovations économiques et intellectuelles. C'est là que s'établit Pythagore (~570–~495 av. J.-C.) à la fin de son périple en quête de sagesse à travers le vieux monde. Inventeur du mot « philosophe » et mathématicien brillant, Pythagore était aussi un mystique. Le cercle qu'il fonda, la Confrérie pythagoricienne, enseignait un système de pensée complexe dans lequel la géométrie, le végétarisme et la réincarnation jouaient les premiers rôles.

Même si certains de ses traits dérivaient d'institutions grecques antérieures ou de temples égyptiens où Pythagore avait étudié, la Confrérie représentait quelque chose d'inédit dans le monde antique : ses membres la rejoignaient de leur plein gré, juraient de garder ses secrets et de lui obéir, puis s'élevaient peu à peu dans sa hiérarchie, découvrant certains de ses enseignements cachés à chaque nouvelle étape. Cette organisation deviendrait le schéma de base des sociétés secrètes pour les siècles à venir.

La Confrérie puisait principalement ses membres dans la classe supérieure aisée de Crotone, si bien qu'elle se trouva bien vite empêtrée dans la lutte politique sans merci opposant les partis aristocrate et populiste qui secouait le monde grec de cette époque. Autour de l'an 500 avant J.-C., elle déclencha une série d'émeutes sauvages à Crotone et dans les cités avoisinantes, durant lesquelles des membres de la Confrérie se barricadèrent et périrent dans l'incendie de leur lieu de culte. Pythagore se réfugia dans la ville voisine de Métaponte, où il mourut quelques années plus tard. D'autres survivants s'éparpillèrent dans le monde grec, portant avec eux les enseignements de Pythagore et cette idée d'une organisation secrète, tenue par le serment de ses

membres.

VOIR AUSSI Les gnostiques (Ier siècle)

Ier siècle



Selon les premiers chrétiens gnostiques, le démiurge créateur de l'Univers était une créature mystique et énigmatique nommée « Abraxas ». Il était souvent représenté avec une tête de coq, un fouet et un bouclier, qui symbolisaient respectivement la vigilance, le pouvoir et la sagesse protectrice. Au XIIIe siècle, les Templiers arboraient souvent l'image d'Abraxas sur leurs sceaux.

LES GNOSTIQUES



Ils s'appelaient eux-mêmes « les gens du savoir ». C'est d'ailleurs ce que signifie *gnostikoï* en grec ancien. Durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, on pouvait les trouver dans tout l'Empire romain, et même au-delà. Personne ne sait exactement où ni quand les premiers enseignements gnostiques apparurent, ni qui fonda leur foi. Pour eux, il s'agissait de l'enseignement véritable de Jésus-Christ, étouffé par les Églises établies, mais qui s'était épanoui en secret.

Selon les gnostiques, le salut était affaire de connaissances personnelles, pas de foi. L'Univers, croyaient-ils, était la création d'une puissance maline, le démiurge, et les âmes humaines s'y trouvaient emprisonnées, loin du royaume éternel de la lumière, leur demeure véritable. Jésus était venu de ce royaume afin d'enseigner aux hommes ce savoir secret qui libérerait leurs âmes, la connaissance de leur vraie nature d'êtres eux aussi issus de ce royaume de lumière, ainsi que les rituels, méditations et pratiques qui les libéreraient une fois pour toutes du monde de la matière.

Le gnosticisme avait émergé de la culture de tolérance religieuse qui baignait le monde romain, et se développa durant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne. Toutefois, lorsque l'Église chrétienne dominante s'empara du pouvoir à Rome, le gnosticisme fut taxé d'hérésie et ses adeptes risquèrent l'emprisonnement, l'exil ou la mort sur l'autel en raison de leurs croyances.

La solution évidente était de passer dans la clandestinité. Pendant plus d'un millier d'années, des sectes gnostiques se dissimulèrent aux yeux des autorités de l'Église et transmirent en secret leurs enseignements à de nouvelles recrues, spécialement choisies pour leur discrétion et leur loyauté. Au passage, ils établirent les fondations sur lesquelles toutes les sociétés secrètes futures s'édifieraient.

VOIR AUSSI Les Cathares (1030), La confrérie pythagoricienne (VIe siècle av. J.-C.)

1030



Illustration tirée des *Grandes Chroniques de France*, datées de 1350, qui dépeignent l’expulsion des Cathares de Carcassonne, en 1209, durant la croisade des Albigeois. Le bain de sang s’étendit sur trente-cinq années et détruisit le mouvement cathare.

LES CATHARES



DURANT TOUT LE MOYEN ÂGE, LA RELIGION dominait la vie en Occident, à un point difficile à concevoir aujourd'hui. Toutes les sociétés secrètes nées pendant ces siècles étaient de nature religieuse, ou presque. L'une des plus importantes fut le mouvement cathare, qui apparut en Italie au XIe siècle. La première congrégation cathare connue était établie à Monteforte, à partir de 1030.

Le nom « cathare » vient du grec et signifie « pur ». Leurs ennemis les appelaient les « Albigeois », car Albi fut l'un de leurs premiers bastions. Leur foi était directement issue du gnosticisme antique. Ils croyaient que l'âme humaine venait d'un monde de lumière, mais se trouvait piégée dans le monde matériel par une ruse du malin, et que le Christ était venu montrer à ces âmes prisonnières la voie de l'évasion. Comme la plupart des sectes gnostiques, les Cathares admettaient les femmes dans leur clergé. Leur attitude générale envers le sexe était plus détendue que celle de leurs adversaires catholiques. Les prêtres faisaient vœu de pauvreté, de célibat et de végétarisme, mais ces restrictions ne concernaient pas les croyants laïcs.

Le mouvement cathare était au départ tenu secret, mais autour de 1200, il était devenu la foi majoritaire du sud de la France et fut dévoilé. Cela s'avéra être une erreur désastreuse : en 1209, le pape proclama la « croisade des Albigeois ». Dans les trente-cinq années qui suivirent, le sud de la France fut ravagé par les armées catholiques, un véritable bain de sang qui réduisit la population de plus de moitié. Le mouvement cathare fut détruit. La brutalité de la réaction convainquit de nombreux mouvements religieux alternatifs que le secret absolu demeurait nécessaire à leur survie.

VOIR AUSSI Les gnostiques (Ier siècle), Les adamites (1400)

1307



Dans cette gravure sur bois du XVIIIe siècle de Jacques-Louis David, le dernier Grand Maître des Templiers, Jacques de Molay, accusé d’hérésie, est représenté sur le bûcher à Paris, en 1314.

LA CHUTE DES TEMPLIERS



L'Ordre du Temple, grand ordre de chevalerie européen, n'était pas une société secrète. Fondé en 1118 par neuf chevaliers croisés, il devint vite riche et influent. Au XIVe siècle, sa richesse en faisait une proie de choix pour un monarque cupide, et la défaite de la chrétienté en Orient lui coûta sa raison d'être. Tandis que le maître de l'Ordre, Jacques de Molay (~1243–1314), poussait les rois d'Europe à se lancer dans une nouvelle croisade, l'un d'eux, Philippe IV le Bel (1268–1314), roi de France, ourdissait un autre plan.

Le vendredi 13 octobre 1307, des fonctionnaires royaux saisirent les propriétés du Temple à travers tout le royaume et arrêtèrent tous les Templiers qu'ils trouvèrent. Accusés d'hérésie, les captifs furent torturés jusqu'à ce qu'ils confessent une liste disparate de crimes divers. L'année suivante, le pape Clément V (~1264–1314) ordonna d'arrêter les Templiers dans toute l'Europe. En 1312, l'Ordre du Temple fut dissous lors du concile de Vienne.

La plupart des membres de l'ordre furent autorisés à rejoindre d'autres ordres monastiques, mais Jacques de Molay et soixante autres chevaliers furent brûlés vifs. Selon la légende, Molay enjoignit Philippe et Clément à le rejoindre devant le tribunal de Dieu. De fait, la malédiction fut efficace, puisque le roi et le pape moururent tous deux dans l'année qui suivit.

La légende voudrait aussi que certains chevaliers aient échappé à la rafle et trouvé refuge en Écosse. La franc-maçonnerie descendrait ainsi en partie de l'héritage des Templiers. Vraie ou fausse, l'idée dessina un futur mû par les conspirations contre l'absolutisme politique et religieux.

VOIR AUSSI L'oraison de Ramsay (1736), La Stricte Observance (1754), La convention de Wilhelmsbad (1782), La Révolution française (1789)

~1390



Le manuscrit *Regius* est la plus vieille trace écrite de l'art de la maçonnerie, daté de 1390. Écrit en vers, comme un poème épique, le manuscrit a probablement été composé par un prêtre ou un moine familier de documents maçonniques antérieurs.

LE MANUSCRIT REGIUS



LES MOTS DE CE MANUSCRIT NOUS VIENNENT du plus vieux corpus de règles des maîtres tailleurs de pierre britanniques à nous être parvenu. Ils ont été copiés à la main autour de 1390 et reliés en un livre qui entra dans la bibliothèque des rois d'Angleterre au début du XVIe siècle et appartient aujourd'hui à la collection de la British Library. Les historiens l'appellent le « manuscrit *Regius* ».

En 1390, les guildes de tailleurs de pierre britanniques appartenaient à un type d'organisation très répandu dans l'Europe médiévale. Comme les guildes d'autres professions, elles régulaient les heures et les conditions de travail, ainsi que la formation des ouvriers, et dispensaient la charité à leurs membres et leur communauté. Elles employaient beaucoup de symboles traditionnels et s'appuyaient sur des rites d'initiation sophistiqués pour les nouveaux apprentis, les ouvriers et les maîtres, ce que faisaient aussi les autres guildes, par ailleurs, y compris celles qui ne se prévalaient d'aucun lien avec les Templiers.

Toutefois, dans les siècles qui suivirent l'écriture du manuscrit *Regius*, le système des guildes s'effondra, balayé par de nouvelles conditions apparues avec l'adoption de l'économie de marché dans les îles Britanniques. La plupart des guildes disparurent. Les guildes de tailleurs de pierre parvinrent malgré tout à survivre en recrutant de nouveaux membres hors du domaine de la construction. Elles se transformèrent peu à peu en franc-maçonnerie, et établirent le modèle auquel se conformèrent pratiquement toutes les sociétés secrètes qui lui succédèrent.

VOIR AUSSI La chute des Templiers (1307), Les statuts Schaw (1598), La première Grande Loge maçonnique (1717)

~1400



Le mouvement adamite se fondait sur l'idée que les vrais adeptes du Christ sont incapables de pécher. En conséquence, tous ses membres, hommes et femmes, étaient considérés comme des prêtres. Le mouvement avait un effet libérateur : le culte se pratiquait nu, comme on le voit sur cette eau-forte de François Morellon la Cave (1696–1768).

LES ADAMITES



Les Cathares sont loin d'être la seule société secrète religieuse de l'époque médiévale à avoir préparé le terrain pour la grande époque des conspirations. Le mouvement adamite, entre autres, fut fondé dans l'actuelle République tchèque autour de l'an 1400 par un visionnaire nommé « Picard ». Convaincu d'avoir été choisi par Dieu pour mener l'humanité au paradis, Picard se rebaptisa lui-même « Adam, fils de Dieu », et annonça que, puisque Christ était venu délivrer l'humanité du péché, aucun croyant véritable ne pouvait en commettre.

Ses disciples considéraient ainsi tous les membres comme des prêtres. Le culte se pratiquait nu et impliquait des actes sexuels, l'idée étant que « pour les purs, tout est pur ». Suivant l'amour libre, ils rejetaient le mariage, de même que le travail. De telles coutumes offraient aux femmes converties des rôles de premier plan et des satisfactions sexuelles rarement accessibles aux femmes des sociétés médiévales. Le mouvement adamite acquit ainsi une présence significative dans l'Europe centrale et occidentale de la fin du Moyen Âge.

L'Église catholique y réagit avec sa brutalité habituelle, et des centaines d'adamites furent jugés et brûlés pour hérésie aux XVe et XVIe siècles. Le mouvement survécut en entrant dans la clandestinité. Il devint une société secrète, avec signe de reconnaissance, réunions secrètes au domicile des membres et recrutement par contact direct uniquement. La manœuvre connut suffisamment de succès pour que le mouvement perdure durant au moins trois siècles, sous diverses appellations. Les sociétés secrètes qui lui succédèrent adoptèrent à sa suite bon nombre de ces pratiques.

VOIR AUSSI Les Alumbrados (1511)

1511



Photo panoramique contemporaine de la ville de Tolède, en Espagne, où la fondatrice des Alumbrados, Maria de Santo Domingo, commença à prêcher ses idées.

LES ALUMBRADOS



Maria de Santo Domingo (~1480–1524) était la plus inoffensive des visionnaires religieux. Espagnole catholique et dévote, née dans la petite ville de Piedrahita, près de Tolède, elle était convaincue que l'âme humaine pouvait atteindre la sainteté en se vidant de toute pensée et de tout désir et en concentrant totalement son attention à Dieu. Elle commença à professer ses idées à Tolède, en 1511, et attira rapidement de nombreux disciples parmi les catholiques de la ville. Ceux qui acceptaient ses enseignements s'autoproclamèrent « *Alumbrados* » – les illuminés en espagnol.

De l'autre côté de la planète, un ensemble d'idées très semblables jouaient un rôle central dans le bouddhisme zen. Seulement, cette tradition émergea dans un environnement religieux bien plus tolérant que celui que Maria de Santo Domingo avait à affronter. Ses aventures au pays du catholicisme lui valurent rapidement des problèmes avec certains membres de l'Église, qui s'offensèrent de plusieurs éléments de sa doctrine et en appelèrent à l'Inquisition. Maria parvint à éviter le bûcher, mais nombre de ses disciples furent torturés et brûlés comme hérétiques dans les années qui suivirent.

L'ascension douce et la chute brutale des Alumbrados n'auraient constitué qu'une note de bas de page dans la longue histoire de l'intolérance religieuse en Occident, si ce n'était un détail : le nom que les disciples de Maria s'étaient choisi. Traduits en latin, les illuminés deviennent les *illuminati*. Des siècles plus tard, après la Révolution française, des conspirationnistes tentant de faire peser la responsabilité du tumulte de ces années sur les épaules d'une société secrète bien différente, les Illuminés de Bavière, usèrent de la coïncidence des noms pour affirmer que ces derniers existaient depuis le Moyen Âge.

VOIR AUSSI Les Illuminés d'Avignon (1770), Les Illuminés de Bavière (1776)

1540



Gravure de Hans Ladenspeider, vers 1574. On pense qu’elle a été utilisée pour illustrer les livres de la Famille d’Amour.

LA FAMILLE D'AMOUR



Autre société secrète influente à caractère religieux, la Famille de l'Amour a été fondée en 1540 par le mystique allemand Hendrik Niclaes (1502-1580). Sa doctrine prêchait l'amour, la tolérance et rejetait le Dieu de justice au profit du Dieu de bonté. Ses membres estimaient que vivre l'amour de Dieu était plus important que de croire en un dogme officiel, affirmant que la Bible devait être interprétée comme une allégorie de la relation des âmes à Dieu, plutôt que comme un récit littéral. Dans l'atmosphère religieuse explosive du XVIe siècle, c'était suffisant pour que la Famille soit dénoncée, condamnée, emprisonnée ou exilée. C'est pourquoi les familistes (nom qu'on donnait aux disciples de Niclaes) passèrent dans la clandestinité.

Ces derniers cachèrent ainsi leur appartenance à la Famille et assistèrent aux services religieux officiels de leurs pays de résidence. Ils recrutaient les nouveaux membres en silence, sondant à l'avance les potentiels convertis et ne mentionnant la Famille d'Amour qu'une fois assurés que la nouvelle recrue allait garder le secret. Grâce à cette méthode, la Famille s'étendit en Angleterre, aux Pays-Bas et dans le nord de l'Allemagne, malgré les efforts des organisations religieuses plus orthodoxes pour les contenir.

Au XVIIe siècle, tandis que l'Europe se déchirait dans des guerres de religion sauvages, le mouvement familliste disparut, bien que ses idées devinssent plutôt répandues dans les cercles de la radicalité religieuse. Ainsi, la Famille aurait pu inspirer le mouvement rosicrucien. Ses pratiques du secret et de la dissimulation ont en tout cas été copiées par de nombreuses organisations, alors que les luttes religieuses laissaient place, au cours des siècles suivants, aux conflits économiques et politiques.

VOIR AUSSI Les rosicruciens (1614)

1598



La franc-maçonnerie tire ses symboles des outils du tailleur de pierre. Parmi eux, le compas et l’équerre. Notez « l’œil omniscient de Dieu », symbole antique censé représenter la divinité qui veille sur chacune de nos actions.

LES STATUTS SCHAW



William Schaw (~1550–1602), le plus jeune des fils d'un laird écossais, grandit à la cour royale d'Écosse et devint l'un des fidèles serviteurs du roi Jacques VI. En 1583, le roi le nomma Maître des Œuvres, ce qui lui conférait l'autorité sur tous les projets de construction du roi en Écosse. C'est à cette occasion que Schaw entra en contact avec des loges maçonniques dans tout le royaume.

Toutefois, en 1583, les vieilles guildes de tailleurs de pierres étaient aux abois, piétinées par les changements économiques brutaux et les violentes controverses religieuses qui agitaient l'Europe. C'est pourquoi Schaw décida de publier un ensemble de règles que les maîtres maçons devraient suivre en Écosse. Ces règles, qu'on appela plus tard les « statuts Schaw », parurent en 1598. Une version corrigée et étendue fut publiée l'année suivante.

Les statuts Shaw instaurent une hiérarchie à trois niveaux : apprenti-entré, compagnon et surveillant de la loge. Ils n'eurent toutefois qu'un impact modeste sur les guildes maçonniques, même en Écosse. Au moment de leur publication, il était déjà trop tard : tout le système des guildes s'effondra à la fin du Moyen Âge, sous l'effet des changements économiques en Europe. En un siècle, les maçons, comme les autres artisans spécialisés, devinrent des entrepreneurs indépendants, abandonnant la tutelle des guildes. La plupart de celles-ci disparurent, mais quelques-unes survécurent en se transformant pour adopter de nouveaux rôles.

Les guildes de tailleurs de pierres, comme nous l'avons vu, choisirent cette voie. Elles entamèrent le processus qui aboutirait à la franc-maçonnerie moderne, à la fois cercle social, assemblée caritative et modèle sur lequel se construisirent la plupart des sociétés secrètes. En tant que marqueurs de ce changement, les statuts Schaw sont essentiels, car ils nous offrent un aperçu de la franc-maçonnerie à la veille de sa transformation radicale.

VOIR AUSSI Le manuscrit *Regius* (~1390), Elias Ashmole devient franc-maçon (1646)

1614



Caricature du Collège de la Fraternité, par Theophilus Schweighardt Constantiens, 1618. Les rosicruciens fraîchement convertis seraient peut-être déçus (ou amusés) d'apprendre qu'un groupe d'étudiants de Tübingen en Allemagne pourraient avoir conçu la *Fama Fraternitatis*, manifeste de la Rose-Croix de 1614, comme un canular !

LES ROSICRUCIENS



La presse à imprimer était l'Internet des débuts de l'Europe moderne. Le torrent de livres, de pamphlets et d'affiches qui déferla des imprimeries sur tout le continent eut un impact au moins aussi puissant sur la culture européenne de ce temps que les sites web et les forums d'aujourd'hui. Il n'est ainsi pas très surprenant que l'un des thèmes les plus tenaces de toute l'histoire conspirationniste soit tiré du pamphlet d'une petite imprimerie allemande paru en 1614. Intitulé *Fama Fraternitatis*, « Échos de la Fraternité » en latin, il annonçait l'existence d'une société secrète nommée la Fraternité de la Rose-Croix.

Selon le *Fama*, la Fraternité avait été fondée au XVe siècle par un mystérieux sage connu sous le nom de « Père C. R » (ou « C. R. C. ») et détenait tous les secrets du mysticisme, de l'alchimie et de la guérison. Ses membres évoluaient discrètement au sein de la société et s'engageaient à soigner gratuitement les malades. Leur collège se réunissait en secret quelque part en Allemagne, sur le lieu de la tombe de C. R. C.

Le *Fama* poussa beaucoup de monde à chercher la Fraternité, de même qu'il attira les condamnations des autorités religieuses. Deux autres publications, *Confessions de la Confrérie* et *Les Noces chimiques de Christian Rosenkreutz*, attisèrent encore davantage la curiosité. Pendant un temps, les rosicruciens, comme on se mit à appeler les membres de la Confrérie, furent un sujet central de la culture populaire européenne.

Ironiquement, tout porte à croire que le *Fama* serait un canular élaboré concocté par un cercle d'étudiants de l'université de Tübingen, bien loin de se douter qu'ils seraient à l'origine de l'un des grands thèmes de l'histoire des sociétés secrètes. Ils auraient sans doute été époustouflés d'apprendre que plusieurs organisations concurrentes, se réclamant toutes des rosicruciens originels, sont encore en activité de nos jours.

VOIR AUSSI La Rose-Croix d'or (1755)

1639



Les tailleurs de pierre adoptèrent finalement les rituels d'initiation inspirés de coutumes écossaises, tels que la fraternisation, qui impliquait des farces comme celle que l'on voit illustrée ci-contre. Sur cette image humoristique tirée des *Instructions aux domestiques* de Jonathan Swift (1667–1745), publiées à titre posthume, les domestiques ôtent au dernier moment les chaises de leur maître et des invités.

LES RITUELS DE FRATERNISATION



NULLE PART EN EUROPE LES CONFLITS religieux des XVIe et XVIIe siècles n’ont eu plus d’impact sur le plan social qu’en Écosse, où le catholicisme débridé du Moyen Âge fut remplacé par la foi calviniste puritaine. De nombreuses coutumes écossaises furent prohibées dans les années qui suivirent ; l’une d’elles était la vieille coutume de la fraternisation.

Traditionnellement, les nouveaux domestiques embauchés dans une maison, ainsi que les nouveaux apprentis chez un maître, devaient participer à une cérémonie de fraternisation, afin de leur souhaiter la bienvenue. La coutume variait selon les lieux et les métiers, mais elle impliquait généralement du chahut et des farces. À la fin, le nouveau venu devait souvent « serrer la main du diable », la main en question étant un objet recouvert de poils épais, et on lui « lavait » la tête à l’eau et au whisky. La cérémonie s’achevait par une tournée générale, aux frais du nouvel arrivant.

Tout cela était anathème chez les austères calvinistes qui régnèrent sur l’Écosse au XVIIe siècle, si bien que des mesures d’interdiction furent rapidement promulguées. En 1639, dans l’un des plus vieux témoignages de fraternisation dont nous disposons, le Conseil privé d’Écosse publia un édit prohibant la fraternisation entre domestiques en raison de « la boisson, du chahut et de l’excès » impliqués. Des règlements similaires furent répétés tout au long des XVIIe et XVIIIe siècles, sans effet notable.

Les rituels de fraternisation, aussi chaotiques et informels qu’ils fussent, eurent au bout du compte un impact énorme lors de l’âge d’or des sociétés secrètes. Parmi les métiers qui pratiquaient de tels rituels, on comptait entre autres les tailleurs de pierre. C’est d’ailleurs durant les années qui suivirent

immédiatement l’édit du Conseil privé que cette guilde entama sa transformation en franc-maçonnerie.

VOIR AUSSI Le manuscrit *Regius* (~1390), Les statuts Schaw (1598)

1646



Portrait d'Elias Ashmole daté de la fin du XVIIe siècle, par John Riley. Ashmole fut l'un des premiers « acceptés » de la franc-maçonnerie anglaise. Son initiation eut des conséquences à plusieurs niveaux. La plus importante est peut-être qu'elle signala l'évolution de la franc-maçonnerie, d'une guilde médiévale de tailleurs de pierre à une organisation qui acceptait des membres issus de classes sociales diverses.

ELIAS ASHMOLE DEVIENT FRANC-MAÇON



La fin de la guerre civile anglaise en 1646 mit Elias Ashmole (1617–1692) dans l'embarras. Érudit et astrologue, il avait rejoint le camp royaliste quand les armées parlementaires avaient menacé Oxford, et servi avec distinction dans l'armée jusqu'à la défaite de son camp, lorsque le roi Charles Ier (1600–1649) devint le prisonnier du Parlement. Une fois les combats achevés et l'armée royaliste dissoute, Ashmole alla séjourner avec sa famille dans le Cheshire afin de déterminer ce qu'il allait faire de sa vie.

À l'automne de cette année, toutefois, une occasion inattendue se présenta : une vieille guilde de tailleurs de pierres commençait à ouvrir ses portes à des « membres acceptés », des hommes vertueux n'appartenant pas au domaine de la construction, mais que le symbolisme et le rituel intéressaient, et disposés à accepter les obligations sociales et caritatives des frères de la guilde. Ashmole présenta sa candidature sans attendre et, le 12 octobre 1646, lui et son beau-frère Henry Mainwaring (1587–1653) devinrent les deux premiers francs-maçons acceptés d'Angleterre.

Cette initiation eut une importance capitale dans l'histoire maçonnique. En 1660, le fils de Charles Ier rentra de son exil pour devenir roi d'Angleterre. Le nouveau roi, Charles II (1630–1685), récompensa la fidélité d'Ashmole à la cause royaliste en le soutenant financièrement et en l'aidant à promouvoir ses travaux. Ashmole était demeuré un franc-maçon actif depuis cette soirée d'octobre. Sa montée en grâce et les faveurs du roi amenèrent beaucoup de publicité à la loge dont il faisait partie. Dans les décennies qui suivirent, la franc-maçonnerie acheva sa transformation d'une guilde médiévale de tailleurs de pierres à une organisation initiatrice rassemblant des hommes de différentes classes et de tous horizons.

VOIR AUSSI Les statuts Schaw (1598), La première Grande Loge maçonnique (1717)

1688



Portrait de Guillaume III, dit Guillaume d'Orange, peint par Willem Wissing en 1688. Guillaume joua un rôle clé dans la Glorieuse Révolution, qui mit fin au règne de Jacques II, dernier monarque catholique d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Bien des partisans de Jacques, les jacobites, étaient aussi francs-maçons.

LA GLORIEUSE RÉVOLUTION



Jacques II (1633–1701), frère et successeur du roi Charles II (1630–1685) de Grande-Bretagne, n’était ni un mauvais homme ni un mauvais roi. On lui reprochait cependant deux terribles défauts. Le premier : il s’était converti au catholicisme pendant son exil en France, après la guerre civile anglaise. Le second : il désirait suivre l’exemple de Louis XIV (1638–1715) et remplacer le vieux système parlementaire et poussiéreux de l’Angleterre par une tyrannie moderne. Dans une nation protestante très méfiante envers Rome et férocement protectrice de ses libertés traditionnelles, c’était une très mauvaise idée.

En 1688, tandis que les tensions entre le roi et le Parlement étaient proches de l’ébullition, Guillaume d’Orange (1650–1702), farouche protestant et beau-frère de Jacques, leva les voiles pour l’Angleterre avec son armée. Le gros des troupes de Jacques refusa de se battre pour lui, voire passa du côté de l’ennemi. En quelques semaines, Jacques fut forcé de fuir en Irlande, où ce qui lui restait d’armée finit écrasé lors de la bataille de Boyne, en 1690.

La plupart des Britanniques pencha du côté du nouveau régime, mais une minorité significative resta loyale aux Stuart. On les appela les « jacobites » (de *Jacobus*, version latine de Jacques). De nombreux jacobites influents étaient francs-maçons et employèrent leur réseau maçonnique pour recruter des alliés et faire progresser la cause des Stuart. C’est ainsi que la franc-maçonnerie devint un champ de bataille entre pro- et anti-Stuart, et que l’emploi de loges maçonniques pour des tentatives de subversion politique commença à se répandre dans la culture européenne.

VOIR AUSSI Les « Quinze » (1715), La première Grande Loge maçonnique (1717), Les Gormogons (1724), Les « Quarante-cinq » (1745)

~1710

Christianity not Mysterious:

OR, A

TREATISE

Shewing,

That there is nothing in the GOSPEL Contrary to

REASON,

Nor Above it:

And that no Christian Doctrine can be properly call'd

A MYSTERY.

By *JOHN TOLAND.*

To which is Added,

An Apology for Mr. *Toland,* in relation to the Parliament of *Ireland's* ordering this Book to be burnt.

We need not desire a better Evidence that any Man is in the wrong, than to hear him declare against Reason, and thereby to acknowledg that Reason is against him. Arch-bishop Tillotson.

London, Printed in the Year 1702.

Le Christianisme sans mystères, imprimé en 1702, de John Toland. Auteur de livres incendiaires, il contribua à fonder les Chevaliers de la Jubilation, une organisation clandestine, plutôt bonhomme, portée sur la boisson et la conspiration. Bien que leurs complots contre les conservatismes religieux et politiques aient eu peu d'effets, d'autres sociétés secrètes adoptèrent leurs méthodes de subversion politique et en firent bon usage.

LES CHEVALIERS DE LA JUBILATION



JOHN TOLAND (1670–1722) FUT L'UN DES auteurs les plus controversés d'une époque bouillonnante. Né dans l'Irlande catholique, il s'était converti au protestantisme à l'adolescence avant de dévier dans sa propre direction. Son premier livre, *Christianity Not Mysterious* (*Le Christianisme sans mystères*), niait qu'une quelconque religion pût détenir le monopole de la vérité et proposait urgemment de rejeter ce qui, dans le christianisme, offensait la raison ou le sens commun, une thèse qui valut au livre d'être brûlé en place publique à Dublin. Déménageant à Londres, il écrivit un torrent d'essais raisonneurs pour la presse pamphlétaire, et estima bientôt nécessaire de franchir la Manche.

Durant un séjour aux Pays-Bas entre 1708 et 1710, il rejoignit et aida probablement à fonder une société secrète, les Chevaliers de la Jubilation, qui se réunissait à La Haye. La plupart de ses membres étaient des Français en exil, contraints de fuir le gouvernement autocratique de Louis XIV (1638–1715) pour s'y être opposés. Leur société tenait à la fois du club de boisson et de la blague potache, mais elle n'en constituait pas moins une conspiration contre les conservatismes religieux et politiques.

Les Chevaliers, entre deux verres, accordaient ainsi du temps à la rédaction d'écrits de propagande contre Louis XIV, qu'ils faisaient passer illégalement en France. On compte parmi leurs œuvres le livre qui provoqua le plus gros scandale du XVIIIe siècle, le *Traité des trois imposteurs*, qui proclamait que Moïse, Jésus et Mahomet n'étaient que des escrocs coupables d'avoir fabriqué leur religion de toutes pièces pour tromper les naïfs, et proposait une nouvelle religion panthéiste de la nature afin de les remplacer.

L'effet des Chevaliers de la Jubilation sur la politique française ne fut pas

immédiat. Sur le long terme, cependant, leurs efforts contribuèrent à poser les fondations de la révolution, et leurs méthodes subversives, à base de propagande satirique, furent adoptées par de nombreuses sociétés secrètes après eux.

VOIR AUSSI La Révolution française (1789)

1715



Sur cette gravure du XVIIIe siècle, Jacques Stuart, catholique dévot et prétendant au trône britannique, pose le pied sur le sol d'Écosse à Peterhead, le 22 décembre 1715. Sa mission était de rassembler les partisans britanniques qui souhaitaient eux aussi détrôner George Ier, protestant et premier roi de la maison de Hanovre.

LES « QUINZE »



Les partisans de la maison Stuart en disgrâce jubilèrent lorsque la reine, Anne de Bretagne (1665–1714), mourut sans descendance. Ils pensaient alors que le Parlement n'aurait pas d'autre choix que d'installer le fils du roi Jacques II (1633–1710) sur le trône, sous le nom de Jacques III (1688–1766). Le jeune Jacques Stuart était un catholique dévot, et sa candidature était soutenue par le Vatican et le puissant Louis XIV (1638–1715). Nombreux furent les alliés de Jacques à rêver de voir l'Angleterre revenir dans le giron catholique, une perspective qui faisait horreur aux protestants.

Il y avait toutefois un autre héritier, le prince George de Hanovre (1660–1727), protestant fervent et petit-fils de la fille de Jacques Ier, Elizabeth Stuart. Le Parlement lui offrit le trône dans les formes, et George Ier devint le premier roi britannique de la maison des Hanovre. Ses espoirs douchés, Jacques Stuart débarqua en Écosse pour y brandir l'étendard de la rébellion. Le plan des jacobites s'appuyait sur la conviction que le peuple britannique les soutiendrait et bouterait les Hanovre, une hypothèse que les faits démentirent douloureusement. Faute de soutien populaire, la rébellion tourna court : les troupes loyalistes du gouvernement encerclèrent Jacques et sa suite, qui furent de nouveau contraints de fuir en France.

L'échec du soulèvement de 1715 eut des conséquences dramatiques pour la franc-maçonnerie et le monde des sociétés secrètes au sens large. Bien des chefs jacobites étaient francs-maçons. Ils avaient fait usage de leur réseau maçonnique pour recruter des alliés à leur cause. Pour leur répondre, les partisans de la maison Hanovre ouvrirent des loges de leur cru. Toutes ces sociétés secrètes furent amenées à jouer un grand rôle dans le dernier acte de la lutte entre les Stuart et les Hanovre, en 1745.

VOIR AUSSI La Glorieuse Révolution (1688), La première Grande Loge maçonnique (1717),

Les « Quarante-cinq » (1745)

1717



L'Apple Tree aujourd'hui, à Londres, dans le quartier de Covent Garden. Les représentants de quatre loges de maçons « acceptés » s'y rencontrèrent en 1717 pour fonder la première Grande Loge de l'histoire de la franc-maçonnerie.

LA PREMIÈRE GRANDE LOGE MAÇONNIQUE



Selon les historiens de la franc-maçonnerie, quatre loges de maçons « acceptés », qui se rencontraient à Londres depuis « la nuit des temps », décidèrent en 1717 de former un corps de gouvernance. Leurs représentants se rencontrèrent dûment le 24 juin de cette année-là, jour de la Saint-Jean, l'un des deux patrons traditionnels de l'art des maçons. La rencontre eut lieu à l'Apple Tree, un pub londonien situé dans le quartier de Covent Garden. C'est ainsi là que fut fondée la première Grande Loge maçonnique de l'histoire de la franc-maçonnerie.

Derrière ce simple fait, se cache une histoire complexe. Dans ces premières années du XVIIIe siècle, les loges de maçons acceptés existaient dans de nombreux coins d'Angleterre et d'Écosse, certaines loyales aux Stuart en exil, d'autres aux Hanovre au pouvoir. Le rôle des maçons jacobites dans l'organisation de la rébellion de 1715 n'était pas passé inaperçu. Une fois les combats terminés, la faction des Hanovre décida de contrôler toute tentative de subversion future en créant un corps qui chapeauterait toute la franc-maçonnerie, pourvu du droit de publier et de révoquer des chartes des loges locales, sous la supervision rapprochée du gouvernement des Hanovre.

La fondation de la première Grande Loge eut une grande importance dans l'histoire de la franc-maçonnerie et des sociétés secrètes en Occident. Des grandes loges apparurent soudain dans d'autres pays, et d'autres sociétés secrètes adoptèrent le même schéma. Cela força également les jacobites à trouver le moyen d'échapper à l'œil vigilant des grandes loges fidèles aux Hanovre. Leurs efforts aboutirent à l'émergence d'une flopée de nouvelles organisations maçonniques et déclenchèrent l'âge d'or des sociétés secrètes en Europe.

VOIR AUSSI Les « Quinze » (1715), Les « Quarante-cinq » (1745)

1724



Cette gravure de William Hogarth, intitulée *Les Mystères de la franc-maçonnerie éclairés par les Gormogons*, illustre l'arrivée des Gormogons en Angleterre, menés par un Mandarin chinois. C'était une partie de l'histoire curieuse et fantaisiste de l'Ordre, qui clamait avoir été fondé par Chin-Quaw Ky-Po, le premier empereur de Chine.

LES GORMOGONS



Les tentatives jacobites pour échapper au contrôle de la Grande Loge d'Angleterre, acquise aux Hanovre, furent de toute nature, mais la plus pittoresque d'entre elles est très certainement l'Ancien et Noble Ordre des Gormogons. Cette société secrète était l'idée du duc de Wharton, Philip (1698–1731), l'un des rares jacobites d'importance demeuré en Angleterre après la révolte de 1715. Franc-maçon actif, Wharton était devenu Grand Maître de la Grande Loge en 1722, mais il claqua la porte de la franc-maçonnerie l'année suivante, suite à l'adoption, par la Grande Loge, du premier Livre des Constitutions, qui obligeait les francs-maçons à obéir au gouvernement en place et fit fermer des loges jugées agitatrices.

Wharton tenta de créer une organisation rivale : l'Ordre des Gormogons. Cette dernière, prétendument fondée des millénaires avant Adam par Chin-Quaw Ky-Po, premier empereur de Chine, et importée en Angleterre par un Mandarin chinois, admettait parmi ses membres des hommes de toute confession religieuse et tout bord politique, mais les francs-maçons ne pouvaient l'intégrer qu'en renonçant à la franc-maçonnerie et en étant expulsés de leur loge.

Aussi excentrique qu'il fût, l'Ordre des Gormogons n'attira jamais beaucoup de membres. Il fit toutefois l'objet d'une célèbre gravure de William Hogarth (1697–1764), un des grands satiristes de l'époque. Hormis cela, il ne demeura guère plus qu'un projet personnel de Wharton, et se désagrégea sans bruit à sa mort, en 1731. Dans les années qui suivirent, cependant, des projets semblables émergèrent dans les cercles jacobites de France, qui joueraient un grand rôle dans la seconde rébellion jacobite de 1745.

VOIR AUSSI Les « Quinze » (1715), La première Grande Loge maçonnique (1717), L'oraison

de Ramsay (1736), *In Eminente* (1738), Les « Quarante-cinq » (1745)

1736



Portrait de Ramsay daté du XVIIIe siècle. En 1736, Ramsay prononça un discours célèbre dans lequel il affirma que la franc-maçonnerie descendait des ordres de chevaliers des Croisades. Ce fut la première fois que quelqu'un l'exprima en public.

L'ORAISON DE RAMSAY



LES EXPATRIÉS ÉCOSSAIS FURENT NOMBREUX en Europe dans les années troubles qui séparèrent la révolution de 1688 de la fin du rêve jacobite, à Culloden, en 1746. Andrew Ramsay (1686–1743) était l'un d'eux. Comme beaucoup d'autres, il s'engagea dans la lutte clandestine pour replacer les Stuart sur le trône d'Angleterre. Il fut, durant un peu plus d'un an, le tuteur de Charles et Henry Stuart, les héritiers de la lignée, et demeura plus tard actif dans les cercles jacobites.

En 1728, lors d'un bref séjour en Angleterre, il devint franc-maçon. Dans les années qui suivirent, il s'impliqua dans les loges françaises, tandis que jacobites et hanovriens se disputaient le contrôle de la franc-maçonnerie. Les jacobites lancèrent aussi à cette époque ce qu'on appellerait plus tard les « degrés écossais », afin d'asseoir leurs ambitions. Ramsay, au cœur de ces intrigues, fut apparemment impliqué dans la création du premier de ces degrés écossais et dans l'organisation de la maçonnerie jacobite qui les entourait.

Ramsay joua un grand rôle dans la popularité de ces nouveaux degrés, grâce à l'oraison qu'il donna à Paris en 1736 devant un parterre de francs-maçons distingués. Il y clama que la franc-maçonnerie trouvait sa source dans les ordres de chevaliers des croisades. C'était la première fois que quelqu'un l'affirmait en public. Son oraison fut par la suite publiée et largement imprimée. À court terme, elle aida les maçons jacobites à faire des degrés écossais un réseau de soutien à la cause des Stuart ; à long terme, elle poussa un nombre incalculable de sociétés secrètes à s'inventer un récit romantique des origines en guise de publicité.

VOIR AUSSI La Glorieuse Révolution (1688), La première Grande Loge maçonnique (1717), Les « Quarante-cinq » (1745), La Stricte Observance (1754)

1738



Portrait de Clément XII par Agostino Masucci, peint en 1730. En 1738, le pape Clément XII interdit aux catholiques de devenir francs-maçons dans une proclamation officielle intitulée *In Eminente*. La classe moyenne européenne était toutefois si mécontente des politiques réactionnaires de l'Église catholique que la bulle de Clément ne la découragea absolument pas de rejoindre les loges maçonniques.

IN EMINENTE



Jusqu'en 1738, la franc-maçonnerie n'était qu'une des douzaines de petites sociétés secrètes, clubs et autres organisations sociales que comptait la Grande-Bretagne. Cette année-là, un événement majeur la fit, par une ironie du sort, sortir du lot : la dénonciation de la franc-maçonnerie par l'Église catholique et romaine.

En 1738, l'Église catholique jouait encore un rôle majeur dans la politique européenne. Le pape Clément XII (1652–1740) était le dirigeant incontesté d'une grande partie de l'Italie, et son église le principal soutien des régimes autoritaires qui dominaient le continent. Tout ce qui venait de la Grande-Bretagne protestante était suspect aux yeux de Rome, et la franc-maçonnerie, qui gagnait les cercles libéraux partout en Europe, l'était doublement. Clément publia ainsi une bulle (une proclamation officielle du pape) intitulée *In Eminente*, d'après son incipit, qui interdisait aux catholiques de devenir francs-maçons, excommuniait tous ceux qui le demeureraient, et réservait au pape seul le pouvoir d'absoudre les autres.

La justification de ces mesures drastiques demeurait curieusement vague. Clément citait le secret maçonnique et les rumeurs de mœurs troubles, mais évoquait également « d'autres motifs justes et raisonnables connus de nous seuls », qu'il ne révéla jamais. À ce jour, tout le monde ignore encore ce qu'étaient ces motifs justes et raisonnables, hors des arcanes du Vatican.

Si Clément espérait bloquer l'essor de la franc-maçonnerie en publiant ce texte, ce fut un échec. Les politiques réactionnaires soutenues par l'Église catholique de l'époque étaient très impopulaires dans la classe moyenne européenne, et la bulle ne fit qu'attirer plus encore les libéraux dans les loges maçonniques. Elle devint aussi une gêne sérieuse pour les jacobites, qui usaient de la franc-maçonnerie comme couverture pour reconquérir le pouvoir. Malgré tout, cette bulle est encore en vigueur aujourd'hui.

VOIR AUSSI Les « Quarante-cinq » (1745)

1745



***La Bataille de Culloden*, tableau peint en 1746 par David Morier,** illustre la défaite des fidèles de Charles Stuart (« *Bonnie Prince Charlie* ») en 1746. Stuart avait débarqué en Écosse en 1745 pour y brandir l'étendard de la révolte, mais ses derniers espoirs de libérer la Grande-Bretagne du joug des Hanovre s'envolèrent à Culloden.

LES « QUARANTE-CINQ »



Enfin, tout était prêt. Après des décennies de travail acharné à propager des rumeurs, à attiser la discorde, à amasser des armes et à signer des alliances avec des étrangers, le grand soulèvement qui libérerait la Grande-Bretagne du joug des Hanovre allait commencer. Du moins c'est ce que croyaient Charles Stuart (1720–1788), le « *Bonnie Prince Charlie* » des légendes écossaises, et ses fidèles tandis qu'ils embarquaient sur les vaisseaux qui devaient les mener de Bretagne en Écosse, où ils brandiraient l'étendard de la révolte en 1745.

En réalité, les jacobites répétèrent l'erreur de 1715, à plus grande échelle. La plupart des Britanniques se méfiaient de la cause des Stuart en raison de sa proximité avec l'Église catholique et la France. De nombreux clans écossais des Highlands avaient toutefois rallié la bannière de Charles, et les rebelles jacobites s'emparèrent d'Édimbourg, vainquirent plusieurs petits contingents britanniques et marchèrent vers le sud et jusqu'à Derby, mais la grande révolution n'eut jamais lieu. Tandis que l'armée britannique se rapprochait, les rebelles battirent en retraite en Écosse où ils subirent une défaite catastrophique, à Culloden, en 1746.

Les « Quarante-cinq », comme la légende écossaise les baptise, constituèrent le dernier soubresaut de la cause jacobite. Charles Stuart demeura en exil en France puis à Rome, où il mourut, amer et alcoolique, en 1788. Les sociétés secrètes qui avaient fourni armes et argent à la rébellion durent aider les jacobites défaits à s'enfuir à l'étranger. Dans les décennies qui suivirent, la franc-maçonnerie écossaise et plusieurs autres branches jacobites de la franc-maçonnerie abandonnèrent la politique pour se consacrer à d'autres missions. Les méthodes développées par les sociétés secrètes durant la lutte entre Stuart et Hanovre trouvèrent d'autres usages par la suite, lorsque de nouvelles idées radicales s'opposèrent aux monarchies

conservatrices d’Europe.

VOIR AUSSI Les « Quinze » (1715), La Stricte Observance (1754)

1746



Portrait de Sir Francis Dashwood par William Hogarth, peint vers 1764. Parodiant avec brio les portraits Renaissance de saint François d'Assise, il montre Dashwood en pleine dévotion, vêtu d'une robe de moine, adorant une Vénus dénudée au lieu d'un crucifix. La scène exprime parfaitement l'environnement haut en couleur du Hellfire Club, fondé à l'origine par le duc de Wharton en 1719 et réinventé par Dashwood en 1745.

LE HELLFIRE CLUB



LE MÊME DUC DE WHARTON (1698–1731) QUI avait fondé les Gormogons, en 1724, avait brièvement créé une autre société secrète encore plus exotique, en 1719 : le Hellfire Club. Ce dernier avait à peine vécu un an avant de tomber dans l'oubli, mais il renaquit à l'aube de la rébellion de 1745, ranimé par un aristocrate dissident au moins aussi excentrique que Wharton : Sir Francis Dashwood (1708–1781).

Dashwood était un ami de la très pittoresque Lady Mary Wortley Montagu (1689–1762), qui avait été la maîtresse de Wharton à l'époque du premier club, où elle avait participé aux rituels. Dashwood et son groupe d'amis noceurs commencèrent par organiser des réunions dans une pièce du George and Vulture, un pub de Londres, louée pour l'occasion. Dashwood fit même reconstruire l'abbaye médiévale de Medmenham pour en faire le quartier général du club. Une fois sa splendeur d'antan retrouvée, et après qu'une quantité astronomique de liqueurs accompagnée d'une collection de pornographie unique au monde y furent amenées, l'abbaye de Medmenham accueillit les membres du club pour des réunions et des cérémonies régulières.

Les cérémonies étaient dans l'air du temps, qui favorisait le gothique. Les membres, encapuchonnés de noir, prenaient part à des rituels pseudo-sataniques burlesques aux côtés de « nonnes » légèrement vêtues recrutées dans la noblesse de petite vertu ou parmi des prostitués embauchées pour l'occasion. La consommation d'alcool défiait l'imagination, lors de ces cérémonies qui finissaient invariablement en orgies. Tout cela était plutôt typique du comportement de la classe dominante anglaise de l'époque, mais certains historiens considèrent que le Hellfire Club servait également un but plus noble, et qu'il était un centre de propagande jacobite et d'opposition à l'ordre régnant en Grande-Bretagne ; il contribua surtout à nourrir la

conception populaire des sociétés secrètes comme des lieux de débauche et de déviance.

VOIR AUSSI Les Chevaliers de la Jubilation (~ 1710), Les Gormogons (1724), Les « Quarante-cinq » (1745), La mystification de l'Ordre du Palladium (1897)

1751



Photographie de l’actuel bâtiment de la Grande Loge d’Angleterre, *Freemason’s Hall*, à Londres, construit entre 1927 et 1932. Des francs-maçons se rencontrent à cet endroit depuis plus de deux siècles, avant la construction de l’actuel bâtiment.

LE SCHISME DES ANCIENS ET DES MODERNES



La défaite complète des forces de *Bonnie Prince Charlie* à Culloden, en 1746, souffla les derniers espoirs d'une restauration jacobite en Angleterre, mais ne réduisit en rien les divisions amères qu'une longue période de lutte entre partisans des Stuart et des Hanovre avait laissées au sein de la franc-maçonnerie. Au contraire, le fossé ne fit que s'élargir, si bien qu'un schisme devint inévitable.

En 1751, un groupe de francs-maçons jacobites d'ascendance irlandaise, mais vivant à Londres, formèrent ainsi leur Grande Loge, qu'ils dénommèrent la « Grande Loge des Anciens » en proclamant que la Grande Loge d'Angleterre avait tourné le dos aux traditions de la franc-maçonnerie. Restée fidèle aux Hanovre, elle fut par conséquent renommée la « Grande Loge des Modernes ». Un certain nombre de loges quittèrent alors les Modernes pour se joindre aux Anciens, qui créèrent d'autres loges. Pendant plus de soixante ans, deux Grandes Loges maçonniques concurrentes s'affrontèrent en Angleterre. Il était rigoureusement interdit aux membres de l'une des loges de se rendre aux réunions de l'autre.

La crise ne connut pas de résolution avant 1815, une fois morts et enterrés tous ceux qui avaient un jour pris parti dans la querelle des jacobites et des hanovriens. Cette année-là, les deux Grandes Loges unirent enfin leurs forces pour devenir la Grande Loge unifiée d'Angleterre. De l'autre côté de l'Atlantique, on assista à des unions similaires dans de nombreux États de l'Union. Le seul vestige de cette dispute est à ce jour les initiales dont certaines Grandes Loges américaines font précéder leur nom, F. & A.M. (*free and accepted masons*, maçons francs et acceptés), quand d'autres utilisent A.F. & A.M. (*ancient free and accepted masons*, anciens maçons francs et

acceptés).

VOIR AUSSI Les « Quarante-cinq » (1745)

1754



Le baron Karl Gotthelf von Hund, représenté dans une peinture contemporaine. La Stricte Observance, établie en 1754 par ses soins, fut très populaire. Mais l'ordre fut peu à peu dissous, jusqu'en 1782. Von Hund mourut en 1776, alors qu'il s'apprêtait à rencontrer Frédéric-Auguste Ier de Saxe, qu'il espérait convaincre de rejoindre la Stricte Observance.

LA STRICTE OBSERVANCE



Le baron Karl Gotthelf von Hund (1722–1776) se sentait investi d'une mission. En 1743, peu après son initiation à la franc-maçonnerie, il s'était rendu à Paris et y avait reçu des mains du jacobite Earl de Kilmarnock un jeu de degrés secrets censé dater des chevaliers templiers. Pendant les onze années qui suivirent, il n'en parla à personne, conformément aux vœux qu'il avait prononcés. En 1754, cependant, on le rappela à Paris, où il reçut la permission de rendre les degrés templiers publics. À son retour en Saxe, il fonda un nouvel ordre de maçonnerie templière : le Rite de Stricte Observance.

Durant vingt ans, la Stricte Observance prospéra en Europe centrale, attirant des membres d'autres rites maçonniques. Von Hund affirmait que la Stricte Observance faisait partie d'un organisme supérieur, bien plus grand, à la tête duquel se trouvait *Bonnie Prince Charlie*, dont les Supérieurs Inconnus étaient disposés à transmettre les secrets de l'alchimie et des trésors enfouis des Templiers. Naturellement, ces promesses suscitèrent un grand intérêt, jusqu'à inspirer la création d'un ordre concurrent, la Rose-Croix d'or, affirmant détenir ses propres secrets alchimiques.

Malheureusement pour von Hund, les Supérieurs Inconnus ne tinrent jamais leur promesse. Il parut ne jamais prendre conscience que toute cette structure de maçonnerie templière n'avait pour but que de servir les ambitions politiques jacobites, et que l'échec de la cause lors de la bataille de Culloden signifiait que ses efforts pour les Stuart et leurs alliés devenaient vains. À la convention de Wilhelmsbad, en 1782, six ans après la mort de von Hund, l'ordre fut dissous et ses membres rejoignirent différentes sociétés secrètes.

VOIR AUSSI Les « Quarante-cinq » (1745), La Rose-Croix d'or (1755), La convention de

Wilhelmsbad (1782)

1755

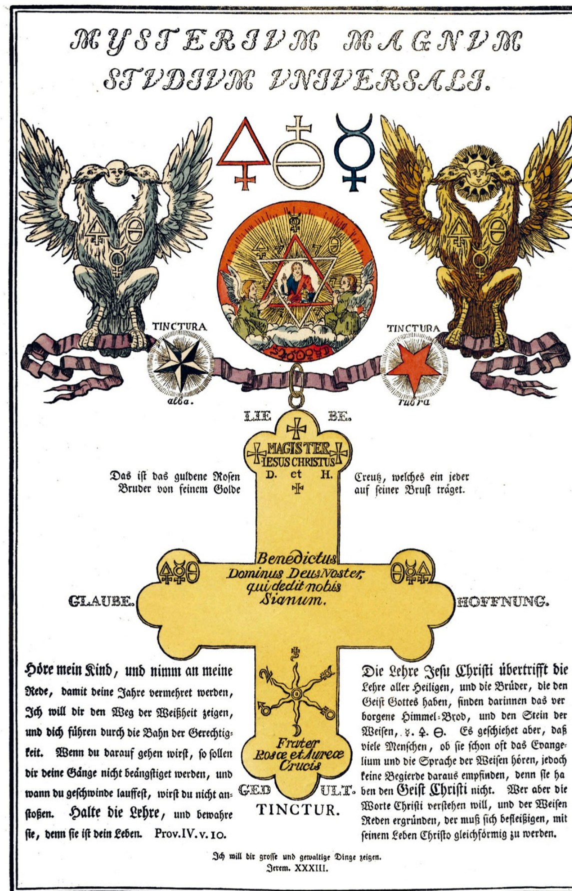


Image tirée de *Geheime Figuren der Rosenkreuzer, aus dem 16ten und 17ten Jahrhundert* (*Symboles secrets des rosicruciens des xvi*[e] *et xvii*[e] *siècles*), document du xviii[e] siècle réimprimé à de multiples reprises.

LA ROSE-CROIX D'OR



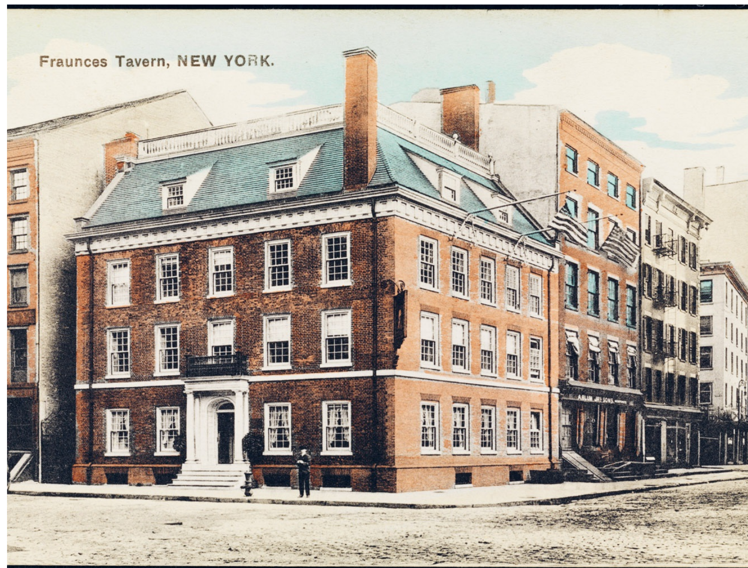
La montée de la Stricte Observance troubla les francs-maçons européens plutôt conservateurs, qui détectaient ses connexions avec le mouvement jacobite et s'inquiétaient (à juste titre) que l'expérience jacobite inspire d'autres mouvements, tentés de renverser d'autres gouvernements. La réplique évidente était de fonder une société secrète concurrente, et Hermann Fichtuld (~1700–1777), franc-maçon et occultiste, s'en chargea. Comme la Stricte Observance avait déjà préempté l'héritage des Templiers, le nouvel ordre de Fichtuld se proclama l'héritier de la seule organisation aussi romantique que les Templiers : les rosicruciens des origines.

La Rose-Croix d'or rencontra un succès immédiat, en grande partie parce que l'ordre proposait à ses membres un cours poussé d'occultisme et d'alchimie. Ils avaient même l'obligation de passer un examen portant sur un corpus substantiel d'enseignements ésotériques et sur le symbolisme de chaque degré avant de prétendre atteindre le suivant. Dans les années 1770, l'ordre comptait plusieurs milliers de membres en Europe. Lors de la décennie suivante, il entretint une querelle vivace avec les Illuminés de Bavière et un groupe de dissidents rassemblant quelques-uns de ses anciens membres, les Camarades asiatiques.

En 1786, l'un de ses membres accéda au trône de Prusse, le roi Frédéric-Guillaume II (1744–1797), et nomma plusieurs de ses camarades à des postes clés. Durant les dix années suivantes, la Rose-Croix d'or régna ainsi littéralement sur la Prusse, le plus puissant des petits royaumes qui composeraient un jour l'Allemagne. Cependant, la mort de Frédéric-Guillaume II, en 1797, priva l'ordre de son lien direct au pouvoir, et le cataclysme des guerres napoléoniennes des décennies suivantes détruisit ce qu'il en restait.

VOIR AUSSI Les rosicruciens (1614), La Stricte Observance (1754), Les Illuminés de Bavière (1776)

1760



Fraunces Tavern, au numéro 54 de Pearl Street, dans le sud de Manhattan. Cette taverne devint un lieu de rendez-vous privilégié, au début des années 1760, pour des organisations telles que les Comités de liaison, qui jouèrent un rôle central dans la fondation des Fils de la Liberté (1765).

LES COMITÉS DE LIAISON



Les chercheurs s'intéressant aux sociétés secrètes ont généralement négligé la révolution américaine, préférant s'attacher à des événements européens plus prestigieux, tels que les révolutions française et russe. Cela ne manque pas de sel, car il est bien connu que la révolution américaine a été lancée par au moins deux sociétés secrètes : les Comités de liaison et les Fils de la Liberté.

Les Comités de liaison commencèrent à s'organiser autour de 1760, alors que les intérêts des colons américains divergeaient de plus en plus avec ceux du gouvernement britannique. Leurs membres étaient sélectionnés parmi les citoyens les plus influents des colonies, et ils se contentèrent à l'origine de faire circuler les informations et de pousser aux réformes le gouvernement de Londres. Comme les tensions s'accentuaient et que les positions se durcissaient, les Comités de liaison organisèrent des campagnes de désobéissance civile contre le gouvernement britannique, puis la préparation à la guerre, qui n'allait pas manquer d'éclater.

Bien des membres de ces Comités étaient aussi des francs-maçons. Il n'existe aucune preuve de liens formalisés entre des loges maçonniques des colonies et les Comités, mais ces derniers se servirent sans aucun doute des réseaux maçonniques pour leur recrutement.

En 1765, les Comités de New York et Boston jouèrent un rôle central dans la fondation de l'autre grande société secrète de la révolution américaine : les Fils de la Liberté. En 1773, alors que les troupes britanniques envahissaient les colonies, les Comités fusionnèrent leurs activités avec les législatures locales, contribuant ainsi à la fondation du Congrès continental en 1776. Bien des membres des Comités de liaison siégèrent dans ce Congrès continental et devinrent des figures de la révolution. Les Comités, eux, furent discrètement dissous.

VOIR AUSSI Les Fils de la Liberté (1765)

1765



Cette gravure de Paul Revere, publiée en 1770, décrit le massacre de Boston (1770), événement clé de la révolution américaine, au cours duquel cinq civils furent tués par les troupes britanniques. Une révolte armée, organisée par les Fils de la Liberté, parmi lesquels Paul Revere jouait un rôle important, s'éleva contre la couronne en avril 1775.

LES FILS DE LA LIBERTÉ



DANS LA DÉCENNIE QUI PRÉCÉDA 1765, LES relations entre le gouvernement britannique et les habitants des treize colonies américaines se dégradèrent. Les colons se sentaient citoyens britanniques, pourvus des mêmes droits que leurs pairs outre-Atlantique. Mais le gouvernement les voyait plutôt comme des vaches à lait, qu'il s'agissait de traire jusqu'à la dernière goutte pour le plus grand bénéfice de Londres. Quand le Parlement vota le Stamp Act, qui prévoyait de nouvelles taxes très importantes pour les colons, l'explosion devint inévitable.

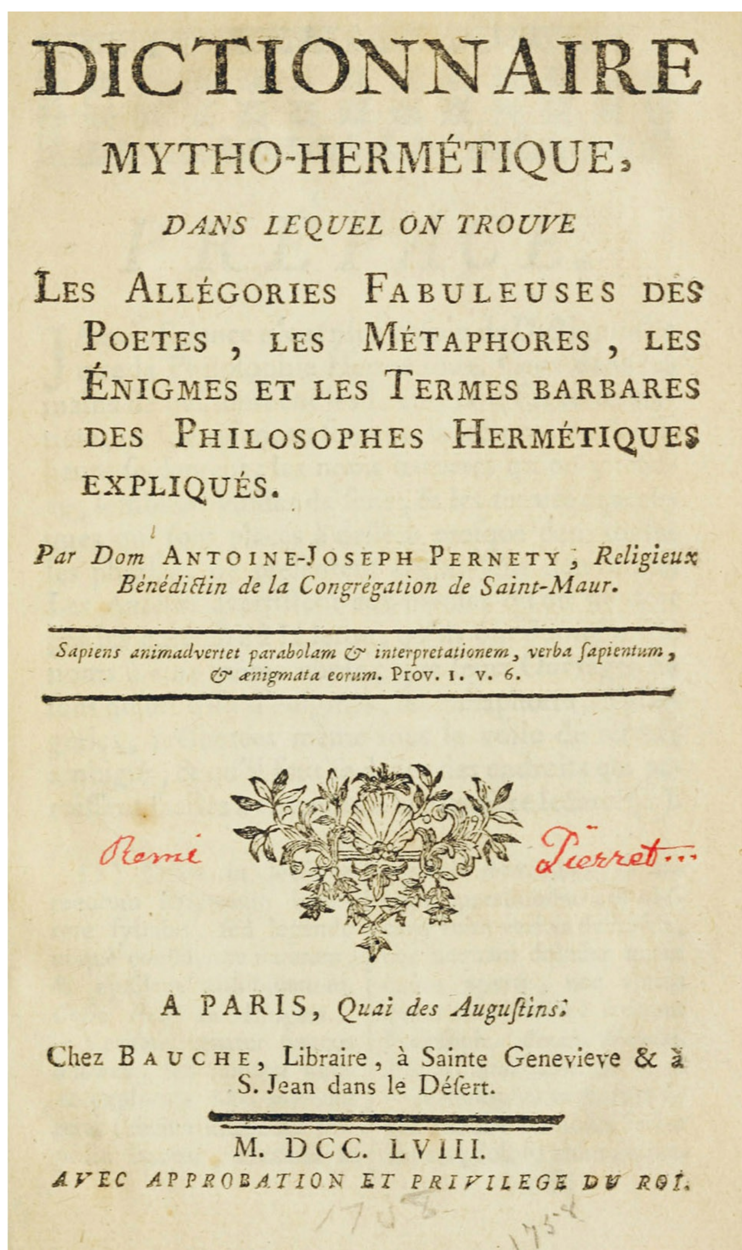
Il existait déjà une conspiration coloniale : les Comités de liaison. Mais elle recrutait ses membres parmi les riches et les puissants, et se concentrait sur l'influence et l'organisation politique. Une nouvelle société secrète, les Fils de la Liberté, émergea bien vite pour suivre les mêmes objectifs avec des moyens plus frustes. Créée en 1765 à New York et Boston, elle combattit le Stamp Act et autres édits de Londres par un mélange de désobéissance civile et d'émeutes.

Le massacre de Boston de 1770, quand les troupes britanniques tirèrent sur la foule et tuèrent cinq civils, convainquit bien des colons que la résistance armée était la seule voie. Les Fils de la Liberté se mirent à amasser fusils et munitions. Une spirale de violence s'enclencha des deux côtés, qui culmina dans la nuit du 17 au 18 avril 1775, lorsque les soldats britanniques marchèrent depuis Boston pour s'emparer des caches d'armes des Fils de la Liberté dans les villes avoisinantes.

Paul Revere (1734–1818), membre prééminent des Fils de la Liberté, fit alors sa fameuse course de nuit pour prévenir ses compagnons des raids imminents. La branche paramilitaire de l'organisation, les Minutemen, se présenta en nombre, et les batailles de Concord et de Lexington se déroulèrent au matin. La révolution américaine avait commencé.

VOIR AUSSI Les Comités de liaison (1760)

1770



DICTIONNAIRE
MYTHO-HERMÉTIQUE,

DANS LEQUEL ON TROUVE

LES ALLÉGORIES FABULEUSES DES POETES, LES MÉTAPHORES, LES ÉNIGMES ET LES TERMES BARBARES DES PHILOSOPHES HERMÉTIQUES EXPLIQUÉS.

Par Dom ANTOINE-JOSEPH PERNETY, *Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur.*

Sapiens animadvertet parabolam & interpretationem, verba sapientum, & ænigmata eorum. PROV. I. v. 6.

Remi Pierret...

À PARIS, *Quai des Augustins:*

Chez BAUCHE, Libraire, à Sainte Genevieve & à S. Jean dans le Désert.

M. DCC. LVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Page de couverture du *Dictionnaire mytho-hermétique*, publié par Antoine-Joseph Pernety en 1778. Influencé par le christianisme mystique d'Emanuel Swedenborg, Pernety fonda un nouvel ordre maçonnique en Avignon, en 1770. Son livre éclaire le mystérieux fonctionnement interne de la franc-maçonnerie.

LES ILLUMINÉS D'AVIGNON



AVANT LA RÉVOLUTION, LA FRANCE grouillait de mystiques, d'occultistes et d'illuminés en tout genre. L'atmosphère bouillonnante de la franc-maçonnerie au XVIIIe siècle encouragea nombre d'entre eux à fonder des organisations maçonniques ou quasi maçonniques afin de répandre leurs enseignements. Antoine-Joseph Pernety (1716–1796) était l'un d'eux. D'abord catholique, et même moine bénédictin quelques années, il se convertit au christianisme mystique du visionnaire suédois Emanuel Swedenborg (1688–1772). Dans les années 1760, il devint franc-maçon et se persuada que les enseignements de Swedenborg étaient en réalité les secrets cachés de la franc-maçonnerie.

En 1770, il fonda un nouvel ordre maçonnique en Avignon, où il vivait : les Illuminés d'Avignon. Cet ordre se composait des trois degrés maçonniques ordinaires et leur ajoutait un quatrième, le « vrai-maçon », chargé de transmettre les leçons de Swedenborg aux initiés. L'ordre connut un succès modeste jusqu'en 1778, lorsqu'il changea son nom pour l'« Académie des vrais-maçons ». La raison de ce changement pourrait bien être la naissance d'un autre ordre très différent, mais au nom très proche : les Illuminés de Bavière.

Les chercheurs spécialistes des sociétés secrètes ont longtemps affirmé que les Illuminés d'Avignon, comme les Alumbrados avant eux, étaient en quelque sorte identiques aux *Illuminati* bavarois. En fait, les ressemblances se limitent aux dénominations. Il est même difficile de concevoir deux choses plus différentes que le christianisme swedenborgien et bienveillant de Pernety et le rationalisme radical d'Adam Weishaupt (1748–1830). Pourtant, ces deux organisations opposées partagèrent un destin commun : elles disparurent quand l'Europe s'enfonça dans le chaos à la suite de la Révolution française.

VOIR AUSSI Les Alumbrados (1511), les Illuminés de Bavière (1776)

1776



Portrait de Johan Adam Weishaupt, gravure de 1799. En 1776, Weishaupt, professeur de droit à l'université d'Ingolstadt en Bavière, fonda les Illuminés de Bavière. Son objectif final était de transformer la Bavière en utopie.

LES ILLUMINÉS DE BAVIÈRE



L'UNE DES PLUS FAMEUSES DES SOCIÉTÉS secrètes, objet de plus de deux siècles de rumeurs et de frayeurs, les Illuminés de Bavière, était au départ un club universitaire. Adam Weishaupt (1748–1830), son fondateur, était professeur de droit à l'université d'Ingolstadt, en Bavière. Le 1er mai 1776, il monta avec quatre amis un club afin d'y discuter des nouvelles idées libérales enthousiasmantes venues de France. Comme le club attirait de nombreux membres, Weishaupt inventa des rituels d'initiation et décida d'un programme d'études qui permettrait de diffuser ces idées auprès des nouveaux initiés. Il s'attacha aussi à recruter les plus riches, les plus talentueux et les plus en vue de ses concitoyens.

Tandis que son ambition grandissait, il en vint à considérer les *Illuminati* comme une élite éclairée d'individus rationnels qui devraient s'insinuer aux postes clés de la société bavaroise et transformer le pays en utopie. Ils se mirent ainsi à infiltrer les loges maçonniques et se lièrent à des penseurs politiques aux idées radicales en France et ailleurs. Ils échouèrent à prendre le contrôle de la Stricte Observance en 1782, mais leur influence grandissait néanmoins.

Malheureusement pour Weishaupt, la Bavière du XVIIIe siècle était une nation profondément conservatrice et catholique, et la cour royale se méfiait suprêmement des idées neuves venues de France. Des rumeurs sur les activités et les objectifs de l'ordre se répandirent à mesure que ses membres se montraient trop volubiles, et vint alors l'inévitable retour de bâton. Des lois promulguées en 1784 et 1785 bannirent les Illuminés, et une série de descentes de police brisèrent les reins de l'organisation et saisirent des centaines de pages de documents. Weishaupt dut fuir le pays. D'autres membres furent moins chanceux et passèrent de longues années dans les prisons bavaroises.

VOIR AUSSI La Stricte Observance (1754), La convention de Wilhelmsbad (1782), La Révolution française (1789), Le Cercle social (1790), *Preuves de conspirations* (1797)

1782



Photo contemporaine du château de Wilhelmsbad, aujourd'hui en ruines. À l'été 1782, le duc Ferdinand de Brunswick, Grand Maître de l'Ordre de la Stricte Observance, convoqua ses membres à Wilhelmsbad afin de mettre un terme aux rumeurs d'une ascendance templière de la franc-maçonnerie.

LA CONVENTION DE WILHELMSBAD



Avant que l'Europe ne s'enfonce dans le chaos des guerres napoléoniennes, Wilhelmsbad était une destination populaire de villégiature, située dans l'Allemagne actuelle. C'est pourquoi le duc Ferdinand de Brunswick (1721–1792), Grand Maître de l'Ordre de la Stricte Observance, y convoqua tous les membres de l'ordre à l'été 1782, et invita ceux d'autres rites maçonniques à se joindre aux délibérations. L'objet de la convention était de se prononcer sur la thèse du fondateur de l'ordre, le baron von Hund (1722–1776) quant aux liens existant entre la franc-maçonnerie, les chevaliers du Temple et les secrets de l'occultisme.

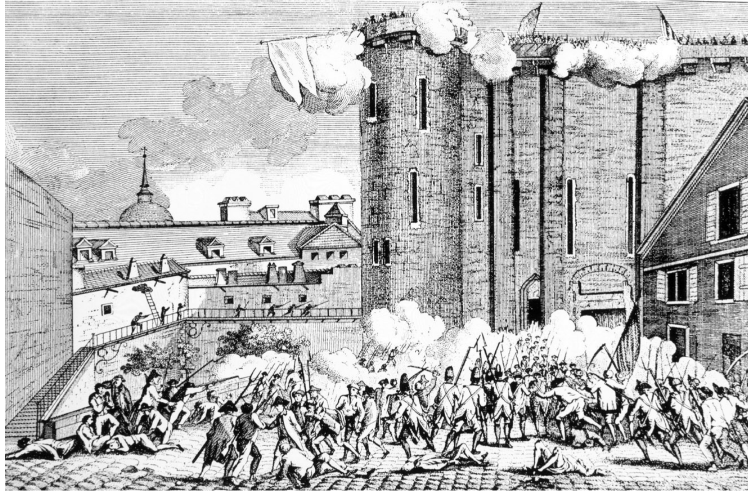
La Stricte Observance, alors le plus grand rite maçonnique d'Europe, traversait une crise en raison des promesses non tenues de von Hund, qui avait fait miroiter la révélation d'une sagesse secrète par les Supérieurs Inconnus de l'ordre. Les Illuminés de Bavière, très occupés à infiltrer les loges maçonniques européennes, avaient envoyé des membres à la convention afin de tenter de prendre le contrôle de la Stricte Observance et de la transformer en véhicule du rationalisme radical des *Illuminati*. De l'autre côté, se tenaient des maçons menés par Jean-Baptiste Willermoz (1730–1824), qui souhaitait que la franc-maçonnerie retourne à ses sources caritatives et fraternelles.

À la fin de la convention, après trente séances, Willermoz et ses alliés l'emportèrent : les participants s'accordèrent sur l'absence de preuves d'une ascendance templière de la franc-maçonnerie. Un nouveau rituel, le degré de Chevaliers bienfaisants de la Cité sainte, fut rédigé par Willermoz et adopté par de nombreuses loges de la Stricte Observance. Les Illuminés rentrèrent bredouilles en Bavière. Suite à la convention, la franc-maçonnerie

européenne suivit le modèle britannique. Conspirateurs politiques et occultistes allèrent chercher ailleurs, dans de nouveaux ordres, les moyens de leurs programmes.

VOIR AUSSI La Stricte Observance (1754), Les Illuminés de Bavière (1776)

1789



L’attaque de la Bastille de 1789, lithographie du XVIIIe siècle. La Bastille était une prison d’État et le symbole de l’oppression monarchique. Le matin qui suivit l’attaque, le roi Louis XVI (1754–1793) aurait demandé au duc de La Rochefoucauld : « Est-ce une révolte ? » La réponse du duc est bien connue : « Non, Sire, ce n’est pas une révolte. C’est une révolution. »

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE



IL Y A DES RÉVOLUTIONS QUI COMMENCENT PAR des coups de fusil et des explosions, mais la Révolution française a commencé par un vote. Le 17 juin 1789, les représentants du tiers état et quelques membres du clergé des États généraux se déclarèrent Assemblée nationale et prirent le contrôle d'un royaume en plein tumulte. En juillet, la foule mit la Bastille à sac. En octobre, le roi et la reine furent prisonniers du nouveau régime. Les lois passées au cours des mois suivants privèrent l'aristocratie et l'Église catholique de leurs privilèges traditionnels. En quelques mois, un système de gouvernement en place depuis un millénaire disparut à jamais.

Les observateurs les plus perspicaces avaient compris depuis des années que la France allait basculer. Le gouvernement français était une aberration économique minée de déficits abyssaux, et la monarchie avait perdu le respect de son peuple. Cependant, bien des gens eurent besoin de désigner des boucs émissaires. La fureur qu'avaient provoquée les Illuminés de Bavière quelques années auparavant était encore vive, et les sociétés secrètes constituaient le coupable idéal. Des rumeurs se répandirent bientôt dans toute l'Europe, qui assignaient le blâme de la Révolution à telle ou telle conspiration.

Les thèses qui assuraient que des sociétés secrètes avaient organisé la Révolution française obtinrent un résultat inattendu : au cours des décennies qui la suivirent, toutes les allégeances politiques désireuses d'apporter du changement les écoutèrent et décidèrent de tenter le coup de la conspiration, fondant à leur tour des sociétés secrètes dans ce dessein. La Révolution française devint ainsi une pépinière de sociétés secrètes innombrables et lança l'âge d'or de la conspiration politique en Occident.

VOIR AUSSI Les Illuminés de Bavière (1776), Le Cercle social (1790), La Conjuration des

Égaux (1796), Les Philadelphes (1797), *Preuves de conspirations* (1797), Les Carbonari (1800), Les Maîtres sublimes parfaits (1809), Les Chevaliers de la Foi (1810)

1790



Des organisations radicales telles que le Cercle social apparurent en France après la Révolution, qui espéraient mettre en place un programme social progressiste. Leurs plans s'effondrèrent après le coup d'État de Napoléon Bonaparte, ici représenté d'après une peinture de 1796 d'Antoine-Jean Gros.

LE CERCLE SOCIAL



Alors que la nouvelle Assemblée nationale consolidait son emprise sur la France révolutionnaire, les luttes de pouvoir entre modérés et radicaux s'intensifiaient. Nicolas de Bonneville (1760–1828) était un radical. Il entretint notamment des liens étroits avec les Illuminés de Bavière, et fonda l'une des sociétés secrètes les plus influentes des débuts de la période révolutionnaire : le Cercle social. Cette organisation recruta bientôt des milliers d'adhérents et commença à exercer des pressions sur l'Assemblée nationale afin d'obtenir des avancées aussi radicales, et à l'époque impensables, que l'égalité entre les femmes et les hommes et la création d'un système d'aides sociales.

Comme beaucoup de sociétés secrètes antérieures et ultérieures, le Cercle social voguait entre le secret et le public. L'identité de ses membres était tenue secrète, mais le Cercle faisait sa publicité au travers d'un journal, *La Bouche de fer*, et d'une organisation ayant pignon sur rue, la Confédération universelle des amis de la vérité. Bien que son quartier général demeurât à Paris et que ses objectifs fussent avant tout politiques, il ouvrit des branches à Londres, Utrecht, Genève, Gênes, et jusque de l'autre côté de l'Atlantique, à Philadelphie.

En 1799, les espoirs des radicaux furent douchés quand un officier de l'armée, Napoléon Bonaparte (1769–1821), fomenta son coup d'État et prit le contrôle de la France. Le Cercle social disparut ensuite, mais nombre de ses membres se retrouvèrent dans des sociétés secrètes telles que la Conjuration des Égaux et les Philadelphes, qui planifiaient une seconde Révolution française visant à renverser le régime de Napoléon.

VOIR AUSSI Les Illuminés de Bavière (1776), La Conjuration des Égaux (1796), Les Philadelphes (1797)

1795



L'Ordre d'Orange tient son nom de Guillaume d'Orange, représenté ici dans un portrait frappant de Godfried Schalken (1643–1706), où il n'est éclairé qu'à la bougie. La victoire de Guillaume sur le roi Jacques II en disgrâce, lors de la bataille de Boyne en 1690, assura la domination protestante de l'Irlande.

L'ORDRE D'ORANGE



L'Irlande des années 1790 était un chaudron bouillant de haines religieuses débordantes. Une minorité protestante, soutenue par l'autorité coloniale britannique, dominait la majorité catholique, et la violence était le lot quotidien des deux parties. Le pays avait connu beaucoup de sociétés secrètes avant cela, mais le Parlement britannique vota le Catholic's Relief Act en 1793, qui menaçait le statut privilégié de la minorité protestante. La plus connue des sociétés secrètes protestantes vit alors le jour, en 1795 : l'Ordre d'Orange.

Elle tenait son nom de Guillaume d'Orange (1650–1702), dont la victoire contre le roi Jacques II Stuart (1633–1701) lors de la bataille de Boyne, en 1690, avait cimenté le règne protestant en Irlande. Comme bien des sociétés secrètes de ce temps, l'ordre avait deux visages : l'un public et l'autre secret. Côté public, il employait des moyens légaux et généralement pacifiques pour faire pression sur le gouvernement britannique afin de conserver les privilèges des protestants d'Irlande. Côté secret, il employait la violence, l'intimidation et le terrorisme dans le même but. Les autorités de l'ordre dénonçaient en public la violence tout en la soutenant en secret, et usaient de la menace du terrorisme comme d'une monnaie d'échange dans les négociations avec le gouvernement colonial britannique.

L'Ordre d'Orange se répandit rapidement parmi les protestants d'Irlande et eut une importance notable dans l'agitation politique de l'Irlande sous la férule britannique, jusqu'à l'indépendance en 1921. Par la suite, les seules loges qui perdurèrent sur l'île d'émeraude étaient au Nord, toujours sous contrôle britannique. L'ordre joua aussi un grand rôle dans les violences religieuses de la deuxième moitié du XXe siècle, et conserve aujourd'hui encore une présence substantielle en Écosse, au Canada et dans quelques autres pays.

VOIR AUSSI La Glorieuse Révolution (1688), L'insurrection de Pâques (1916)

1796



La Conjuration des Égaux (1796) est ridiculisée dans cette gravure de 1796. Le coup d'État, mené par François Noël Babeuf, connu sous le nom de « Gracchus », échoua pendant la période révolutionnaire.

LA CONJURATION DES ÉGAUX



François « Gracchus » Babeuf (1760–1797) et Philippe Buonarroti (1761–1837) étaient déjà des vétérans de la radicalité quand ils se rencontrèrent en prison, en 1795. Tous deux avaient soutenu les jacobins, le parti radical qui avait amené la Révolution française à de brutales extrémités, et tous deux avaient atterri en prison après que les jacobins avaient été renversés pour laisser place au Directoire, plus conservateur, à la tête du pays. Babeuf avait été proche de Nicolas de Bonneville (1760–1828), le fondateur du Cercle social. En compagnie de Buonarroti, ils fomentèrent le plan d'une nouvelle conspiration politique de même teneur dès leur sortie de prison.

L'occasion se présenta en novembre 1795, à leur libération. Ils fondèrent immédiatement une organisation nommée la Société du Panthéon, empruntant le gros des détails au Cercle social. Quand le Directoire ordonna sa dissolution en février 1796, Babeuf et Buonarroti en recréèrent aussitôt une nouvelle, plus secrète encore : la Conjuration des Égaux. Ils recrutèrent ses membres au sein de l'armée et du gouvernement. Là où les ancêtres révolutionnaires de cette société avaient cherché à renverser la monarchie par un mouvement de masse, la Conjuration des Égaux avait dans l'idée de préparer un coup d'État mené par une petite troupe de révolutionnaires dévoués.

Malheureusement pour eux, le Directoire avait placé un informateur dans leurs rangs et frappa le premier, arrêtant quelque deux cents membres de la Conjuration. Babeuf fut exécuté, mais Buonarroti survécut et devint le fondateur de sociétés secrètes le plus influent en Europe, dans la première moitié du XIXe siècle. L'idée de prendre le pouvoir par un coup d'État se répandit aussi pour devenir la stratégie de base des bolcheviques en 1917, et des nazis en 1933.

VOIR AUSSI Le Cercle social (1790), La Révolution russe (1917), Hitler s’empare du pouvoir (1933)

1796



Illustration de Napoléon Bonaparte (1769–1821) et son armée, vers 1796, pendant les campagnes d’Italie victorieuses (1792–1802). Le plan de la Ligue noire d’assassiner des officiers français ne vit jamais le jour, alors que Napoléon volait de victoire en victoire en Italie.

LA LIGUE NOIRE



La Révolution française n'est pas restée confinée en France pendant longtemps. Après la prise de pouvoir de l'Assemblée nationale, plusieurs nations européennes envoyèrent leurs armées pour tenter de rétablir les Bourbons sur le trône. Le gouvernement révolutionnaire riposta en levant d'immenses contingents issus de la population, qui bloquèrent l'avancée des assaillants, avant de déclencher l'invasion de l'Italie en 1795. Les armées françaises écrasèrent sans peine les petits États d'Italie encore à moitié médiévaux et y établirent des gouvernements fantoches pour contrôler ces nations nouvelles.

La publicité qui avait entouré les Illuminés de Bavière quelques années auparavant garantissait le fait que les Italiens opposés à ces nouveaux régimes se tourneraient vers la conspiration. Le premier de ces groupes fut la *Lega nera*, la Ligue noire, fondée autour de 1796 dans l'Italie du Nord. On sait peu de chose de cette ligue, en dehors des rapports d'activité retrouvés dans les archives de la police secrète française. D'après ces rapports, elle était liée aux mêmes cercles jacobins radicaux qui, à Paris, créèrent le Cercle social puis, plus tard, la Conjuration des Égaux, et planifia une campagne d'assassinats contre des officiers de l'armée et des fonctionnaires.

Cette campagne ne vit jamais le jour, mais l'apparition de la Ligue noire n'en est pas moins un événement d'une importance capitale dans l'histoire des conspirations. Pendant plus d'un siècle après l'invasion française, l'Italie fut le creuset de nombreuses sociétés secrètes révolutionnaires, dont les plus influentes (les Philadelphes, les Carbonari et les Maîtres sublimes parfaits) étendirent leur emprise bien au-delà des frontières italiennes.

VOIR AUSSI La Conjuration des Égaux (1796), Les Philadelphes (1797), Les Raggi (1797), Les Carbonari (1800), Les Maîtres sublimes parfaits (1809)

1797



Vue contemporaine de Besançon, où un groupe d'étudiants fonda les Philadelphes. Club littéraire à l'origine, l'organisation se mua en une puissante entité politique après l'arrivée au pouvoir de Napoléon, en 1799.

LES PHILADELPHES



DANS L'ATMOSPHÈRE SURCHAUFFÉE DE LA Révolution française, tandis que les sociétés secrètes pullulaient, des organisations fondées dans des buts entièrement différents se trouvèrent précipitées dans le tourbillon des conspirations politiques. C'est ce qui arriva aux Philadelphes. Ce club littéraire créé par des étudiants de Besançon, dont le nom signifie en grec « amour fraternel », entra en politique quand Napoléon s'empara du pouvoir en 1799. Il muta pour devenir une conspiration à part entière dans les années suivantes. Bien qu'il soit parvenu à infiltrer six régiments de l'armée, il ne parvint jamais à déclencher de soulèvement populaire.

Les Philadelphes se répandirent en Italie et en Suisse après 1807, à la faveur de l'initiation d'un groupe d'Italiens en exil à Paris. Quand le régime napoléonien tomba, en 1815, l'ordre s'engagea pour obtenir un gouvernement constitutionnel en France et en Italie. Il fut fortement impliqué dans les coups politiques douteux des mouvements radicaux clandestins de ces années. Un temps infiltré par une autre société secrète aux objectifs similaires, les Maîtres sublimes parfaits, il prit part aux préparatifs des révoltes européennes des années 1820 et 1821.

Après cela, alors que les organisations révolutionnaires abandonnaient le modèle des sociétés secrètes pour fonder des partis politiques, les Philadelphes devinrent anachroniques sur la scène radicale européenne. Cependant, quand le neveu de Napoléon organisa son coup d'État en France en 1852, se proclamant Napoléon III, des exilés français de Londres réanimèrent l'ordre et s'en servirent pour lancer la Première Internationale, première organisation communiste d'importance dans l'histoire. Dans les conflits qui suivirent l'ascension et la chute de la Première Internationale, l'Ordre des Philadelphes disparut en silence.

VOIR AUSSI Les Maîtres sublimes parfaits (1809), La Première Internationale (1864)

1797



***L’Entrée de l’armée française à Rome* (1798),** peinture d’Hippolyte Lecomte (1781–1857), illustre l’enthousiasme initial qu’avait inspiré l’incursion française en Italie. Quand il apparut que le nouveau régime, de plus en plus violent, prenait ses ordres à Paris, la grogne s’installa et des organisations de résistance clandestines et décentralisées apparurent, à l’instar des Raggi.

LES RAGGI



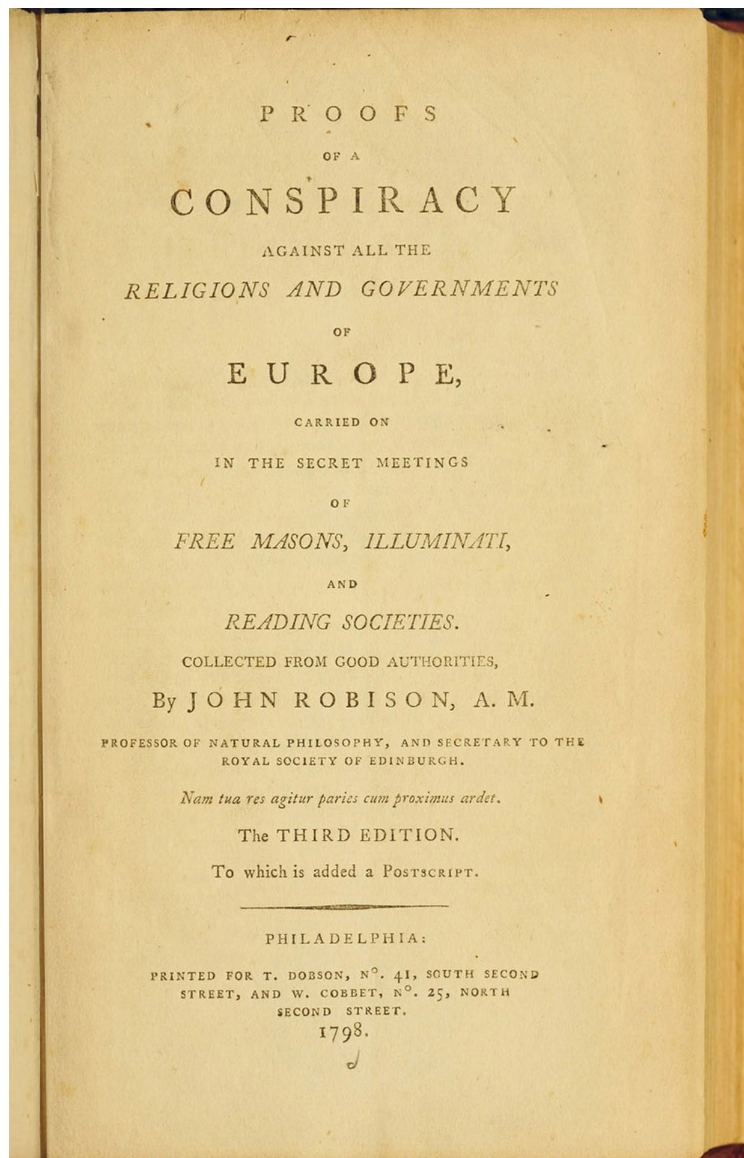
ALORS QUE LES PREMIERS MEMBRES DES Philadelphes se réunissaient pour lire de la poésie à Besançon, une société secrète à visée politique, au moins aussi influente, se forma en Italie du Nord. L'invasion française de 1795 avait d'abord été accueillie favorablement par les radicaux italiens, qui se félicitaient de la chute des gouvernements réactionnaires qui la précédaient. Mais quand la République cisalpine nouvellement créée se révéla être un État fantoche aux ordres de Paris, et après la répression violente des tentatives pacifiques des radicaux pour gagner l'autonomie, les Raggi apparurent.

En italien, *raggi* signifie « rayons ». Chaque membre de l'organisation appartenait à un groupe de cinq, un rayon, coupé des autres rayons. Un de ses cinq membres était en contact avec un segment, l'échelon d'organisation régionale, et chaque segment était relié à l'un des deux hémisphères indépendants placés sous la tutelle de l'échelon suprême appelé le « Cercle solaire ». Ce système d'organisation rendait la tâche de la police secrète particulièrement difficile, car elle ne parvenait pas à arrêter plus de quelques membres à la fois.

Les Raggi n'aboutirent pas à grand-chose par eux-mêmes. Bien qu'ils comptassent entre 30 000 et 50 000 membres à leur apogée en 1804, ils subirent la pression conjuguée du régime soutenu par la France et des conservateurs locaux. Après la défaite de Napoléon et le retour au pouvoir du gouvernement réactionnaire précédent, appuyé par l'armée autrichienne, les Raggi disparurent. La plupart des membres rejoignirent les Carbonari et les Philadelphes. Toutefois, le système d'organisation rayonnant qu'ils avaient introduit devint la pratique standard des sociétés secrètes européennes.

VOIR AUSSI Les Philadelphes (1797), Les Carbonari (1800)

1798



PROOFS
OF A
CONSPIRACY
AGAINST ALL THE
RELIGIONS AND GOVERNMENTS
OF
EUROPE,
CARRIED ON
IN THE SECRET MEETINGS
OF
FREE MASONS, ILLUMINATI,
AND
READING SOCIETIES.
COLLECTED FROM GOOD AUTHORITIES,
By JOHN ROBISON, A. M.
PROFESSOR OF NATURAL PHILOSOPHY, AND SECRETARY TO THE ROYAL SOCIETY OF EDINBURGH.

Nam tua res agitur paries cum proximus ardet.

The THIRD EDITION.
To which is added a POSTSCRIPT.

PHILADELPHIA:
PRINTED FOR T. DOBSON, N°. 41, SOUTH SECOND STREET, AND W. COBBET, N°. 25, NORTH SECOND STREET.
1798.

Page de titre du livre de John Robison, *Preuves de conspirations*, publié en 1798. L'exposé de Robison sur les complots insidieux, mystérieux, et même pour certains diaboliques, des *Illuminati*, francs-maçons et autres créa la sensation en Europe comme en Amérique.

PREUVES DE CONSPIRATIONS



En 1798, les rumeurs qui accusaient telle ou telle conspiration sinistre d'avoir provoqué la Révolution française allaient bon train. Cette année-là, un auteur écossais nommé John Robison (1739–1805) publia un livre intitulé *Preuves de conspirations contre toutes les religions et tous les gouvernements de l'Europe, ourdies dans les assemblées secrètes des Illuminés, des francs-maçons et des sociétés de lecture, recueillies de bons auteurs*. Il y affirmait que les Illuminés de Bavière avaient infiltré la franc-maçonnerie européenne afin d'en faire la plateforme de lancement de révolutions contre tous les gouvernements d'Europe, ainsi que contre l'Église.

Robison n'était pas le seul auteur à soutenir cette thèse. Augustin de Barruel (1741–1820) publia la même année le premier des deux volumes du long traité qu'il lui consacra, et Charles-Louis Cadet de Gassicourt (1769–1821) les avait précédés d'une année avec son ouvrage sinistre, *Le Tombeau de Jacques de Molay*, dans lequel il déclarait que les francs-maçons avaient renversé la monarchie française pour venger la destruction des chevaliers du Temple. Ce fut pourtant le livre de Robison, bien plus que les deux autres, que les chercheurs conspirationnistes étudièrent et firent réimprimer pendant des années.

Ironie du sort, Robison était franc-maçon lui-même. Il espérait en réalité se servir du mauvais exemple de la franc-maçonnerie européenne pour dissuader ses compagnons maçons britanniques d'impliquer leurs loges dans la politique. Son livre fut néanmoins utilisé pendant les deux siècles suivants pour dépeindre toutes les loges maçonniques du monde comme le lieu de sinistres conspirations politiques.

VOIR AUSSI La chute du Temple (1307), Les Illuminés de Bavière (1776), La Révolution française (1789)

1800



Episodio delle Cinque Giornate **(*Épisode des cinq jours*),** chef-d'œuvre de Baldassare Verazzi (1819–1886) peint vers 1885. Il illustre la révolte de cinq jours qui eut lieu à Milan, au Palazzo Litta, du 18 au 22 mars 1848, à laquelle participèrent les Carbonari. Les Carbonari furent à l'origine d'une série de révoltes semblables, toutes pour la liberté et acquises à la cause de l'unification italienne.

LES CARBONARI



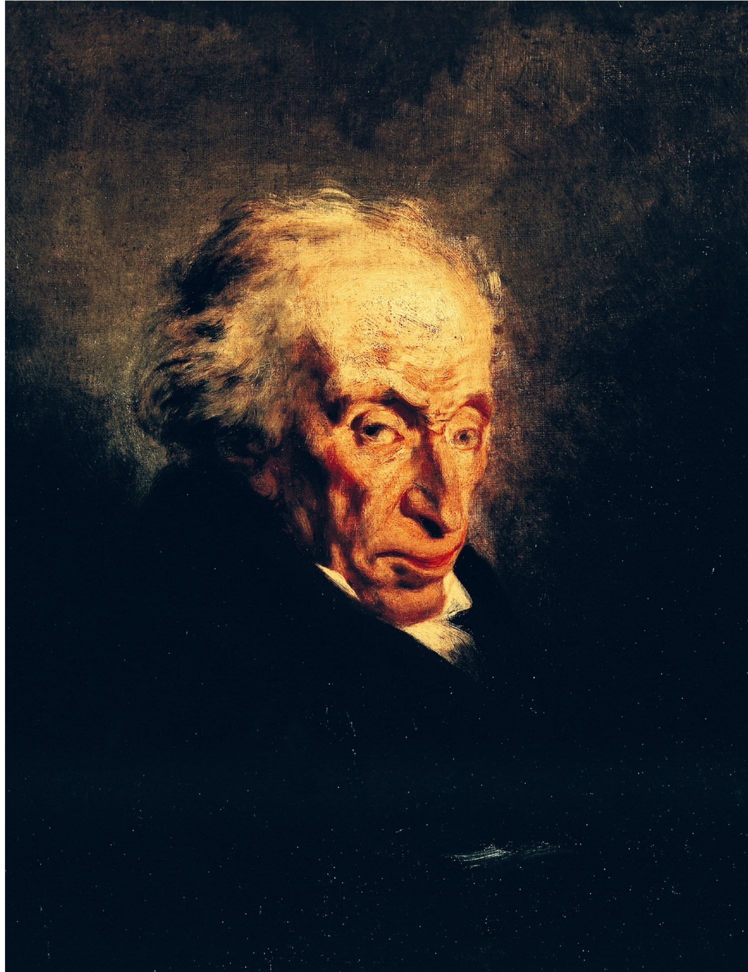
De toutes les sociétés secrètes qui naquirent durant l'ère napoléonienne, la plus influente fut celle des Carbonari (« brûleurs de charbon »). Fondée à Naples autour de 1800 sur le modèle d'un ancêtre français qui lui-même empruntait beaucoup à la franc-maçonnerie, elle comptait deux degrés d'initiation : maître et apprenti. Les membres prêtaient leur serment d'initiation sur le fil d'une hache. Chaque initié devait posséder un fusil, cinquante cartouches et une dague, et se tenir prêt à les utiliser à tout moment pour défendre la cause de la liberté et du gouvernement constitutionnel.

Leur première démonstration de force eut lieu en 1814, quand les révoltes qu'ils menèrent renversèrent des gouvernements soutenus par la France dans toute l'Italie. Les Carbonari se soulevèrent ensuite en Espagne, en Italie et en Grèce en 1820 et 1821. En 1830, une autre insurrection soutenue par les Carbonari renversa le gouvernement français. En 1831, une nouvelle révolte de Carbonari secoua l'Italie. L'exemple qu'ils donnèrent inspira les révolutionnaires du monde entier : les décembristes qui se soulevèrent en Russie en 1825, la Fraternité fénienne des exilés irlandais d'Amérique en 1858, et bien d'autres encore, qui leur empruntèrent leurs idées et leurs pratiques.

Mais il n'y a qu'en Grèce que les Carbonari atteignirent leurs objectifs immédiats, la révolte de 1821 ayant libéré le peuple d'une domination turque vieille de quatre siècles. Les autres soulèvements furent défaits tôt ou tard par les forces armées. Cependant, la seule menace d'une révolte des Carbonari força même la plus conservatrice des nations à accorder des droits civils à ses citoyens. De cette manière indirecte, on peut considérer que les Carbonari connurent un succès sans précédent.

VOIR AUSSI Les décembristes (1825), La Fraternité fénienne (1858)

1809



Philippe Buonarroti, révolutionnaire français d'origine italienne, fondateur des Maîtres sublimes parfaits. Portrait à l'huile du XIXe siècle.

LES MAÎTRES SUBLIMES PARFAITS



La défaite de la Conjuration des Égaux ne tempéra pas les ardeurs révolutionnaires de Philippe Buonarroti (1761–1837). Quand il sortit de prison en 1806, il déménagea en Suisse où il replongea immédiatement dans les conspirations politiques. Il rejoignit les Philadelphes, mais leur objectif de renverser Napoléon était bien trop timide à son goût. En 1809, il fonda donc sa propre société secrète, les Maîtres sublimes parfaits, dont le but était de renverser tous les gouvernements d'Europe et d'abolir la propriété privée.

Les recrues de l'ordre n'étaient pas mises immédiatement au courant de ses objectifs. Les membres devaient auparavant démontrer leur loyauté avant d'avancer dans la hiérarchie de l'ordre, jusqu'au degré d'Aréopagite, où ils apprenaient l'existence d'un échelon de coordination supérieur secret, le Grand Firmament. Au fur et à mesure de son expansion, l'Ordre des Maîtres sublimes parfaits infiltra bien des organisations, libérales et radicales, et contribua à aligner ses actions sur les objectifs du Grand Firmament.

Les Maîtres sublimes parfaits furent largement à la manœuvre lors de la vague de révolte qui balaya l'Europe en 1820 et 1821. Après cela, les polices secrètes de plusieurs nations parvinrent à obtenir des détails sur l'ordre, son organisation et ses actions, ce qui déclencha un vent de panique continental. C'est pourquoi Buonarroti changea le nom de l'ordre en 1828, pour « Le Monde ». Il publia aussi un livre, *Conspiration pour l'égalité*, à propos de son expérience de la Conjuration des Égaux, qui devint la bible des sociétés secrètes libérales et radicales jusqu'au début du XXe siècle. Le Monde, lui, ne survécut pas longtemps à la mort de Buonarroti en 1837, et ses membres rejoignirent d'autres conspirations radicales.

VOIR AUSSI La Conjuration des Égaux (1796), Les Philadelphes (1797)

1810



Défaite des forces napoléoniennes à Waterloo en juin 1815, illustrée dans ce tableau anonyme par la bataille de Hougoumont. Pour les Chevaliers de la Foi, la victoire venait de loin. Ils disparurent ensuite, une fois atteint leur objectif principal : Napoléon renversé et son régime aboli.

LES CHEVALIERS DE LA FOI



TOUTES LES SOCIÉTÉS SECRÈTES QUI naquirent de la Révolution française n’étaient pas libérales ou radicales. Il en existait aussi du côté des conservateurs. Parmi celles-ci, la plus connue avait choisi le nom inoffensif de « Chevaliers de la Foi ».

Le fondateur de l’ordre, Ferdinand de Bertier (1782–1864), était le fils d’un officier de l’armée royale tué par la foule parisienne lors de la Révolution. Royaliste et catholique dévot, il se lança dans les conspirations contre Napoléon et fut emprisonné en 1809. Après sa libération l’année suivante, il rejoignit une loge maçonnique afin d’apprendre comment diriger une société secrète, puis fonda les Chevaliers de la Foi.

Sur le papier, l’ordre s’occupait de charité et de piété catholique. Les membres des degrés inférieurs n’en savaient pas plus que cela. Ce n’est qu’en atteignant le troisième degré, après des vérifications poussées, qu’on leur révélait les objectifs politiques de l’ordre, et seuls les membres du premier cercle, qui avaient atteint le sixième degré, en apprenaient le but : le renversement de Napoléon.

En 1813, les Chevaliers de la Foi comptaient un nombre appréciable de membres dans toute la France, et les préparatifs de l’insurrection débutèrent. En 1814, alors que les armées de Napoléon venaient de subir une série de défaites en Espagne et que les armées britanniques et espagnoles envahissaient le sud du pays, l’ordre voulut saisir sa chance. Les Chevaliers passèrent à l’action, fournissant aux envahisseurs des renseignements détaillés et des conseils, et organisant une révolte à Bordeaux qui proclama Louis XVIII roi de France. La défaite finale de Napoléon à Waterloo l’année suivante mit fin au régime, ainsi qu’à l’ordre des Chevaliers de la Foi, dont l’œuvre était achevée.

VOIR AUSSI La Conjuration des Égaux (1796), Les Carbonari (1800)

1825



Au service des Tsars, peinture de 1853 de Vassili Timm (1820–1895) qui nous offre une vue grandiose des trois mille soldats se rendant sur la place du Sénat de Saint-Pétersbourg, en Russie, le 14 décembre 1825. Leurs commandants, opposés au nouveau tsar Nicolas Ier (1796–1855), espéraient rallier le soutien des autres régiments stationnés dans la ville, mais leur insurrection fut rapidement et violemment réprimée par les troupes loyalistes.

LES DÉCEMBRISTES



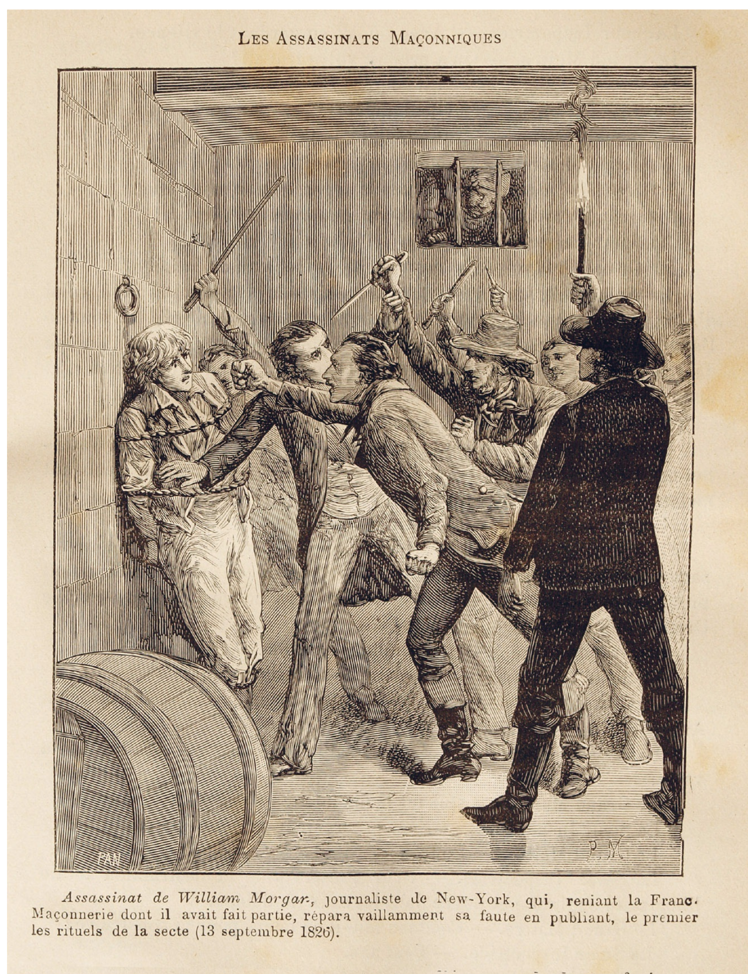
Dans la matinée du 14 décembre 1825, les habitants de Saint-Pétersbourg, capitale de l'Empire russe, furent surpris de voir défiler trois mille soldats lourdement armés jusqu'à la place du Sénat, où ils appelèrent toute l'armée russe au soulèvement. Aucun autre régiment de la capitale ne répondit à cet appel, et dès l'après-midi, les troupes loyales au tsar tirèrent sur ces révolutionnaires. Ceux qui échappèrent à la fusillade furent mis en déroute. Ainsi commença, et s'acheva, ce qu'on appellerait par la suite l'« insurrection décembriste » (parfois décabriste).

Au fil de son enquête, le gouvernement impérial découvrit un réseau de conspirations datant des guerres napoléoniennes. En 1816, un officier de l'armée nommé Pavel Pestel (1793–1826) avait fondé l'Union du Salut, une société secrète qui visait à abolir la servitude et remplacer l'autocratie des tsars par une monarchie constitutionnelle. Elle s'effondra dès l'année suivante, mais Pestel en fonda une autre, l'Union du Bien-être, en 1818. Dans les années qui suivirent, empruntant les idées des Carbonari et des Illuminés de Bavière, l'Union poursuivit une stratégie d'infiltration, recrutant des membres dans l'armée et parmi les fonctionnaires.

Comme bien des conspirations avant et après elle, l'Union surestima le succès de ses méthodes de subversion. Ses efforts pour s'emparer du pouvoir connurent un échec complet. À plus long terme, toutefois, l'insurrection décembriste convainquit de nombreux Russes de la nécessité des réformes. L'inflexibilité du gouvernement déclencha une spirale de révoltes et de répression qui aboutirent au coup d'État bolchevique de 1917.

VOIR AUSSI Les Illuminés de Bavière (1776), Les Carbonari (1800), La Révolution russe (1917)

1826


Les Assassinats Maçonniques

Assassinat de William Morgar, journaliste de New-York, qui, reniant la Franc-Maçonnerie dont il avait fait partie, répara vaillamment sa faute en publiant, le premier les rituels de la secte (13 septembre 1826).

Gravure de Pierre Méjanel, tirée des *Mystères de la franc-maçonnerie* de Léo Taxil, publié à Paris en 1866. Elle illustre le destin macabre de William Morgan, qui se mit à dos les francs-maçons de Batavia dans l'État de New York en publiant en 1826 un livre révélant les secrets de la franc-maçonnerie. Son corps ne fut jamais retrouvé.

L'AFFAIRE MORGAN



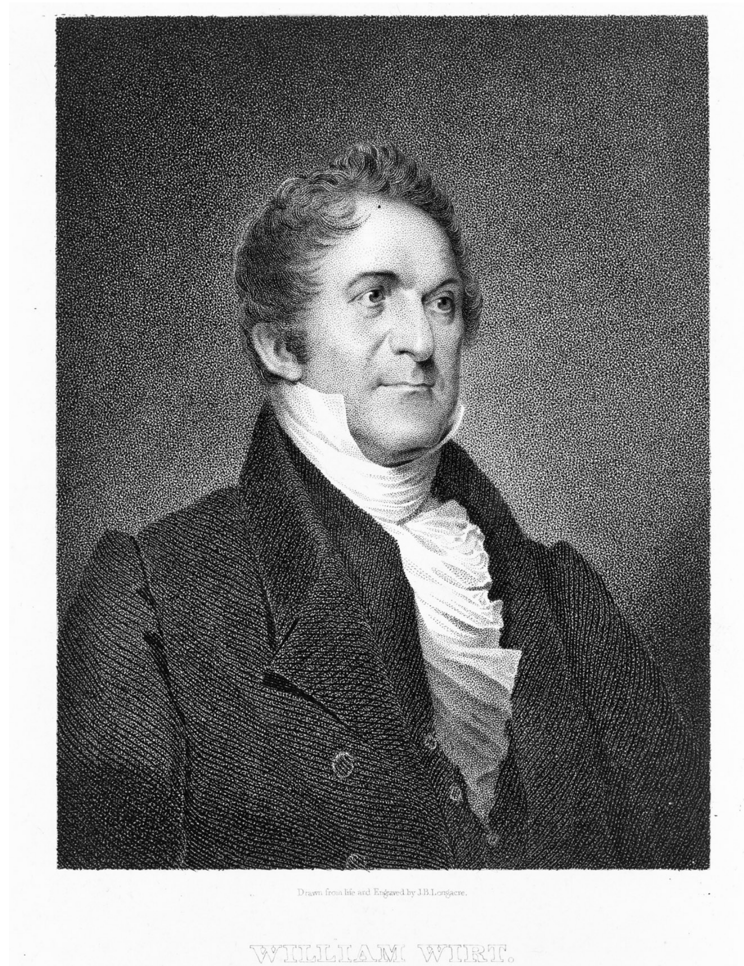
William Morgan (1774–1826) n'était pas le genre d'homme que recrutaient habituellement les francs-maçons des États-Unis dans les années 1820. Pour tout dire, rien ne prouve son appartenance à la maçonnerie. Alcoolique et querelleur, accumulant les dettes impayées, il parvint néanmoins à entrer dans une loge, ou du moins à tirer suffisamment d'éléments de récits publiés sur les rites maçonniques pour se faire passer pour tel. Il assista certainement aux réunions de loges dans l'État de New York au début des années 1820.

Puis il se disputa avec les francs-maçons de Batavia, dans le même État, quitta la loge et décida de se venger en publiant un livre qui révélerait les secrets de la franc-maçonnerie. Alors que l'ouvrage se trouvait chez l'imprimeur, le 12 septembre 1826, des témoins aperçurent Morgan lutter et crier tandis que quatre hommes le faisaient monter de force dans une voiture. On ne le revit jamais. À ce jour, personne ne sait ce qui lui est arrivé. La théorie la plus répandue est qu'il fut emprisonné plusieurs jours au Fort Niagara, abandonné depuis la guerre de 1812, puis assassiné par ses ravisseurs et jeté dans le Niagara, à moins qu'il ne s'y fût noyé en tentant de s'échapper.

L'enlèvement de William Morgan déclencha une explosion du sentiment anti-maçonnique aux États-Unis. La même peur des sociétés secrètes, qui avait fait trembler la moitié de l'Europe quand étaient prononcés les noms des Carbonari ou des Illuminés de Bavière, se manifesta aux États-Unis. Dans les années qui suivirent, de nombreux Américains quittèrent les loges qu'ils occupaient et renoncèrent à la franc-maçonnerie. Le nombre de francs-maçons chuta vertigineusement, et resta faible des décennies durant. Il fallut attendre la Guerre civile pour que la franc-maçonnerie retrouve le statut dont elle bénéficiait à l'époque de l'Indépendance.

VOIR AUSSI Les Illuminés de Bavière (1776), *Preuves de conspirations* (1797), Les Carbonari (1800), Le Parti antimaçonnique (1828)

1828



Gravure de William Wirt par James Barton Longacre (1794–1869), créée vers 1810–1834. Wirt, avocat, homme d’État et ancien franc-maçon, se présenta sous les couleurs du Parti antimaçonnique à l’élection présidentielle des États-Unis en 1832, et perdit.

LE PARTI ANTIMAÇONNIQUE



L'affaire Morgan, comme on appela bientôt l'enlèvement et le meurtre putatif de William Morgan, acquit bien vite une dimension politique aux États-Unis. Au lendemain du scandale, des réunions publiques, dans l'État de New York, dénonçaient les agissements de la franc-maçonnerie, exigeant que tout franc-maçon occupant un poste public fût démis de ses fonctions et que de nouvelles lois prohibassent le serment maçonnique. Les partis politiques existants ne se précipitant pas sur ces questions, les citoyens indignés fondèrent le premier parti « tiers » de l'histoire du bipartisme américain : le Parti antimaçonnique.

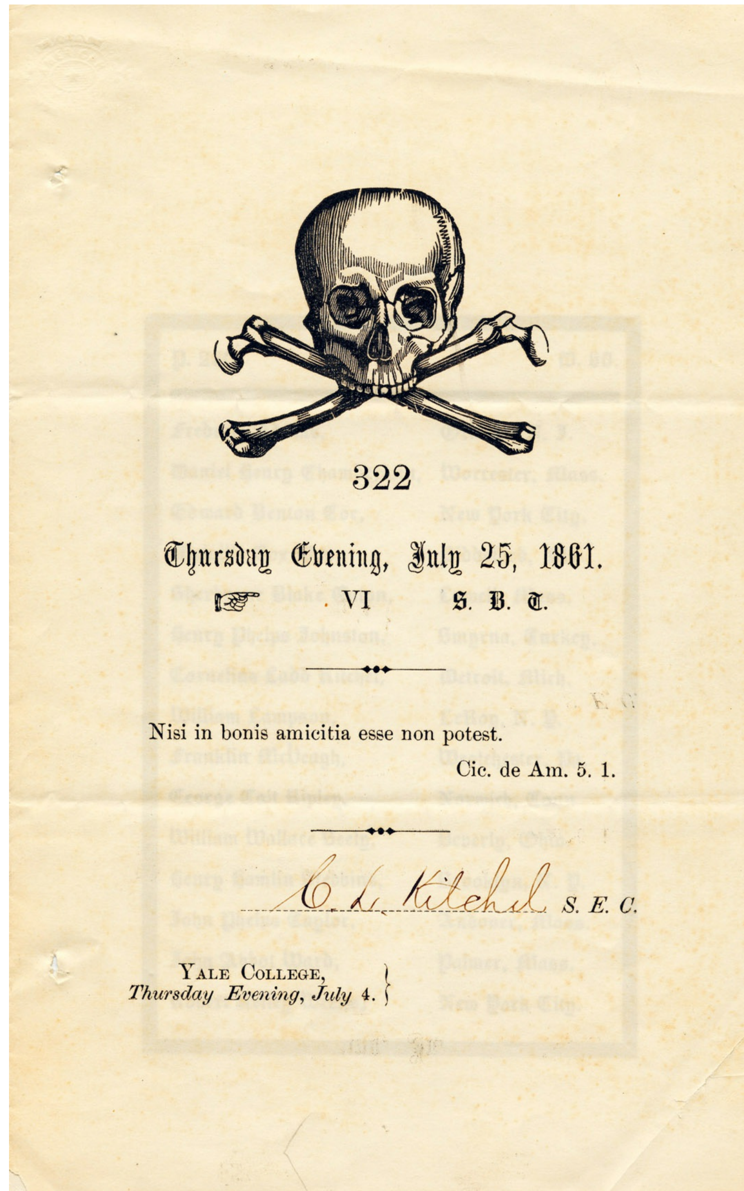
Ce nouveau parti ne parvint jamais à s'imposer au-delà du nord-est du pays et ne devint vraiment puissant que dans cinq États : New York, la Pennsylvanie, le Connecticut, Rhode Island et le Vermont. Sa seule tentative de décrocher la Maison-Blanche, en 1832, avec la candidature de William Wirt (1772–1834), du Maryland, ne recueillit la majorité des suffrages que dans le Vermont. Durant les dix ans qui s'écoulèrent entre sa fondation en 1828 et sa dissolution en 1838, il réussit cependant à faire élire un sénateur et vingt-quatre représentants au Congrès, et devint le parti majoritaire dans plusieurs États. Cela lui permit de déclencher plusieurs enquêtes parlementaires au niveau des États et de faire voter des lois condamnant les francs-maçons et interdisant leurs serments.

Mais la panique qu'avait déclenchée l'affaire Morgan cessa bientôt. D'autres crises étaient venues agiter le pays et d'autres boucs émissaires avaient saisi l'imagination des craintifs. Après la tentative malheureuse de s'emparer de la présidence, les principaux dirigeants du parti s'en allèrent rejoindre les Whigs, nouvellement apparus, tandis qu'un grand nombre de ses membres se recyclèrent dans l'agitation anticatholique, à mesure que l'immigration catholique devenait un sujet brûlant de la politique nationale.

L’Église catholique vint alors remplacer les francs-maçons dans le rôle de l’épouvantail.

VOIR AUSSI L’affaire Morgan (1826), Le Parti Know-Nothing (1849)

1832



Invitation pour une soirée de la Skull and Bones, organisée le 25 juillet 1861, pourvue d'une citation de Cicéron tirée du *De amicitia* : « *Nisi in bonis amicitia esse non potest* ». (« L'amitié ne peut exister qu'entre les honnêtes gens. ») Les invitations de la Skull and Bones comportaient souvent un jeu de mots autour du mot « *bone* ».

LA SKULL AND BONES



Les fraternités des universités américaines sont nées au début du XIXe siècle. Inspirés par les sociétés secrètes étudiantes allemandes et des ordres fraternels comme la franc-maçonnerie, les étudiants des États-Unis, alors en pleine expansion, créèrent des associations pour les élèves de première année, qui tenaient à la fois du club de boisson, de la colocation et de la société secrète. L'histoire des conspirations a globalement ignoré les fraternités et les sororités, à une exception près : la Skull and Bones.

Fondée à l'université de Yale par quinze étudiants juniors en 1832, la Skull and Bones s'appelait à l'origine l'« Eulogian Society », mais elle changea de nom l'année suivante en adoptant le drapeau pirate comme emblème. En tant que plus prestigieuse des sociétés étudiantes dans l'une des plus grandes universités américaines, la Skull and Bones compta de nombreux membres qui devinrent plus tard des figures influentes en politique ou dans le monde des affaires, dont trois présidents : William Howard Taft (1857–1930), George H. W. Bush (1924–2018) et George W. Bush (né en 1946). Ses membres, influents ou non, protégeaient mutuellement leurs intérêts, comme dans toute fraternité ou sororité.

Ce n'est qu'au début des années 1980 que la Skull and Bones acquit la réputation d'être l'une des sociétés secrètes les plus influentes des États-Unis, quand des idées conspirationnistes propagées à l'origine par la Société John Birch et d'autres organisations d'extrême droite gagnèrent du terrain dans les milieux de gauche. L'élection très controversée de George W. Bush à la présidence, en l'an 2000, lança également une nouvelle vague de rumeurs sur la Skull and Bones, les opposants à l'administration Bush décrivant la fraternité de Yale comme une cabale tirant les ficelles du nouvel ordre mondial alors au cœur des débats. Toute cette publicité tapageuse dut plaire aux étudiants qui venaient de s'y inscrire.

VOIR AUSSI *Trilateralism* (1980), Le Nouvel Ordre mondial (1991)

1834



Des révolutionnaires à Berlin, en 1848, dessinés par un artiste inconnu vers 1848–1850. Des groupes allemands radicaux s'inspirèrent de Theodor Schuster, le fondateur de la Ligue des Hors-la-loi, des années après sa dissolution en 1838.

LA LIGUE DES HORS-LA-LOI



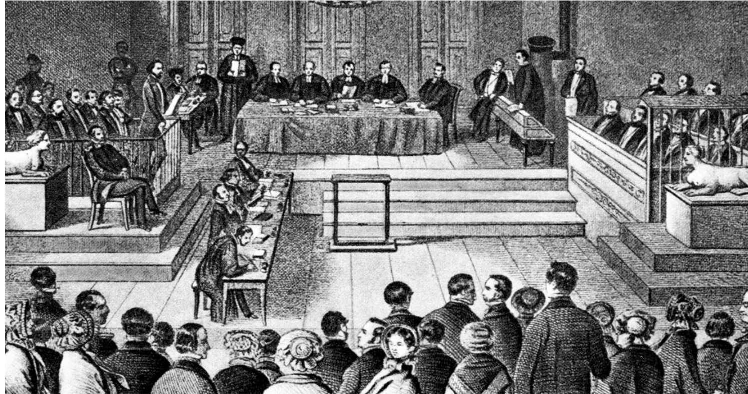
Après les guerres napoléoniennes, des gouvernements ultra-conservateurs régnaient un peu partout en Europe. Nulle population ne vécut plus mal cette politique que celle de l'Allemagne, toujours divisée en une multitude de petits États gouvernés par des despotes mesquins. Les jeunes Allemands aux idées politiques radicales finissaient ainsi souvent par s'exiler à Paris. C'est ce que fit Theodor Schuster (1808–1872), pour y fonder une société secrète révolutionnaire d'expatriés allemands, la Ligue des Hors-la-loi.

Schuster modela son organisation à l'image des conspirations passées, dont les Raggi et les Maîtres sublimes parfaits, où des « tentes » locales communiquaient avec les « camps » des provinces, qui prenaient eux-mêmes leurs ordres auprès d'un « focus » central. Les objectifs de cette conjuration politique radicale, toutefois, commencèrent à dévier tandis que l'expansion d'un capitalisme industriel prédateur la força à déporter son attention de la politique à l'économie. L'organisation de Schuster se consacra ainsi à abolir les différences de classe, stopper l'exploitation capitaliste des travailleurs et établir une république coopérative dans laquelle coopératives paysannes et interventions gouvernementales tiendraient les capitalistes en respect.

Mais les talents d'organisateur de Schuster pour diriger une société politique secrète ne furent toutefois pas à la hauteur de la tâche, et la Ligue des Hors-la-loi n'attira jamais plus de quelques centaines de membres, pas plus qu'elle ne parvint à concevoir un plan viable pour mener une révolution. Une série de luttes intestines commença en 1836, qui mutila l'organisation de l'intérieur. Elle finit par se dissoudre en 1838. Une organisation du même type était cependant apparue entre-temps : la Ligue des Justes. C'est à travers cette dernière que le rêve de Schuster se trouva recyclé dans l'idéologie du communisme.

VOIR AUSSI Les Raggi (1797), Les Maîtres sublimes parfaits (1809), La Ligue des Justes (1836), La Première Internationale (1864)

1836



Le procès des communistes de Cologne, en Allemagne, en 1852, représenté la même année sur cette gravure sur bois par un artiste anonyme. Des années auparavant, la Ligue des Justes, envoûtée par les écrits de Karl Marx, avait changé son orientation et son nom pour devenir la Ligue communiste. L'organisation disparut dans les années 1850. Comme on le voit, le marxisme fut à l'époque combattu dans les tribunaux.

LA LIGUE DES JUSTES



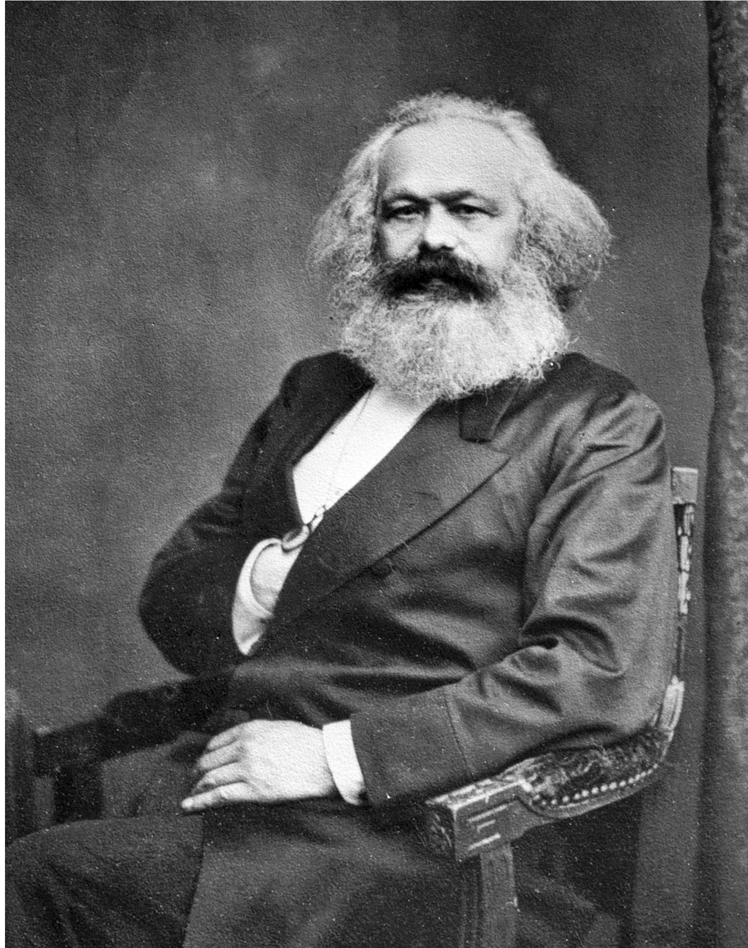
TANDIS QUE LA LIGUE DES HORS-LA-LOI s'effilochait en luttes intestines, un groupe de ses membres, à Paris, se décida à fonder une organisation nouvelle qui cimenterait ses succès et éviterait ses écueils. Ils la nommèrent la « Ligue des Justes ». Comme celle qui l'avait précédée, elle tirait profit de l'expérience des conspirations révolutionnaires du passé, les Carbonari et les Maîtres sublimes parfaits, mais recentrait son attention sur les problèmes économiques de cette ère où le capitalisme industriel prédateur décuplait la fortune d'une minorité, tandis que la majorité vivait avec un salaire de misère et travaillait dans des conditions épouvantables.

La Ligue des Justes introduisit la démocratie dans sa structure interne, accordant à chacune de ses antennes locales et régionales d'élire leur propre chef, et de prendre leurs propres décisions. L'effet collatéral de cette organisation fut de transformer la Ligue en une société de débats, plutôt qu'en une conspiration politique efficace. Son quartier général dut être relocalisé à Londres après les émeutes parisiennes de 1839, qui avaient forcé les autorités à durcir la répression des groupes radicaux en tout genre. S'alliant à des radicaux anglais, la Ligue reprit pied, mais elle ne parvint jamais à une action décisive en faveur de la révolution universelle que ses membres appelaient de leurs vœux.

En 1847, les dirigeants de la Ligue tombèrent sur les écrits de Karl Marx (1818–1883), alors journaliste et théoricien radical vivant à Bruxelles. Impressionnés par ses idées, ils modifièrent l'organisation de leur société secrète pour en faire un parti politique, et adoptèrent un nouveau nom : La Ligue communiste. Cela ne la rendit pas plus efficace, et elle disparut au milieu des années 1850, même si elle contribua, durant ses dernières années, à répandre l'idéologie communiste dans les gauches européennes.

VOIR AUSSI La Ligue des Hors-la-loi (1834), La Première Internationale (1864)

1848



Portrait de Karl Marx, avant 1875. Marx et Friedrich Engels écrivirent le *Manifeste du Parti communiste* pour promouvoir la Ligue communiste, nouvelle incarnation de la Ligue des Justes apparue en 1847.

LE MANIFESTE DU PARTI COMMUNISTE



« Un spectre hante l’Europe : le spectre du communisme. » Avec ces mots – l’incipit du *Manifeste du Parti communiste*, publié en 1848 –, Karl Marx (1818–1883) et Friedrich Engels (1820–1895) lancèrent le plus influent des mouvements politiques nés durant l’âge d’or des sociétés secrètes.

Marx et Engels n’ont pas inventé le terme « communisme », qui date des années 1830 et fut imprimé pour la première fois dans un article de journal de 1840. Plusieurs groupes français avaient tenté de se l’approprier au début des années 1840, mais c’est Marx qui y parvint au moyen d’une déferlante d’écrits volubiles poussant à une révolution des pauvres contre les riches, à l’issue de laquelle la propriété privée serait abolie et les fermes et les usines appartiendraient aux travailleurs.

Dans les bidonvilles fétides de l’Europe du XIXe siècle, où les pauvres travaillaient seize heures par jour pour un salaire de misère, tandis que les riches se prélassaient dans une abondance absurde, ces idées étaient très attrayantes. La Ligue des Justes, une société secrète allemande influente, adopta les thèses de Marx dès 1847, modifiant son nom pour devenir la « Ligue communiste ». Marx et Engels écrivirent le *Manifeste du Parti communiste* pour promouvoir la nouvelle organisation.

Dans les années qui suivirent, le communisme s’établit en tant qu’idéologie d’extrême gauche sur la scène politique européenne. Les sociétés secrètes qui avaient dominé le radicalisme européen après les guerres napoléoniennes avaient rarement atteint leurs objectifs, et une nouvelle génération de radicaux plaçait à présent ses espoirs dans les mouvements de masse. C’est pourquoi les groupes communistes se décrivirent comme tels, même quand les masses ne leur avaient rien demandé. Ce n’est qu’après

l'échec total de la première vague que les communistes retournèrent à la vieille stratégie des sociétés secrètes.

VOIR AUSSI La Ligue des Justes (1836), La Première Internationale (1864)

1852



LUSTRATED NEWSPAPER. [JANUARY 15, 1881.

KNOW-NOTHINGISM IN BROOKLYN.

"None but citizens of the United States can be licensed to engage in any employment in this city."
Brooklyn Board of Aldermen.

Dessin de presse tiré du *Frank Leslie's Illustrated Newspaper*, daté du 15 janvier 1881. Il exprime parfaitement l'essence du Know-Nothing, rendu populaire par l'Ordre de la bannière étoilée, une société secrète qui considérait comme un anathème l'immigration catholique. Ses membres juraient de ne répondre aux questions que par les mots « I know nothing » si on leur demandait de divulguer des informations sur l'ordre.

LE PARTI KNOW-NOTHING



La hausse de l'immigration issue de pays catholiques aux États-Unis devint un sujet brûlant au XIXe siècle, et des sociétés secrètes anticatholiques apparurent bien vite dans la république nouvelle, sur le modèle de l'Ordre d'Orange des Irlandais. La plus influente, l'Ordre de la bannière étoilée, fut fondée à New York en 1849 par Charles B. Allen. Ses objectifs étaient d'unifier les protestants contre l'Église catholique, d'empêcher l'élection d'hommes politiques catholiques et de militer pour l'interdiction de l'immigration en provenance des pays catholiques. Les membres de l'ordre juraient de ne répondre aux questions le visant que par les mots « I know nothing », « Je n'en sais rien ». C'est ainsi qu'ils furent rapidement affublés du surnom « the Know-Nothings ».

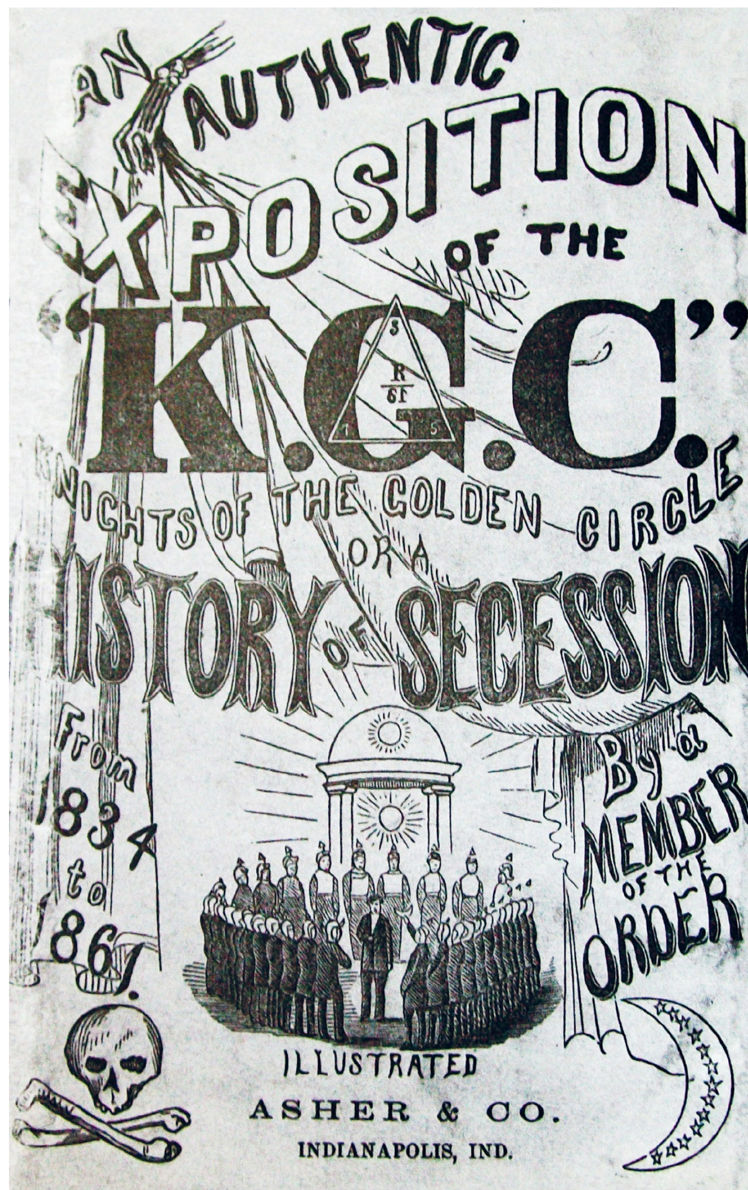
En 1852, un parti politique qui poursuivait les mêmes objectifs, le Parti américain, fut fondé, lui aussi à New York. Comme il comptait également de nombreux Know-nothing parmi ses membres, la fusion ne tarda pas. Le parti unifié absorba encore par la suite d'autres groupes anticatholiques. À l'époque, le Parti fédéraliste, l'un des deux plus vieux partis des États-Unis, était sur son lit de mort. Bien des fédéralistes rejoignirent les Know-Nothings, ce qui conféra au nouveau venu une présence significative sur tout le territoire américain.

En 1854, un candidat Know-Nothing se présenta à l'élection pour devenir gouverneur de Rhode Island et l'emporta. En 1855, un autre Know-Nothing fut élu maire de Chicago. Encouragés par ces succès, les Know-Nothings se préparèrent pour l'élection présidentielle de 1856 et nommèrent l'ex-président Millard Fillmore (1800–1874) pour les représenter. Il y affronta le démocrate James Buchanan (1791–1868) et John C. Fremont (1813–1890), du tout récent Parti républicain, et arriva troisième, emportant uniquement le Maryland. Les années suivantes, la controverse sur l'esclavage occupa le

devant de la scène politique américaine. À la fin de la Guerre civile, tout le monde avait oublié les Know-Nothings.

VOIR AUSSI L'Ordre d'Orange (1795)

1854



Couverture de *An Authentic Exposition of the Knights of the Golden Circle, A History Of Secession from 1834 to 1861*, publié en 1861 par un membre supposé de l'organisation. Les Chevaliers du Cercle d'or annonçaient l'apparition de groupes semblables, tels que l'Ordre des Chevaliers américains et le Ku Klux Klan.

LES CHEVALIERS DU CERCLE D'OR



George Bickley (1823–1867) avait un rêve. Sudiste, défenseur du système des plantations, il désirait que les États-Unis mènent une campagne militaire vers le sud et envahissent le Mexique, l'Amérique centrale et les Caraïbes afin de les peupler de colons blancs propriétaires de plantations et d'esclaves noirs, avant de les absorber dans les États-Unis. Ce « cercle d'or » de nouveaux esclaves garantirait ainsi la domination des États du Sud sur ceux du Nord. À cette fin, il créa une société secrète, *The Knights of the Golden Circle*, les Chevaliers du Cercle d'or.

Les Chevaliers furent rapidement absorbés par le Southern Rights Club, le Club pour les droits du Sud, une organisation de sudistes opposés à l'abolition de l'esclavage. La guerre de Sécession approchant, les Chevaliers orientèrent leurs efforts vers le projet d'une indépendance des États du Sud. Lorsqu'elle éclata en 1861, ils se repositionnèrent encore une fois afin d'attiser la discorde sur le territoire de l'Union, formée par les États nordistes abolitionnistes.

Dans le Midwest, où la cause sudiste était largement soutenue, les Chevaliers gagnèrent vite de l'importance. Ils désorganisaient les tentatives de l'Union pour recruter des soldats, aidaient les espions confédérés et les prisonniers de guerre à regagner le sud, et faisaient de la contrebande. Ils appuyèrent également Clement Vallandigham (1820–1871), principal politicien pacifiste de l'Union, dans ses efforts pour s'opposer à la guerre d'Abraham Lincoln et soutenir un traité de paix qui laisserait une Confédération indépendante.

En 1863, Vallandigham se présenta au gouvernorat de l'Ohio et perdit. En réaction, la plupart des Chevaliers du Cercle d'or se tournèrent vers une

organisation plus radicale, *The Order of American Knights*, l'Ordre des Chevaliers américains, qui abandonna les actions politiques pour se tourner résolument vers une stratégie de révolte armée.

VOIR AUSSI L'Ordre des Chevaliers américains (1863)

1855



Cette gravure sur bois d'un artiste anonyme nous montre des nihilistes russes, attachés à des chaises sur une voiture à cheval, qu'on exhibe devant des groupes de soldats avant de les exécuter, à Saint-Pétersbourg, vers 1866.

LES NIHILISTES



L’empire russe au milieu du xix[e] siècle était un anachronisme proliférant, coincé entre le Moyen Âge et le monde moderne. La cour du tsar et les grandes propriétés féodales de la noblesse contrastaient fortement avec les universités prospères et les problèmes industriels de Moscou et Saint-Pétersbourg. Pour les Russes avides de changement, le couronnement, en 1855, du jeune et libéral tsar Alexandre II (1818–1881) et la cascade de réformes qui les autorisèrent à voyager et étudier à l’étranger marquèrent le début d’une nouvelle ère d’espoir.

De celle-ci, naquit une contre-culture, le Peuple nouveau, qui préfigura la scène hippie des années 1960 jusque dans le moindre détail, ou presque. Les hommes laissaient pousser leurs cheveux, les femmes coupaient les leurs et refusaient de se maquiller ; des vêtements excentriques, des lunettes aux verres teintés de bleu et une consommation excessive de cigarettes figuraient aussi au menu des habitudes typiques du Peuple nouveau. Nikolaï Tchernychevski, dans *Que Faire ?*, roman de 1863 décrivant le parcours d’une jeune femme de la classe moyenne vers la liberté du Peuple nouveau, joua pour ces Russes le même rôle que Jack Kerouac avec *Sur la route* pour le mouvement hippie, dans les années 1960.

Comme ses équivalents hippies, le Peuple nouveau se piquait de politique radicale, et le résultat aboutit au nihilisme, un libre mélange d’idéaux démocratiques et d’idéologie terroriste, généralement incarné par des sociétés secrètes. Le règne d’Alexandre II se révélant moins libéral que ne l’espérait le Peuple nouveau, la violence devint à l’ordre du jour. En 1866, le tsar survécut à une tentative d’assassinat nihiliste. La répression qui frappa en retour le Peuple nouveau ne fit que nourrir le mouvement. D’autres tentatives d’assassinat suivirent, et Alexandre II périt finalement dans l’explosion d’une bombe nihiliste en 1881. Une nouvelle génération de Russes radicaux était

déjà en activité à ce moment, puisant son inspiration dans les écrits de Karl Marx.

VOIR AUSSI Les décembristes (1825), La Révolution russe (1917)

1858



Avec la pauvreté endémique, la famine, la dépression économique et la grogne généralisée contre le colon britannique en Irlande, il n'est pas étonnant que des sociétés secrètes comme la Fraternité fénienne, dévouée à la cause de l'indépendance irlandaise, naquissent aux États-Unis, où près de la moitié de l'île d'émeraude avait immigré. Cette gravure de Currier & Ives, dessinée vers 1866 et intitulée *Liberté en Irlande*, exprime l'esprit combattant de ces groupes.

LA FRATERNITÉ FÉNIENNE



Les années 1840 furent une rude période pour l'Irlande. Le mildiou, une maladie catastrophique qui détruisit toutes les cultures locales de pommes de terre, et l'indifférence du gouvernement colonial anglais avaient provoqué une famine et une émigration de masse. Sur les cinq millions d'habitants de l'île d'émeraude en 1840, deux millions périrent, deux millions partirent ; n'en restait plus qu'un. Une révolte contre l'occupant anglais échoua en 1848, et trois de ses leaders, John O'Mahony (1815–1877), Michael Doheny (1805–1863) et James Stephens (1825–1901), s'enfuirent en Amérique. C'est là qu'ils fondèrent en 1858 une société secrète, la Fenian Bortherhood – Fraternité fénienne –, afin d'obtenir l'indépendance irlandaise.

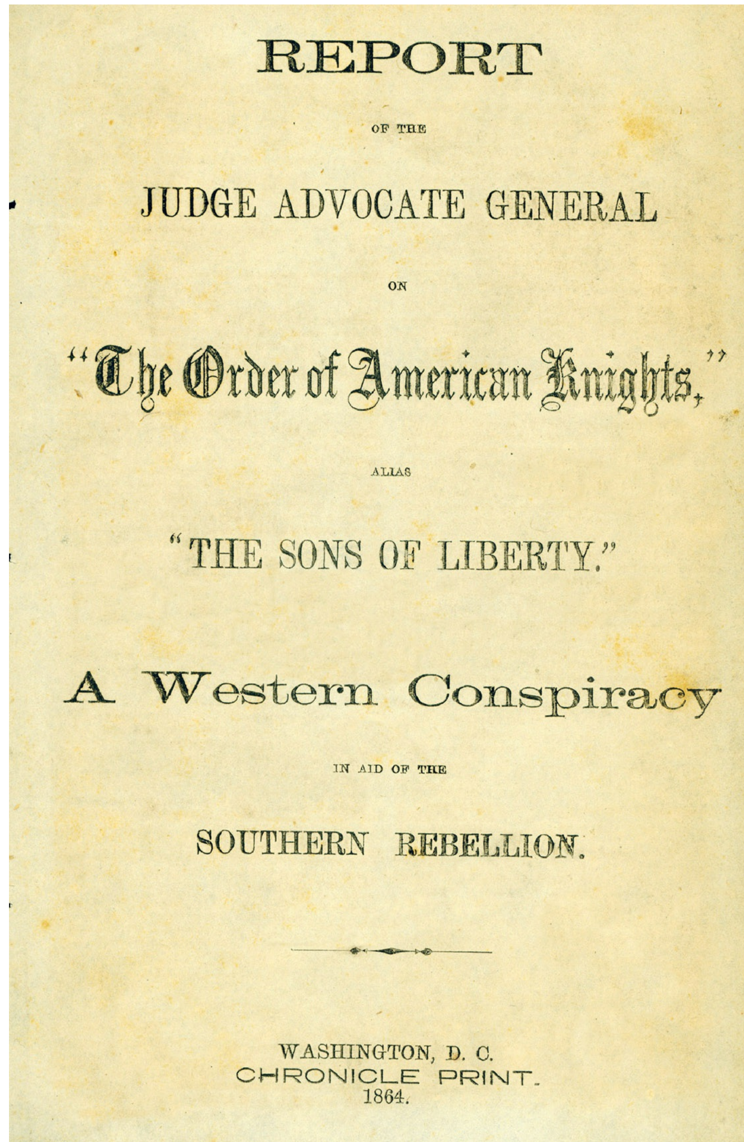
Les Féniens firent peser une menace sérieuse sur les intérêts britanniques en raison de l'énorme communauté d'expatriés irlandais vivant aux États-Unis, qui atteignait 1,6 million de membres en 1860. Après la guerre de Sécession, des milliers de vétérans d'ascendance irlandaise rejoignirent la fraternité, ce qui lui procura presque tous les talents nécessaires pour entreprendre une révolution. Malheureusement pour les Féniens, il leur en manqua un : celui de savoir garder un secret. Ils furent rapidement repérés au sein des communautés irlando-américaines, tenant réunions publiques et conventions annuelles à la vue de tous. Cela facilita la tâche du gouvernement anglais qui put infiltrer la fraternité et faire échouer tous ses efforts.

Ainsi, toutes les tentatives d'insurrection des Féniens étaient promptement révélées aux autorités anglaises et facilement déjouées. La plus originale de toutes, une tentative d'invasion du Canada en 1866, fut rapidement dispersée par des troupes canadiennes. Une tentative de s'emparer de l'arsenal militaire anglais au château de Chester en 1867 échoua totalement elle aussi. Dans les années suivantes, la Fraternité se scinda en plusieurs entités antagonistes, et

les Anglais se convainquirent, bien à tort, qu'ils n'avaient plus rien à craindre des Féniens.

VOIR AUSSI L'insurrection de Pâques (1916)

1863


REPORT

OF THE

JUDGE ADVOCATE GENERAL

ON

"The Order of American Knights,"

ALIAS

"THE SONS OF LIBERTY."

A Western Conspiracy

IN AID OF THE

SOUTHERN REBELLION.

WASHINGTON, D. C.
CHRONICLE PRINT.
1864.

***Rapport du juge-avocat général sur « l'Ordre des Chevaliers américains »** , alias « Les Fils de la Liberté » : une conspiration occidentale au service de la rébellion sudiste* fut publié en 1864 par le juge-avocat général Joseph Holt de l'armée des États-Unis. Ce rapport, encore publié de nos jours, était la conséquence de plusieurs conspirations menées par des sympathisants confédérés pour provoquer la sécession du Midwest.

L'ORDRE DES CHEVALIERS AMÉRICAINS



En 1863, il était devenu évident pour tout le monde que la guerre de Sécession s'achèverait par un bain de sang. Malgré l'impopularité des propositions de loi du gouvernement Lincoln, les jeunes nordistes répondirent à l'appel en nombre, fournissant à l'Union un avantage numérique colossal. En réponse, les sympathisants confédérés du Midwest ne limitèrent plus leurs efforts aux méthodes relativement pacifiques des Chevaliers du Cercle d'or, surtout après l'échec des tentatives de l'ordre pour influencer les politiques de l'Union.

L'Ordre des Chevaliers américains était la réponse logique à cette situation. Fondé à Saint-Louis par Phineas C. Wright, il se propagea rapidement dans le Midwest et attira des sympathisants jusque dans l'État de New York. Il était pourvu d'une organisation militaire, avec des compagnies dans chaque comté répondant aux ordres d'un général dans chaque État et d'un grand commandant, le pro-sudiste Clement Vallandigham, exilé au Canada. Durant toute la seconde moitié de l'année 1863 et la première de 1864, les Chevaliers rassemblèrent un arsenal, entraînèrent des recrues et lancèrent des opérations de guérilla dans les comtés du sud de l'Indiana et de l'Illinois, attendant l'occasion de se soulever et de provoquer la sécession du Midwest.

Le soulèvement prévu se déroula en juillet 1864, mais fut un échec retentissant malgré l'aide de la Confédération. Les troupes de l'Union le matèrent sans peine. L'ordre cessa d'exister peu après. Un demi-siècle plus tard, cependant, les mêmes États qui avaient vu naître l'Ordre des Chevaliers américains deviendraient le lieu privilégié de recrutement du Ku Klux Klan.

VOIR AUSSI Les Chevaliers du Cercle d'or (1854), La renaissance du Klan (1915)

1864



Mikhaïl Bakounine s’adressant aux membres de l’Association internationale des travailleurs, souvent appelée la Première Internationale, lors du congrès de Bâle, en Suisse, en 1869. La rivalité entre Bakounine et Marx, compagnon radical et membre de l’Internationale lui aussi, affaiblit l’organisation, même si Marx en conserva la tête.

LA PREMIÈRE INTERNATIONALE



En 1850, les Philadelphes – dernière des grandes conspirations issues de la Révolution française – n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes. Exilés de France après le coup d'État qui amena Napoléon III au pouvoir, les Philadelphes se regroupèrent à Londres. Leurs efforts pour organiser un front commun avec d'autres groupes radicaux d'Europe les convainquirent qu'il leur faudrait s'orienter vers la défense des droits des travailleurs s'ils voulaient voir leurs plans aboutir. En 1864, les Philadelphes fondèrent ainsi l'Association internationale des travailleurs, ou « l'Internationale », et se mirent à recruter des figures politiques et syndicales radicales en Grande-Bretagne et sur tout le continent.

Parmi celles-ci se trouvait un économiste allemand nommé Karl Marx (1818–1883), également en exil à Londres. Marx, avec son ami et mécène Friedrich Engels (1820–1895) était devenu une personnalité importante des cercles radicaux, avec la publication en 1848 de son *Manifeste du Parti communiste*. Les Philadelphes espéraient capitaliser sur sa célébrité. Mais Marx se révéla meilleur comploteur politique : moins d'un an après la fondation de l'Internationale, il en prenait la tête, tandis que les Philadelphes en étaient expulsés.

Marx avait cependant un rival important en la personne du révolutionnaire russe Mikhaïl Bakounine (1814–1876), dont la Fraternité internationale avait prestement infiltré l'Internationale des travailleurs. Une série de luttes politiques s'ensuivit, à l'issue de laquelle Marx conserva le contrôle d'une organisation fatalement affaiblie. Celle-ci disparut en 1876 et il fallut attendre 1889 pour qu'une autre du même genre lui succède : la Seconde Internationale.

VOIR AUSSI Les Philadelphes (1797), Le *Manifeste du Parti communiste* (1848), La Fraternité

internationale (1866), La Seconde Internationale (1889)

1865

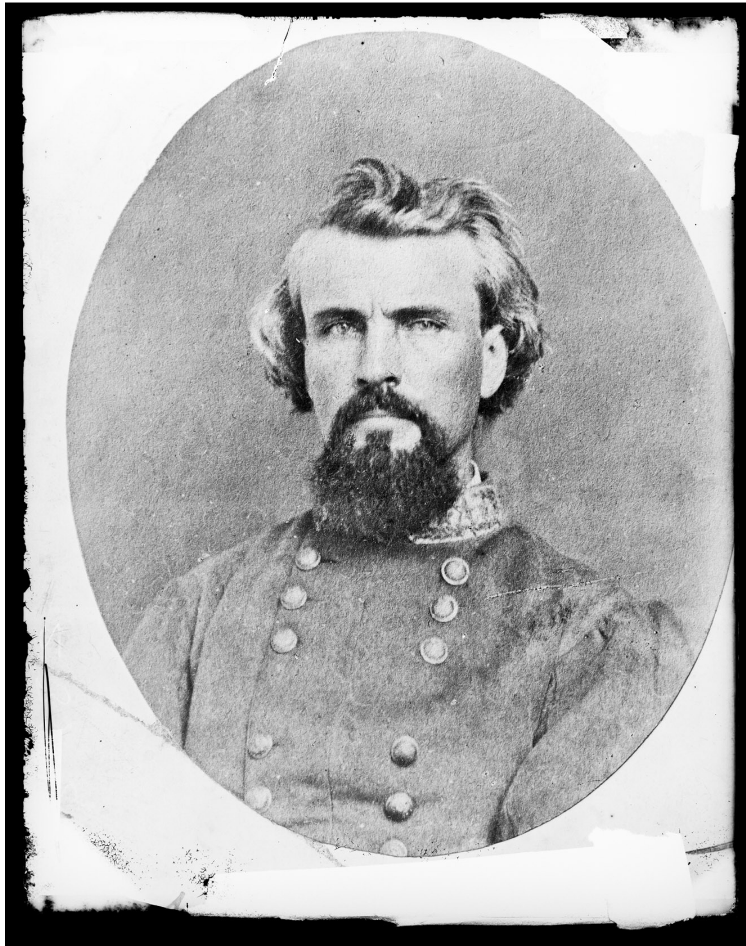


Photo du général Nathan B. Forrest, considéré comme l'un des plus grands cavaliers confédérés de la guerre de Sécession américaine. En 1868, Forrest avait été recruté par le Ku Klux Klan pour diriger l'organisation naissante, fondée trois ans auparavant par trois vétérans sudistes.

LE KU KLUX KLAN



PULASKI, DANS LE TENNESSEE, ÉTAIT certes une jolie petite ville, mais pas très animée. Après la guerre de Sécession, elle n'offrait pas grand-chose pour occuper les jeunes hommes désœuvrés. C'est peut-être pourquoi six vétérans confédérés décidèrent d'y fonder une société secrète. Ils avaient lu dans leur jeunesse des histoires de clans écossais et l'un d'eux était suffisamment cultivé pour connaître le mot grec *kuklos*, le cercle. Ces deux éléments s'assemblèrent pour donner le nom de leur organisation : le Ku Klux Klan.

Les *klansmen* des origines désiraient surtout se déguiser en fantômes pour faire peur aux voisins, mais cette activité innocente fut vite remplacée par une autre, qui l'était bien moins. De nouveaux membres se joignirent à eux et employèrent la même méthode pour terroriser les esclaves libérés et les *carpet-baggers* nordistes qui venaient essayer de transformer le Dixieland en territoire Yankee. En 1868, le Klan comptait des milliers de membres dans tout le Sud et avait nommé à sa tête le général de cavalerie Nathan Bedford Forrest (1821–1877). Le costume de fantôme des débuts fut standardisé pour devenir une robe blanche avec une cagoule pointue trouée au niveau des yeux. Les *klansmen* se lancèrent dans une campagne de terreur pour empêcher les Afro-Américains émancipés d'exercer leurs droits civiques.

Sous la présidence faible d'Andrew Johnson (1808–1875), le Klan n'eut pas à craindre de grosses représailles de la part du gouvernement fédéral. Mais en 1869, Ulysses S. Grant (1822–1885) devint Président. Il envoya des troupes fédérales dans le Sud et imposa la loi martiale pour briser l'échine du Klan. Des milliers de membres réels ou supposés furent enfermés dans les prisons fédérales durant les années qui suivirent. À la fin des années 1870, le Klan n'était plus qu'un souvenir. Il ne renaîtrait qu'en 1915.

VOIR AUSSI La renaissance du Klan (1915), Les sociétés secrètes anti-Klan (1923), La

destruction du Klan (1923)

1866



La première vague des nihilistes russes dans les années 1860 fut suivie d'une seconde, plus violente dans son expression, qui prit fin en 1881 avec l'assassinat du tsar Alexandre II (1818–1881). Sur cette gravure sur bois datée de 1881, des nihilistes russes reçoivent les derniers sacrements sur l'échafaud avant leur exécution.

LA FRATERNITÉ INTERNATIONALE



Mikhaïl Bakounine (1814–1876) était un vétéran des mouvements nihilistes et révolutionnaires clandestins de Russie. Comme beaucoup de radicaux russes de l'époque, il fut exilé et se trouva mêlé à la politique révolutionnaire européenne. Au cours des années 1860, il fonda une organisation qui l'aiderait à atteindre ses buts politiques, qu'il appela la Fraternité internationale. En 1866, la publication de son manifeste, *Catéchisme révolutionnaire*, capta l'attention et attira des disciples venus de toute la scène radicale européenne.

La Fraternité internationale, comme quelques autres groupes après elle, faisait dans la subversion systémique. Elle commença par organiser une façade, l'Alliance socialiste révolutionnaire, qui en forma une autre, l'Alliance internationale de la démocratie socialiste. En 1868, celle-ci fusionna avec la Première Internationale que les disciples de Bakounine essayèrent de subvertir afin d'en faire une autre couverture dévouée aux ambitions de la Fraternité. Mais ils avaient eu les yeux plus gros que le ventre, car la Première Internationale était déjà noyautée par les disciples de Karl Marx. Après quatre années de lutte sans merci entre marxistes et bakouninistes, ces derniers en furent expulsés, ainsi que leur chef.

Bakounine tenta alors de lancer une Internationale concurrente, mais il échoua. Pour ne rien arranger à sa cause, on découvrit en 1874 qu'il avait vidé les caisses de la Fraternité internationale pour faire des travaux dans sa maison en Suisse. Après sa mort en 1876, la Fraternité fut rapidement dissoute. La Première Internationale disparut la même année en raison de querelles intestines, mais la voie était cependant libre pour la création de la Seconde Internationale, qui eut lieu en 1889.

VOIR AUSSI La Première Internationale (1864), La Seconde Internationale (1889)

1869



FIRST ANNUAL PICNIC OF THE "KNIGHTS OF LABOR"— MORE FUN FOR THE SPECTATORS THAN FOR THE PERFORMERS.

Dessin paru dans le magazine *Puck*, vers 1882, de Joseph Ferdinand Keppler (1838–1894). Il tourne en ridicule l'ascension difficile des travailleurs et des travailleuses vers la justice économique (de meilleurs salaires, en résumé, ou, pour le dire plus crûment, de quoi acheter du pain). On y voit en arrière-plan les Chevaliers du Travail, une société secrète qui allait devenir le premier syndicat de travailleurs américain, dont la mission était de promouvoir la justice économique et la sécurité au travail. Par contraste, les titans du rail Jason « Jay » Gould (1836–1892) et William Henry « Billy » Vanderbilt (1821–1885), alors les hommes les plus riches d'Amérique, sont montrés assis dans une voiture, regardant la scène d'un œil amusé.

LES CHEVALIERS DU TRAVAIL



Au mitan du XIXe siècle, la grande vague de conspirations qu'avait déclenchée la Révolution française commença à prendre de nouvelles directions. La justice économique inspirait autant que la démocratie, et les sociétés secrètes furent mises à son service. Celle qui apparut, les Chevaliers du travail, allait devenir le premier syndicat de travailleurs américains.

L'idée venait d'Uriah Stephens (1821–1882), un tailleur de Philadelphie, militant de la cause des travailleurs, actif dans la franc-maçonnerie. En 1869, quand il fonda les Chevaliers, les syndicats de travailleurs étaient interdits. Un employeur pouvait licencier quiconque était soupçonné d'adhérer à un syndicat. Les Chevaliers employèrent donc les méthodes classiques des conspirations pour garder secrètes leurs réunions comme l'identité de leurs membres, qui juraient de ne jamais révéler les noms de leurs confrères sous peine d'expulsion définitive.

Mais la suspicion entourant les sociétés secrètes rendait ces protections dangereuses sur le plan politique. En 1882, les Chevaliers du Travail se transformèrent ainsi en un syndicat de travailleurs public et qui ouvrit ses portes aux femmes et aux Afro-Américains. Pendant les décennies suivantes, les Chevaliers du travail constituèrent une force indéniable au sein de la société américaine. Ils y plaidèrent pour la justice économique et la sécurité au travail sous le feu de l'opposition des deux partis. À la fin du siècle, cependant, leur refus de soutenir le sabotage et la violence dans les conflits de travailleurs leur fit perdre du terrain face à des organisations nouvelles et plus radicales telles que l'*Industrial Workers of the World*, les célèbres *Wobbies*, et les organisations communistes affiliées à la Seconde Internationale. Les Chevaliers disparurent en 1917.

VOIR AUSSI Le *Manifeste du Parti communiste* (1848), La Seconde Internationale (1889)

1871



Knickerbocker Cottage, un restaurant de New York, dans le quartier de Lower Manhattan, où un groupe de francs-maçons se rencontrait en 1870 pour discuter de la fondation d'une nouvelle fraternité. Un an plus tard, avec le Dr Walter Fleming à sa tête, l'Ordre arabe ancien des nobles du sanctuaire mystique (*The Ancient Arabic Order of the Nobles of the Mystic Shrine*, d'où leur surnom de Shriners) était né.

LES SHRINERS



L'Ordre arabe ancien des nobles du sanctuaire mystique, qu'on appelait les Shriners pour aller vite (de *shrine*, sanctuaire en anglais) est peut-être la société secrète la moins secrète de l'histoire. C'était un club de boisson maçonnique connu pour ses fez rouges, ses conventions délurées, ses penchants pour la conduite de voitures miniatures dans les défilés. Plus sérieusement, il créa et soutint des hôpitaux gratuits et des cliniques pour les enfants souffrants de brûlures. On imagine mal un groupe moins porté sur la conspiration, mais certains conspirationnistes ont tout de même cru voir dans les Shriners les puissances cachées du sinistre Nouvel Ordre mondial.

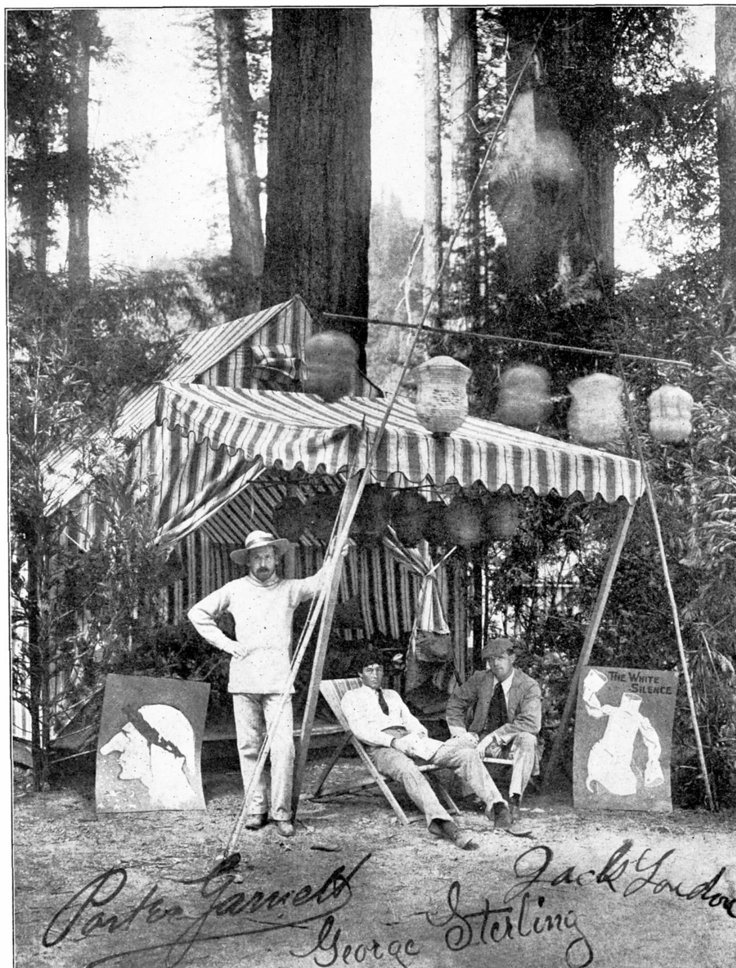
L'Ordre avait été fondé en 1871 par le Dr Walter Fleming (1838–1913), médecin de New York, et un cercle d'amis francs-maçons qui se réunissaient pour des déjeuners au Knickerbocker Cottage, un restaurant populaire de la ville. Ce n'était au départ qu'un club de boisson pour francs-maçons haut placés, mais il adopta un rituel d'initiation complexe en 1877 et se lança dans la levée de fonds caritative en 1888, deux mesures qui devinrent très populaires et conduisirent à une expansion colossale de l'Ordre, en taille et en richesse.

Durant les deux premiers tiers du xxe siècle, alors que l'Ordre était à son apogée, les Shriners possédaient des installations dans toutes les grandes villes des États-Unis, pourvues de terrains de golf et de bars bien fournis. Leurs conventions nationales étaient devenues légendaires, réputées pour être les fêtes de fraternité les plus déjantées du pays. Mais, comme la franc-maçonnerie qui avait perdu en nombre et en influence durant les premières décennies du siècle, les Shriners durent à leur tour lutter pour maintenir les habitudes prodigues des premiers temps. De manière insidieuse, la respectabilité était venue atténuer les bouffonneries qui avaient autrefois caractérisé leurs rassemblements. Sans surprise, ces changements n'eurent

aucune incidence sur les affirmations fantaisistes que l'on continua de trouver dans la littérature conspirationniste à propos des Shriners.

VOIR AUSSI Le Nouvel Ordre mondial (1991)

1878



A Typical Tent. The Occupants of This One Are Porter Garnett, George Sterling and Jack London.

Photographie d’une tente lors de la Bohemian Grove, vers 1905, où l’on distingue ses occupants, de gauche à droite : les sommités littéraires Porter Garnett (1871–1951), George Sterling (1869–1926) et Jack London (1876–1916). La photographie a été publiée dans *The Pacific Monthly* par Porter Garnett, au sein de son récit « Forest Festivals of Bohemia », en septembre 1907.

LA BOHEMIAN GROVE



Quand le Bohemian Club naquit, en 1872, le club de gentlemen était une institution sociale reconnue qui assurait des repas, un logement et la compagnie de leurs pairs aux hommes des classes moyennes et supérieures. Les premiers temps, le Bohemian Club fournissait tout cela à la population d'écrivains, d'artistes et d'intellectuelles de San Francisco, alors en plein essor. Mais, à mesure qu'il grandissait, il se mit à attirer l'élite financière de la ville et, au début du vingtième siècle, il était devenu le club le plus prestigieux du nord de la Californie.

En 1878, le club acheta une maison de villégiature à une centaine de kilomètres au nord de San Francisco où accueillir une retraite estivale, la Bohemian Grove, faite de cabanes, de concours et de parodies de cérémonies aux allures de colonie de vacances pour adolescents. Le clou de cette retraite était, et est toujours, une cérémonie dans laquelle une effigie de Dull Care est brûlée par la flamme de la lampe de la communauté, sur fond de feu d'artifice. Ce séjour était à l'origine réservé aux membres du Bohemian Club, mais des hommes d'affaires et des personnalités politiques d'envergure se mirent bientôt à y assister en tant qu'invités. Aujourd'hui, la Bohemian Grove annuelle attire la crème des politiciens, financiers et dirigeants d'entreprises américains. La liste d'invités ressemble beaucoup à celle des membres du Council on Foreign Relations, *think tank* bien connu pour abriter l'élite du pays.

Inévitablement, une telle concentration de richesse et de pouvoir devait attirer l'attention des conspirationnistes. Du côté le plus naïf du spectre, la bouffonnerie adolescente de la crémation de Care a été transformée en rite de sacrifice satanique, et la Bohemian Grove a été ajoutée à la liste déjà bouffie des conspirations cachées derrière le Nouvel Ordre mondial.

VOIR AUSSI Le Council on Foreign Relations (1921), Le Nouvel Ordre mondial (1991)

~1880



Caricature représentant la Mafia, publiée durant le procès très médiatisé de dix-neuf Italiens accusés du meurtre de David Hennessy (1858–1890), le chef de la police de La Nouvelle Orléans. La Mafia y est représentée comme une femme, masquée et lourdement armée (notez le mot « mafia » brodé sur son corsage), qui essaye d'intimider les jurés du procès Hennessy.

LA MAFIA DÉBARQUE EN AMÉRIQUE



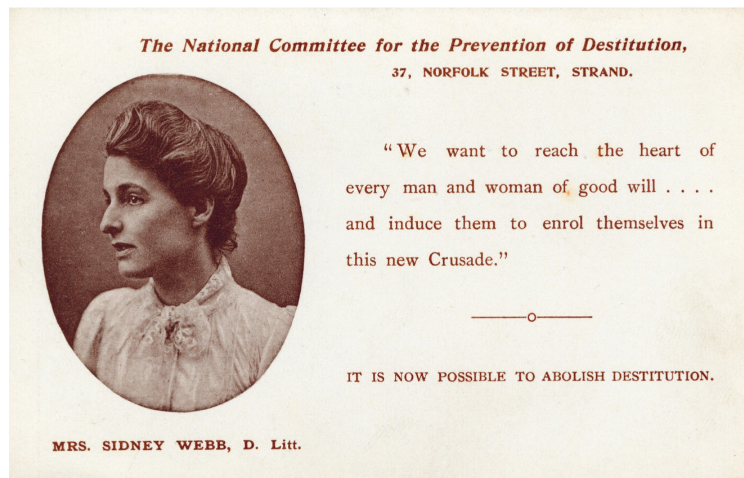
La Sicile est depuis longtemps l'une des régions les plus pauvres d'Italie, et à la fin du XIXe siècle, elle offrait bien peu d'opportunités aux gens désireux d'améliorer leur quotidien. De l'autre côté de l'Atlantique, au contraire, les fermes et les usines américaines avaient un besoin insatiable de main-d'œuvre et versaient des salaires mirobolants selon les standards siciliens. C'est pourquoi, à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, plus d'un million de Siciliens quittèrent leur île pour immigrer aux États-Unis. Parmi les nombreuses traditions qu'ils importèrent aux États-Unis se trouvait la Mafia, le syndicat du crime organisé qui existait en Sicile depuis le Moyen Âge et qui a conservé sa puissance jusqu'à nos jours.

Dans les années 1880, des organisations mafieuses ont ainsi commencé à s'établir dans les grandes cités portuaires de la côte atlantique américaine, vivant de l'extorsion, du jeu illégal et de la prostitution dans les quartiers italo-américains. La compétition des autres groupes de crime organisé était féroce. Des gangs d'immigrés irlandais et juifs étaient déjà bien établis dans ces villes. La Camorra, une société secrète criminelle venue de Naples, essayait aussi de s'installer aux États-Unis, en même temps que la Mafia. Tous ces groupes défendaient âprement leur territoire face à ces nouveaux venus siciliens.

De 1880 à 1929, la guerre entre gangs criminels rivaux était la règle plutôt que l'exception de l'Amérique urbaine. Les récits de fusillades emplissaient les journaux et le taux de mortalité des mafiosi était élevé. Il faudrait attendre l'arrivée d'une nouvelle génération de gangsters dont les racines ne puisaient plus aux sources traditionnelles siciliennes pour dépasser les rivalités de cette époque et entrer dans l'ère du crime organisé moderne en Amérique.

VOIR AUSSI Al Capone devient *Capo dei Capi* (1929)

1884



Martha Beatrice Webb, baronne Passfield (1858–1943), historienne du travail, chercheuse en sciences sociales et réformatrice. Elle était, avec son mari Sidney James Webb (1859–1947), une force agissante des cercles socialistes, et un membre éminent de la Société fabienne. On lui doit le terme de « négociation collective ». Elle contribua à la fondation de la London School of Economics.

LA SOCIÉTÉ FABIENNE



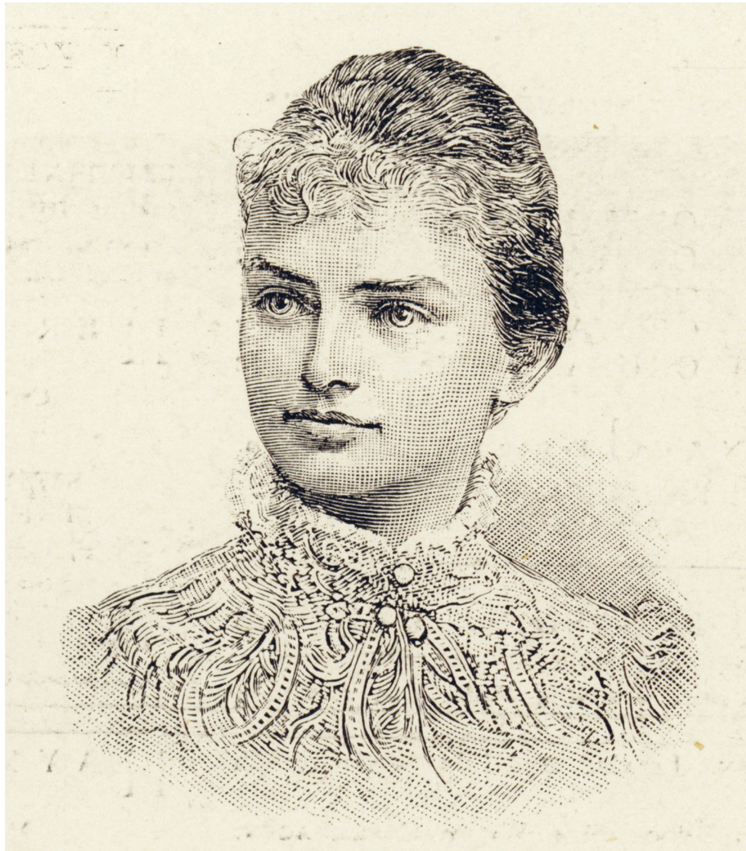
La Grande-Bretagne à l'ère victorienne n'était pas douce pour les intellectuels de gauche modérés. D'un côté, les mouvements politiques majeurs de l'extrême gauche adhéraient tous aux idées de Karl Marx et accusaient les modérés d'être les laquais du système capitaliste. De l'autre, le parti libéral, qui n'avait de libéral que le nom, proposait un ensemble de politiques tout aussi favorables aux riches que les conservateurs. La réponse logique fut de créer une organisation regroupant les radicaux de la classe moyenne, et c'est ainsi que naquit en 1884 la Société fabienne de Thomas Davidson (1840–1900).

La société tirait son nom du général romain Fabius Maximus, qui vainquit les armées d'Hannibal par des tactiques indirectes évitant les batailles rangées. Telle était la stratégie de la Société fabienne. Loin de la révolution violente prônée par la théorie marxiste, les fabiens proposaient de transformer la Grande-Bretagne en nation socialiste par des réformes progressives. Les pressions sur le parti conservateur et son homologue libéral n'ayant aucun effet, la Société fabienne se décida finalement à contribuer à la fondation et à la promotion d'un nouveau parti, le Labour, qui ferait contrepoids aux alliances politiques existantes.

La Société fabienne peut ainsi se classer comme l'une des conspirations les plus réussies des temps modernes. Dans la première moitié du XXe siècle, le Labour dépassa le parti libéral autrefois si puissant et le réduisit à l'état de « parti croupion », puis il s'empara du pouvoir après la Seconde Guerre mondiale et institua nombre de programmes socialistes. L'inévitable retour de bâton conservateur des années 1980 et 1990 en élimina certains, mais la Grande-Bretagne demeure aujourd'hui bien plus socialiste qu'elle ne l'était en 1887. La résurgence de l'aile socialiste du Labour aux dernières élections suggère même que la tactique patiente de la Société fabienne continue aujourd'hui encore de porter ses fruits.

VOIR AUSSI Le *Manifeste du Parti communiste* (1848)

1886



Marie-Thérèse de Modène, dessin à partir d'une photo non datée, simplement attribué à Elviraz. Les membres de l'Ordre de la Rose blanche complotaient pour renverser le trône britannique et remplacer la reine Victoria par la princesse de Modène.

L'ORDRE DE LA ROSE BLANCHE



TOUTES LES SOCIÉTÉS SECRÈTES FONDÉES au cours de l'âge d'or des conspirations ne constituèrent pas une menace pour les gouvernements en place. L'Ordre de la Rose blanche, fondé par une coterie de romantiques et d'aristocrates britanniques en 1886, était de ces conspirations inoffensives. Dernier écho très affaibli des confréries jacobites du siècle précédent, ses membres espéraient secrètement détrôner la reine Victoria (1819–1901) en faveur de la princesse Marie-Thérèse de Modène (1849–1919), héritière de la maison Stuart.

L'Ordre de la Rose blanche réagissait contre la triste société industrielle qu'était devenue la Grande-Bretagne. Là où d'autres visionnaires envisageaient un futur dans lequel le système industriel se plierait aux valeurs humanistes, les membres de l'Ordre de la Rose blanche rivaient leur regard fermement vers le passé. Ils condamnaient la démocratie et appelaient à la restauration de la monarchie absolue de droit divin. Leur nom leur venait de la rose blanche d'York, emblème des jacobites durant les soulèvements de 1715 et 1745, mais l'Ordre ne se lança jamais aussi franchement dans les intrigues politiques et militaires que ces rebelles du passé. Il se contenta de rêveries romantiques et de propagande timide.

La grande difficulté que devait surmonter l'Ordre était tout simplement que, à la fin du XIXe siècle en Grande-Bretagne, le royalisme romantique n'attirait qu'un public minuscule. Il parvint toutefois à financer une exposition au muséum de Londres sur les rois Stuart de Grande-Bretagne en 1889, mais les journaux qui mentionnèrent l'Ordre de la Rose blanche ne le considérèrent jamais autrement que comme une petite société à moitié endormie, plus intéressée par les rituels que par l'action politique. Ignoré de tous, excepté de ses membres, l'ordre perdura jusqu'à la Première Guerre mondiale, puis il s'éteignit en silence.

VOIR AUSSI Les « Quinze » (1715), Les « Quarante-cinq » (1745)

1887



Caricature anticatholique d'Udo J. Keppler (1872–1956), publiée dans le magazine *Puck* en 1894. Elle représente le cardinal Francesco Satolli (1839–1910), premier délégué aux États-Unis nommé par la papauté en 1893, projetant une ombre maléfique sur le pays. Ce dessin illustre les lignes politiques opposées à l'immigration des organisations telles que la Société américaine de protection, et en particulier leur angoisse paranoïaque envers l'Église catholique et romaine, supposée éroder la séparation de l'Église et de l'État aux États-Unis.

L'ASSOCIATION AMÉRICAINE DE PROTECTION



À LA FIN DU XIXe SIÈCLE, LES IMMIGRÉS catholiques occupaient dans l'esprit des conservateurs américains la place des immigrés musulmans aujourd'hui. Bien des Américains craignaient que l'Église catholique romaine, encore très impliquée dans la politique européenne et sud-américaine, puisse tirer parti de la population grandissante des catholiques installés aux États-Unis pour y exercer un rôle semblable et effacer la frontière entre l'Église et l'État. Des politiciens anticatholiques et des groupes de pression bourgeonnèrent. Inévitablement, des sociétés secrètes anticatholiques apparurent aussi, écho du parti des Know-Nothings de l'époque passée. La plus grosse d'entre elles était l'*American Protective Association* (l'association américaine de protection, APA).

Fondée à Clinton dans l'Iowa en 1887, l'APA s'était fixé un programme de lobbying contre l'immigration, les exemptions d'impôts des propriétés catholiques, et pour l'inspection des monastères et des couvents autour desquels les médias de masse de l'époque avaient constitué une nébuleuse impressionnante de rumeurs fantaisistes. Une décennie après sa fondation, l'APA comptait entre un et deux millions de membres, dont au moins vingt élus du Congrès.

À la différence d'autres sociétés populistes de la même période, l'APA ne diluait pas son anticatholicisme dans le racisme. Au nord de la ligne Mason-Dixon, les Conseils locaux admettaient même les Noirs comme membres à part entière, tandis que dans les États du Sud, l'APA tenait des Conseils séparés entre Blancs et Noirs. L'association demeura un acteur important de la politique américaine jusqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, quand le Ku Klux Klan renaissant ajouta l'Église catholique à sa longue liste

d’ennemis.

VOIR AUSSI Le *Manifeste du Parti communiste* (1848)

1889



Photo d’un défilé du 1er mai, fête du Travail, à New York vers 1900. En 1904, la sixième conférence de la Seconde Internationale demanda aux partis et aux syndicats sociaux-démocrates de tous les pays de manifester le 1er mai pour exiger l’instauration de la journée de huit heures, entre autres demandes.

LA SECONDE INTERNATIONALE



L’effondrement de la Première Internationale en 1876 n’a pas marqué la fin de l’idéologie marxiste radicale qu’elle soutenait, bien que de nombreux conservateurs de l’époque l’eussent espéré. Dans la plupart des nations européennes, les leaders syndicaux et les partis radicaux gagnèrent régulièrement de l’influence sur la classe ouvrière, tandis que le coût humain de la révolution industrielle atteignait des niveaux inimaginables. En 1889, les représentants d’un assortiment de syndicats de partis socialistes de Grande-Bretagne, de France et d’Allemagne se réunirent à Paris pour organiser une nouvelle Internationale.

Bien qu’elle organisât des conférences annuelles et ne cessât de marteler son programme commun dévoué à la défense des intérêts des travailleurs, la Seconde Internationale n’était guère plus qu’une plateforme de débat. Le pouvoir réel restait entre les mains des confédérations de syndicats et des partis socialistes de chaque nation. Malgré cette faiblesse, l’Internationale parvint à faire du socialisme une option politique et économique reconnue en Europe, et aida à construire des partis socialistes solides dans bien des pays d’Europe.

Le plus important, toutefois, était son objectif d’empêcher toute nouvelle guerre en Europe. Tandis que montaient les tensions qui mèneraient à la Première Guerre mondiale, les partis socialistes de l’Internationale conçurent le plan de lancer simultanément des grèves générales dans toute nation qui déclarerait la guerre. Cependant, quand la guerre éclata en 1914, aucun des partis socialistes ne suivit le plan prévu. Le patriotisme l’emporta sur le socialisme, les partis socialistes se rangèrent derrière les gouvernements et la Seconde Internationale implosa vite, laissant la place libre pour la Troisième Internationale lors de l’après-guerre.

VOIR AUSSI Le *Manifeste du Parti communiste* (1848), La Première Internationale (1864), La Troisième Internationale (1919)

1895



Ce pamphlet de 89 pages de Dietrich Eckart (1868–1923), intitulé *Le Bolchevisme de Moïse à Lénine : dialogue entre Adolf Hitler et Moi*, a été publié à titre posthume en 1925. Il est encore édité aujourd'hui. Ce dialogue se fonde sur une vision de la civilisation comme le choc entre les cultures aryenne et juive. Les antisémites d'Allemagne, comme Eckart et Hitler, ont été influencés par *Les Protocoles des sages de Sion*, un prétendu complot d'éminences juives pour abattre l'Europe chrétienne et imposer leur hégémonie, au centre de la propagande antisémite des nazis. Eckart, mentor d'Hitler, était un des fondateurs du *Deutsche Arbeiterpartei*, qui devint le parti nazi.

LES PROTOCOLES DES SAGES DE SION



Entreprise de désinformation parmi les plus réussies de l'histoire, *Les Protocoles des sages de Sion* ont été écrits vers 1895 par Yuliana Glinka (1844–1918), une noble russe qui travaillait pour la police secrète tsariste. Ce sont ensuite les cercles conservateurs et antisémites qui les ont fait circuler en Russie et ailleurs. Ils prétendaient présenter le plan de la conquête du monde adopté lors d'une réunion secrète entre éminences juives, les « sages de Sion », en un lieu et à une date non précisés. Le plan se proposait de lancer une vaste campagne de subversion et de manipulations financières dans le but de mettre l'Europe à genoux et d'établir un empire juif mondial.

Les Protocoles sont presque entièrement un plagiat de textes plus anciens, parmi lesquels une satire française de la politique de Napoléon III et un large échantillon de la littérature antisémite du XIXe siècle. Malgré ces emprunts, déjà dénoncés à l'époque, les antisémites russes d'avant la Révolution accueillirent *Les Protocoles* avec enthousiasme. Après 1917, les réfugiés du nouveau régime communiste les apportèrent en Allemagne et dans d'autres pays occidentaux, où ils furent promptement traduits et publiés.

En Allemagne, le parti nazi alors en pleine ascension en fit un élément central de sa propagande. Quand Hitler prit le pouvoir, en 1933, il devint une lecture obligatoire dans les écoles publiques allemandes. Après la chute du nazisme, quand ses horribles crimes furent révélés, l'antisémitisme devint temporairement mal vu en Occident, si bien que des conspirationnistes d'un autre genre reprirent *Les Protocoles* à leur compte. Ils sont encore édités aujourd'hui, et leurs thèses ont été bien des fois recyclées de la sorte, sous d'autres noms, tels que la Société John Birch.

VOIR AUSSI Les Cent-Noirs (1905), Le Parti des travailleurs allemand (1919), Hitler s'empare du pouvoir (1933), La Société *John Birch* (1959)

1897



Affiche imprimée en France en 1896, faisant la promotion de l'ouvrage à sensation de Léo Taxil contre la franc-maçonnerie, diffusé en feuilleton et disponible dans les librairies et les kiosques à journaux. Notez que l'imagerie de l'affiche évoque Baphomet, idole diabolique que les Chevaliers du Temple avaient été accusés de vénérer aux XIIIe et XIVe siècles, dans sa version à tête de chèvre rendue célèbre par Éliphas Lévi, plutôt que les symboles maçonniques habituels.

LA MYSTIFICATION DE L'ORDRE DU PALLADIUM



BIEN AVANT QUE NE S'OUVRENT LES PORTES de la grande salle de Géographie de Paris, une foule patientait déjà dans la rue. On s'était arraché les places des semaines auparavant. Des affiches criardes placardées partout dans Paris expliquaient pourquoi : Diana Vaughan, ancienne grande prêtresse de l'Ordre du Palladium de sinistre réputation, allait enfin tout raconter.

L'Ordre du Palladium faisait l'actualité depuis 1884, quand un journaliste nommé Léo Taxil (1854–1907) renonça soudain à la franc-maçonnerie pour retourner dans le giron de l'Église. Dans une série d'articles et de livres à sensations, Taxil expliqua qu'il avait quitté la Confrérie après avoir découvert qu'elle était contrôlée de l'intérieur par une société secrète de satanistes à la sexualité bestiale, l'Ordre du Palladium. Du miel pour les oreilles des conservateurs religieux… Taxil fut ainsi révéré dans la presse catholique ; il fut même reçu en audience privée par le pape en 1887. Chaque année amenait son lot de nouvelles révélations plus excitantes que les précédentes, qui culminèrent avec le terrifiant parcours de la grande prêtresse Diana Vaughan, qui s'achevait sur son repentir et sa conversion au catholicisme.

En 1897, cependant, les journaux et la hiérarchie catholique se décidèrent à poser à Taxil les questions qu'ils auraient dû lui poser depuis le début, et celui-ci loua une salle afin que Vaughan puisse y répondre. Mais à l'heure dite, c'est Taxil qui apparut sur scène. Il informa calmement le public que « Diana Vaughan » était sa dactylographe, et qu'elle n'avait rien fait de ce qu'il avait décrit. Pendant treize ans, il s'était moqué d'eux. Il avait inventé des histoires absurdes de francs-maçons afin de se moquer de l'Église catholique. Il quitta la scène, juste à temps pour éviter l'émeute. Ironie de l'histoire, cent ans plus tard, certains des mensonges de Taxil étaient toujours

en usage dans les cercles fondamentalistes critiques de la franc-maçonnerie.

VOIR AUSSI *In Eminente* (1738)

1905



Sur cette photo, des grévistes brandissent des drapeaux et des portraits de Nicolas II lors d’un défilé dans les rues d’Odessa à l’occasion de la Révolution russe de 1905, soulèvement qui poussa le tsar à abandonner le système autocratique, remplacé par une monarchie constitutionnelle.

LES CENT-NOIRS



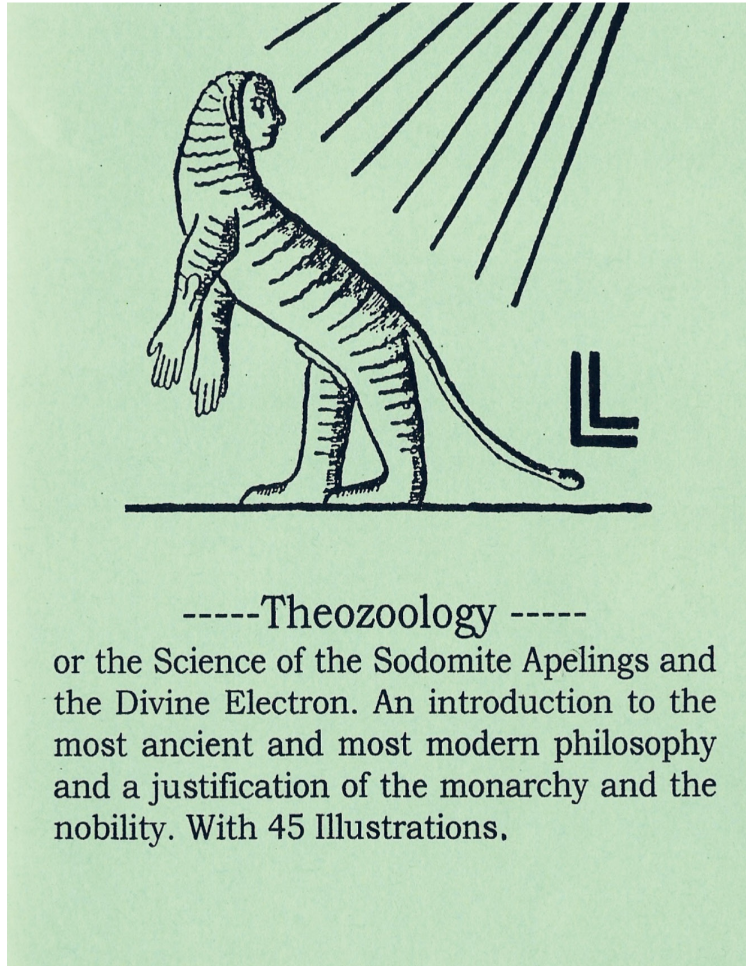
En 1905, l'empire russe était en pleine ébullition. En théorie, la Russie comptait parmi les premières puissances du monde ; en pratique, elle venait de subir une défaite humiliante dans sa guerre contre le Japon de 1904–1905, son économie sortait exsangue de crises à répétition et son souverain, le tsar Nicolas II (1868–1918) était faible et incompétent. Dans une tentative d'empêcher la révolution, ses ministres le forcèrent à accorder des droits civiques limités et à assembler le premier Parlement russe, la Douma impériale. Nicolas lui-même, ainsi qu'un groupe d'aristocrates, ne voulait rien tant qu'un retour de la bonne vieille autocratie impériale, mais la situation politique les empêchait d'agir ouvertement.

C'est alors que Vladimir Pourichkevitch (1870–1920), conservateur militant, entra en scène. En 1905, il fonda une organisation baptisée l'Union du peuple russe, dans le but de convaincre les masses que les droits civiques et les institutions démocratiques faisaient en réalité partie du démoniaque complot juif détaillé dans *Les Protocoles des sages de Sion*, un faux grossier. Les Cent-Noirs, comme l'organisation finirait par être désignée, suivaient la même stratégie à deux branches que d'autres sociétés secrètes réactionnaires : publiquement, elle proposait des candidats aux postes politiques et soutenait les lois qui limitaient les droits civiques ; secrètement, elle assemblait des bandes armées afin de conduire une campagne de violences contre ses adversaires politiques et les minorités ethniques ou religieuses.

Le gouvernement russe subventionnait généreusement les Cent-Noirs, tandis que la police et la justice ignoraient sciemment leurs activités violentes. Cependant, loin de renforcer le système impérial, les agissements des Cent-Noirs contribuèrent à alimenter la spirale de violences révolutionnaires qui aboutirait à la fin du régime tsariste en 1917.

VOIR AUSSI *Les Protocoles des sages de Sion* (1895), La Révolution russe (1917)

1907



Couverture de l'édition anglaise de l'étrange livre de Jörg Lanz von Liebenfels, *Théozoologie, ou Savoir des singes de Sodome et de l'électron-Dieu*, publié en 1905. C'est peut-être l'un des livres les plus étranges jamais publiés (et encore édité aujourd'hui). L'Ordre des Nouveaux Templiers l'accueillit néanmoins chaleureusement et publia les enseignements théozoologiques de l'auteur, au milieu de diatribes racistes et antisémites, dans son magazine *Ostara*.

L'ORDRE DES NOUVEAUX TEMPLIERS



CERTAINES CONSPIRATIONS SONT construites autour d'une idéologie sensée. Ce n'était pas le cas de l'Ordre des Nouveaux Templiers. Cette société secrète étrange était l'enfant chéri d'un occultiste autrichien, Jörg Lanz von Liebenfels (1874–1954), moine catholique défroqué convaincu que les premiers Aryens étaient des dieux blonds aux yeux bleus venus d'un autre monde, pourvus de pouvoirs électropsychiques, mais à la sexualité malheureusement perverse, puisqu'ils s'accouplaient avec des sous-êtres proches des singes, donnant ainsi naissance aux humains. Parmi ceux-ci, seuls ceux disposant d'une ascendance aryenne primordiale suffisamment forte s'avéraient capables de regagner les pouvoirs des dieux aryens. Liebenfels avançait qu'il était capable d'enseigner cette méthode à des Aryens suffisamment purs.

Son opus magnum, *Théozoologie, ou Savoir des singes de Sodome et de l'électron-Dieu*, fut publié en 1905 et connut un succès immédiat auprès des plus crédules de la scène occulte d'Europe centrale. L'Ordre des Nouveaux Templiers établit son quartier général dans un château d'Autriche offert par un riche mécène. Il publiait un magazine, *Ostara*, qui mélangeait articles d'occultisme, enseignements de Lanz sur la théozoologie et tirades racistes ou antisémites, appelant à l'expulsion des Juifs et des étrangers des terres aryennes.

Le magazine avait un grand nombre d'abonnés, mais l'un d'eux en particulier deviendrait célèbre : un jeune artiste sans le sou de Vienne, qui, au cours des années qui précédaient la Première Guerre mondiale, avait amassé tout l'argent qu'il pouvait pour s'offrir un abonnement à *Ostara* et même acheter la collection complète des vieux numéros. Bien des idées qu'il tira du magazine de Lanz furent mises en application dans l'Allemagne de l'après-

guerre. Le nom de cet artiste, vous l'aurez deviné, était Adolf Hitler.

VOIR AUSSI La chute du Temple (1307), L'ariosophie (1908), Le Parti des travailleurs allemands (1919)

1908



Guido von List photographié par Conrad Hubert Schiffer en 1909. Von List était un partisan de l'ariosophie, vaguement définie comme « la sagesse des Aryens ». On considère que ses écrits ont préfiguré l'ascension d'Adolf Hitler.

L'ARIOSOPHIE



Au début du XXe siècle, l'Empire austro-hongrois n'était déjà plus qu'un anachronisme grinçant, où la classe supérieure germanophone s'accrochait aux coutumes du passé pour tenter de conserver sa position privilégiée sur la classe inférieure à majorité slave. Les rêves de légendes et de héros antiques allemands occupaient une bonne place dans la culture populaire, et il était inévitable que quelqu'un finisse par s'en servir comme base d'une société secrète.

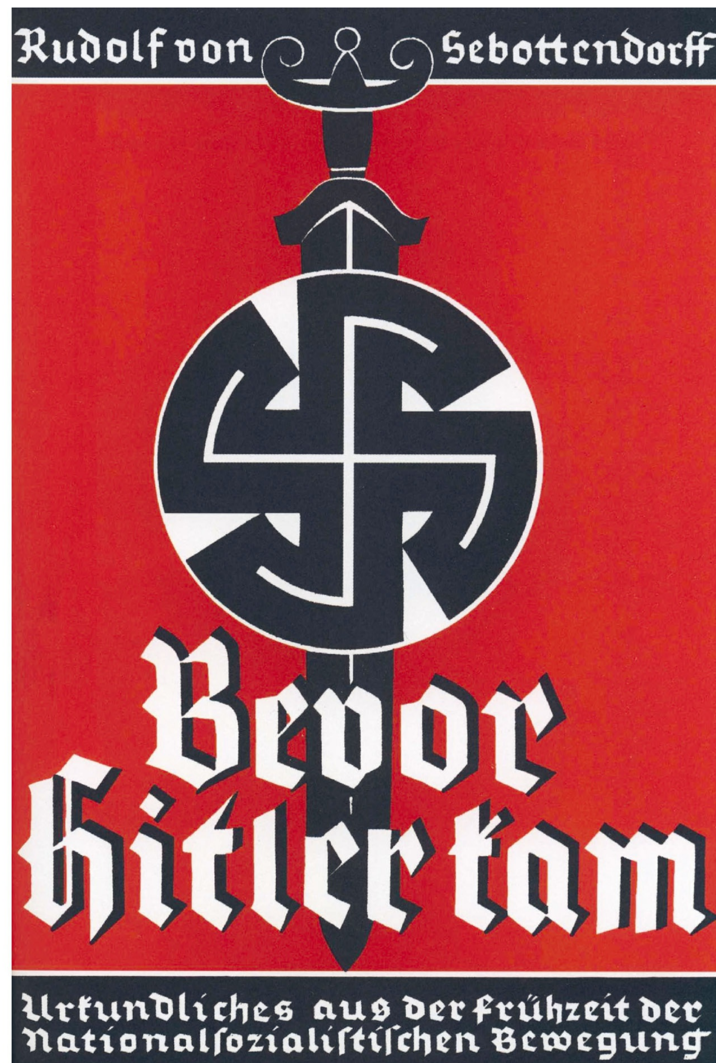
Cette personne fut Guido von List (1848–1919), auteur autrichien populaire. Ses livres prétendaient détenir le savoir secret des Armanes, une caste antique de prêtres-mages germains. Cela lui attira beaucoup de disciples et, en 1908, ceux-ci fondèrent la Société Guido von List afin de propager ses enseignements. À l'image de la théosophie et de son évangile de l'égalité des races, les disciples de List appelèrent sa théorie l'*ariosophie*, « la sagesse des Aryens ». Au bout d'un temps, un premier cercle au sein de la société, le *Höhere Armanen-Orden* (l'Ordre supérieur armane), s'organisa pour défendre la cause ariosophique à l'aide des méthodes habituelles des sociétés secrètes.

Durant ses dernières années, tandis que la Première Guerre mondiale déchirait l'ordre européen ancien et envoyait l'Empire austro-hongrois au cimetière de l'histoire, von List se mit à annoncer l'arrivée de « l'Homme fort venu des cieux », un chef héroïque qui restaurerait les mystères armanes et rendrait aux peuples germaniques leur place justifiée de souverains du monde. Il mourut en 1919, alors qu'un jeune vétéran autrichien nommé Adolf Hitler s'apprêtait à accomplir la prophétie.

VOIR AUSSI L'Ordre des Nouveaux Templiers (1907), L'Ordre des Germains (1912), La Société Thulé (1918), Le Parti des travailleurs allemands (1919), Hitler s'empare du pouvoir

(1933)

1912



Couverture de *Bevor Hitler kam* (*Avant la venue d'Hitler*), publié en 1933. Son auteur, Rudolf von Sebottendorff (1875–~1945) était un franc-maçon occultiste et un militant politique qui s'impliqua dans l'Ordre des Germains autour de 1916. Peu après, il prit d'importantes fonctions au sein de la Société Thulé, une organisation qui allait connaître différents avatars. L'un d'eux serait le parti des travailleurs allemand qui, en 1920, serait réorganisé par Hitler pour devenir le parti national-socialiste des travailleurs allemands, autrement dit, le parti nazi.

L'ORDRE DES GERMAINS



L'ariosophie de Guido von List avait trouvé un public tout disposé en Allemagne, et les sociétés secrètes ariosophiques bourgeonnèrent. La plus influente de toutes fut le *Germanenorden*, l'Ordre des Germains. Hermann Pohl, son fondateur, était membre du *Reichshammerbund*, l'organisation antisémite la plus active d'Allemagne avant la Première Guerre mondiale. Il croyait fermement en l'existence d'une vaste conspiration juive et décida que le seul moyen de la combattre était d'organiser une conspiration rivale. L'Ordre des Germains serait le résultat de ses réflexions.

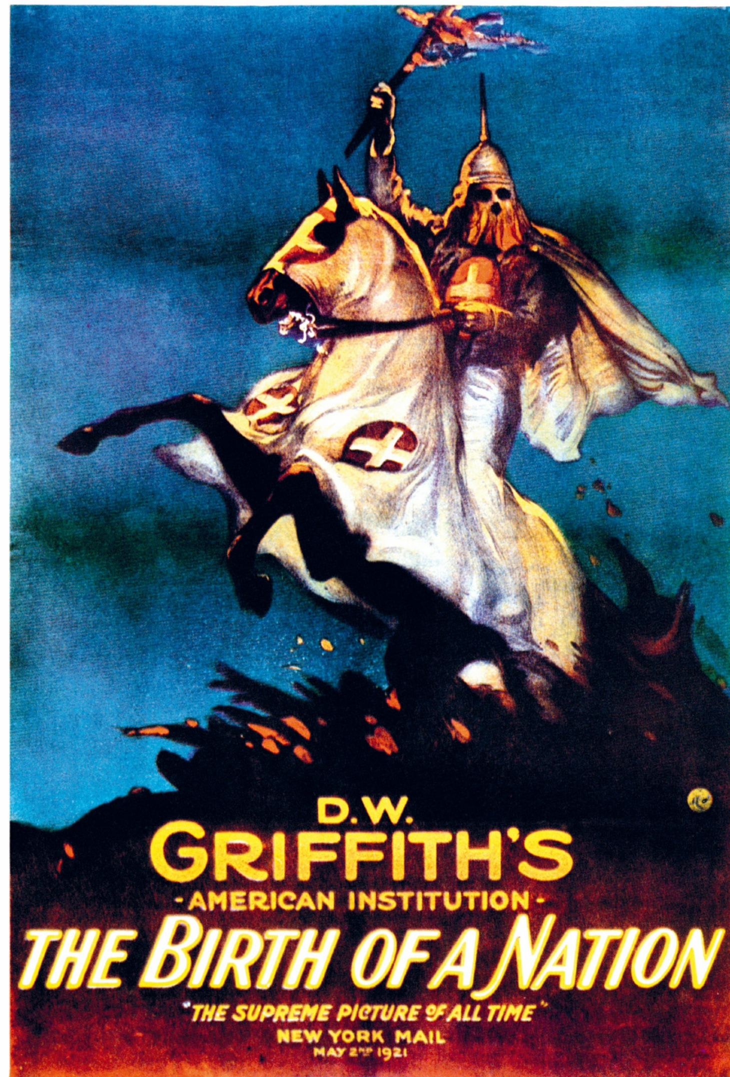
En 1911, Pohl dessina un ensemble de rituels pour l'ordre, et forma sa première loge, la loge Wotan, afin de tester et réviser les rituels et la structure de l'organisation. L'année suivante, l'Ordre des Germains fut formellement créé et commença à recruter des membres dans le *Reichshammerbund*. L'Ordre se répandit rapidement et, au bout d'une année, il comptait six loges et plus de cinq cents membres. Il continua de s'étendre ensuite pour devenir un organe majeur des cercles nationalistes de la droite allemande.

Cependant, de sérieux désaccords plombèrent vite l'Ordre des Germains. Une faction cherchait à atteindre les objectifs de l'Ordre par des rituels et des moyens occultes, une autre poussait à la conspiration politique et à l'assassinat : des moyens autrement plus directs. En 1916, en raison de ce conflit, l'Ordre se scinda en deux. Ironie du sort, c'est la branche fondée par les occultistes, le *Germanenorden Walvater*, qui fut le plus impliqué en politique à la fin de la Première Guerre mondiale. Ainsi, on doit à sa loge de Munich, renommée en Société Thulé, d'avoir lancé la chaîne d'événements qui conduisit à la naissance du parti nazi.

VOIR AUSSI L'Ordre des Nouveaux Templiers (1907), L'ariosophie (1908), La Société Thulé (1918), Le Parti des travailleurs allemands (1919), La SS (1925), Hitler s'empare du pouvoir

(1933)

1915



Le film de D. W. Griffith intitulé *The Birth of a Nation* (*La Naissance d'une nation*) est l'un des premiers blockbusters de l'histoire. Sorti en 1915, il glorifiait le Ku Klux Klan, qu'il présentait comme le sauveur du Sud durant la Reconstruction, et contribua à raviver l'intérêt du public pour le Klan. De fait, celui-ci se servit du film – que beaucoup considèrent comme de la propagande raciste pure et simple, quoique terriblement efficace – comme d'un outil de recrutement pour l'organisation.

LA RENAISSANCE DU KLAN



En 1915, le Ku Klux Klan n'était plus guère qu'un souvenir, même dans les endroits les plus ségrégationnistes du Sud. Une technologie nouvelle allait lui redonner vie. L'un des premiers longs-métrages, *La Naissance d'une nation* de D. W. Griffith (1875–1948) sortit cette année-là et devint le premier succès financier de l'industrie du cinéma tout juste née.

Le film dresse un portrait du Ku Klux Klan en défenseur héroïque des valeurs du Sud, et il donna des idées à beaucoup de ses spectateurs. Parmi eux, William J. Simmons (1880–1945), grand amateur de sociétés secrètes, qui fonda les Chevaliers du Ku Klux Klan en 1915, dont il se nomma lui-même *Imperial Wizard* (Magicien impérial). Il instaura de nouveaux rituels, qui révélèrent une obsession pour les lettres *kl* : une loge du Klan se nommait ainsi une *Klavern*, et ses réunions des *Klonvocations*, tandis que ses officiers prenaient les titres de *Klaliff*, de *Kligrapp* ou de *Kludd*. Évidemment, le livre de rituels du Klan nouveau s'intitulait le *Kloran*. Simmons eut la présence d'esprit d'embaucher une entreprise de professionnels du marketing pour promouvoir l'organisation, qui grossit rapidement après la Première Guerre mondiale. Elle comptait cent mille membres en 1921 et plus de quatre millions en 1924.

Une clé du succès de ce nouveau Klan était l'élargissement des centres d'intérêt historiques de son ancêtre, limités aux problèmes raciaux. Sous la direction de Simmons, les catholiques romains, les Juifs, les immigrants, les syndiqués et les libéraux rejoignirent les Afro-Américains sur la liste des ennemis du Klan. Officiellement, le Klan limitait ses actions à des marches de protestation, des boycotts et des aides à l'inscription sur les listes électorales. De façon plus officieuse, la violence et l'intimidation tenaient un rôle central dans sa stratégie, dénoncées en public par les dirigeants au niveau national, mais systématiquement employées par les membres locaux du Klan,

bien protégés sous leurs cagoules.

VOIR AUSSI Le Ku Klux Klan (1865), Les sociétés secrètes anti-Klan (1923), La destruction du Klan (1925), La Cagoule (1935)

1916



Des soldats de l'ICA (*Irish Citizen Army*, l'armée des citoyens irlandais) tirant depuis les toits de Dublin durant l'insurrection de Pâques en 1916. L'ICA était un petit groupe paramilitaire de volontaires bien entraînés, conçu pour protéger les travailleurs de la police lors des manifestations, à Dublin. Leurs frères d'armes, la Fraternité fénienne, étaient les prédécesseurs de l'IRA (*Irish Republican Army*, l'armée républicaine irlandaise).

L'INSURRECTION DE PÂQUES



En 1916, les autorités britanniques ne considéraient plus la Fraternité fénienne comme une menace. Il y avait bien encore des groupes féniens actifs à Dublin et ailleurs, et on déplorait de temps en temps en Irlande des actions terroristes contre le gouvernement, mais celui-ci avait cessé de craindre cette société secrète dépassée qui avait tant de fois échoué dans ses desseins.

Ce dont personne ne se rendait compte à Londres, c'est qu'une nouvelle génération de chefs avait pris la tête de la fraternité, tiré les leçons de ses échecs passés et l'avait transformée en une petite conspiration révolutionnaire efficace, à la discipline rigoureuse. Plutôt que d'essayer d'organiser un mouvement de masse à eux seuls, les féniens s'étaient consacrés à tisser des liens avec les milices et les partis indépendantistes irlandais existants.

Le déclenchement de la Première Guerre mondiale convainquit les féniens que l'heure de la rébellion avait sonné. Tandis que les armées britanniques pataugeaient et périssaient dans le sanglant *statu quo* du front occidental, la Fraternité fénienne rassemblait des armes et des munitions de contrebande et se préparait à agir. Ce fut à Pâques, en 1916, que l'insurrection se leva, complètement par surprise. Elle s'empara tout de suite de plusieurs cibles stratégiques à Dublin.

Les autorités britanniques eurent bien du mal à répondre, mais, après plusieurs jours de rudes combats, l'insurrection fut matée. Cependant, la faiblesse de la mainmise anglaise sur l'Irlande était devenue flagrante. Au lendemain de l'insurrection de Pâques, la guérilla irlandaise contre le règne britannique commença. En 1921, les Britanniques n'en pouvaient plus et, pour la première fois depuis le règne de la reine Élisabeth (1533–1603), l'Irlande redevint une nation indépendante. Comme le prouveraient aussi les événements de 1917 en Russie, l'ère des sociétés secrètes était loin d'être terminée.

VOIR AUSSI La Fraternité fénienne (1858), La Révolution russe (1917)

1917



Les affiches de propagande anglaises de ce genre (1920) contribuèrent à l'entrée en guerre des États-Unis durant la Première Guerre mondiale. Celle-ci illustre le torpillage du *Lusitania* par les Allemands en 1915, et demande au spectateur de « se saisir de l'épée de la Justice ».

LA LIGUE DE PROTECTION AMÉRICAINE



L'ÂGE D'OR DES CONSPIRATIONS VIT SÉVIR une multitude de sociétés secrètes visant à renverser le gouvernement, mais bien peu se donnant pour objectif de le protéger. Parmi ces rares dernières, il y avait l'*American Protection League*, la Ligue de protection américaine, créée par le gouvernement des États-Unis en 1917.

La guerre ravageait alors l'Europe depuis trois ans déjà. Le front occidental était figé, tandis que le chaos régnait à l'est, à mesure que la Russie s'enfonçait dans la révolution. Les États-Unis finançaient les Alliés depuis le début de la guerre, mais l'argent ne suffisait plus. Le torpillage du *Lusitania* par un sous-marin allemand, ainsi qu'une série d'erreurs diplomatiques allemandes, fournit au Congrès américain une excuse en or pour une intervention. Il déclara la guerre.

Parmi les risques que craignait l'administration américaine, l'espionnage et le sabotage tenaient une bonne place. Les États-Unis abritaient de nombreux immigrés d'Allemagne et de l'Empire austro-hongrois, les deux Nations principales de la coalition ennemie, et personne ne savait précisément combien d'agents secrets avaient été infiltrés dans les communautés de migrants en prévision d'une intervention américaine. Le bureau d'investigation (BOI), ancêtre du FBI chargé du contre-espionnage, ne comptait pas assez d'agents pour surveiller toutes les cibles potentielles.

La Ligue de protection américaine était la réponse logique à cette situation. Elle était organisée comme toutes les sociétés secrètes, mais ses membres étaient enrôlés comme agents secrets bénévoles pour la durée de la guerre. Chacun rapportait les activités suspectes observées à la direction de sa loge locale, qui faisait suivre les rapports au bureau du BOI le plus proche. À la

fin de la guerre, la Ligue comptait plus de 250 000 membres. Si ses tactiques furent employées plus tard par plusieurs sociétés secrètes anti-Klan de l'après-guerre, ce n'est peut-être pas un hasard…

VOIR AUSSI Les sociétés secrètes anti-Klan (1923)

1917



Peinture contemporaine de Lénine à la deuxième réunion du congrès panrusse des Soviets, qui se tint à Petrograd (Saint-Pétersbourg) du 25 au 27 octobre 1917. Le Comité exécutif central panrusse et le Conseil des commissaires du peuple nommèrent Lénine président, ce qui fit de lui le premier dirigeant d'un État communiste au monde.

LA RÉVOLUTION RUSSE



Au début du xxe siècle, l'Empire russe ne tenait plus qu'à un fil. Comme la France de 1789, c'était une monarchie féodale dépassée avec des prétentions d'État-nation moderne, gangrénée par la corruption et l'incompétence, dont l'autorité se fondait sur la peur plutôt que la loyauté. Il suffisait d'une crise pour que tout s'effondre, et quand la Russie se lança parmi les premiers dans la mobilisation, en 1914, et subit une série de défaites infligées par une armée allemande aux effectifs moindres, mais à la compétence bien supérieure, la crise éclata.

La guerre coupa la Russie de ses accès à la mer et plongea son économie dans le chaos. Tandis que le gouvernement du tsar Nicolas II (1868–1918) flanchait et que les défaites militaires s'enchaînaient, le mécontentement populaire atteignit le point d'ébullition. Le 22 février 1917, les ouvriers d'une usine de munitions de Saint-Pétersbourg se mirent en grève contre le gouvernement. Des émeutes éclatèrent et les troupes envoyées préférèrent rallier les émeutiers plutôt que de les mater. Le 2 mars, Nicolas II était poussé à l'abdication. Le gouvernement provisoire mis en place tenta d'éviter de signer la paix avec l'Allemagne comme de se lancer dans de grandes réformes, si bien qu'il perdit bien vite le peu de soutien du peuple dont il disposait. En octobre, les bolcheviques, une faction communiste radicale dirigée par Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine (1870–1924), réussit un coup d'État contre le gouvernement provisoire et fonda l'Union soviétique.

La réussite de ce coup d'État et la victoire des forces communistes dans la guerre civile qui s'ensuivit fut un choc dans tous les pays du monde où, en 1917, le communisme était largement considéré comme l'idéologie folle d'une frange ultra-minoritaire, sans le moindre espoir de parvenir au pouvoir. À mesure que le régime soviétique consolidait son emprise, ceux qui avaient balayé les théories du complot d'un revers de la main furent nombreux à

reconsidérer leur position.

VOIR AUSSI Les décembristes (1825), *Le Manifeste du Parti communiste* (1848), Les nihilistes (1855), La Seconde Internationale (1889), La Société John Birch (1959)

1918



Buste de Rudolf von Sebottendorff, vers 1933, par le sculpteur bavarois Hanns Goebl (1901–1986), qui produisit plusieurs œuvres pour les nazis durant les années 1930 et 1940. Sebottendorff, occultiste allemand, fonda la Société Thulé en 1918. C’était au départ la branche munichoise de l’Ordre des Germains, une société secrète, aussi connue sous l’appellation « Ordre des Teutons ».

LA SOCIÉTÉ THULÉ



En 1917, Rudolf von Sebottendorff (1875–1945), aventurier et occultiste turco-allemand, rejoignit le *Germanenorden Walvater*, le plus orienté vers l'ésotérisme des deux fragments survivants de l'Ordre des Germains. Doué pour l'organisation, Sebottendorff monta rapidement une loge de l'ordre à Munich, où il vivait, qui attira plus de 1 500 membres, dont des aristocrates bavarois et des officiers de l'armée. Afin d'apaiser les soupçons, la loge de Munich exerçait son activité sous la couverture de la Société Thulé, qui se prétendait une organisation privée pour l'étude du folklore germain de l'Antiquité. Son emblème était le *svastika*, la croix gammée, qui deviendrait bientôt très célèbre.

Quand l'Allemagne perdit la Première Guerre mondiale et que le gouvernement impérial s'effondra, un gouvernement socialiste prit brièvement le pouvoir à Munich, rapidement supplanté par une faction communiste radicale. Munich s'enfonça dans un conflit ouvert quand les conservateurs, craignant que ne se reproduise la Révolution russe, s'élevèrent contre le nouveau régime. La Société Thulé joua un grand rôle dans la coordination de la contre-révolution. Elle leva une milice, présente lors des batailles qui mirent fin à la République socialiste de Bavière en mai 1919.

Afin d'attirer les ouvriers loin du marxisme, Sebottendorff proposa à deux membres de la Société Thulé de lancer un cercle des travailleurs. En 1919, le cercle devint un parti politique, le Parti des travailleurs allemands, qui ne parvint pas à grand-chose avant le mois de septembre de la même année, jusqu'à ce qu'un vétéran nommé Adolf Hitler vînt assister à l'une de ses réunions.

VOIR AUSSI L'ariosophie (1908), L'Ordre des Germains (1912), Le Parti des travailleurs allemands (1919), La SS (1925), Hitler s'empare du pouvoir (1933)

1919



Fresque de 1933 de Diego Rivera (1886–1957), installée aujourd'hui au Musée du palais des Beaux-Arts de Mexico. Elle retranscrit l'esprit de la Troisième Internationale, l'Internationale communiste (plus connue sous le nom de Komintern) en mars 1919. Lénine est ici tout à fait dans son élément.

LA TROISIÈME INTERNATIONALE



La victoire du parti bolchevique de Vladimir Lénine lors de la Révolution russe, et la guerre civile qui s'ensuivit, fit l'effet d'une onde de choc dans les partis de gauche du monde entier. Après tant d'échecs – dont le plan de la Seconde Internationale pour empêcher la Première Guerre mondiale n'était pas le moindre –, le fait qu'un parti d'extrême gauche ait pris le contrôle de la plus grande nation du monde donna des ailes aux radicaux où qu'ils soient. Leurs espoirs furent encore consolidés lorsqu'une troisième Internationale, l'Internationale communiste (ou Komintern), fut fondée en 1919 à Moscou.

La joie fut de courte durée. Pour Lénine et plus encore pour son successeur Joseph Staline (1878–1953), le Komintern n'était qu'un instrument de la politique étrangère soviétique, et attendait des partis qui le rejoignaient une obéissance aveugle aux ordres de Moscou, même quand ces ordres contrevenaient aux politiques officielles du Komintern. Si bien que, dans les années qui suivirent, la gauche en Europe et ailleurs se divisa en deux camps : l'un pro-Komintern, l'autre contre. La soumission à Moscou des partis affiliés au Komintern fut aussi mise à profit, de l'autre côté de l'échiquier politique, où l'on usa des atrocités commises au nom de l'Union soviétique comme d'un outil de propagande contre la gauche en général.

En tant qu'instrument au service des politiques soviétiques, le Komintern fut un succès. Il permit au régime de Staline d'installer des espions dans tout l'Occident. S'agissant de la lutte ancestrale pour améliorer le sort des masses laborieuses, toutefois, ce fut un désastre. À sa dissolution en 1943, bien des gens rejetaient en bloc les partis socialistes, les accusant d'être à la solde de Moscou, une habitude qui contribua à la hausse des futurs groupes anticommunistes tels que la Société John Birch.

VOIR AUSSI La Première Internationale (1864), La Seconde Internationale (1889), La Société

John Birch (1959)

1919



Affiche de propagande du Parti des travailleurs allemands, vers 1918–1921, publiée à Cologne en Allemagne par M. DuMont Schauberg. L’image exprime la puissance du nouveau régime sous la forme glorifiée d’un ouvrier de la métallurgie marteau à la main, frappant sur une enclume.

LE PARTI DES TRAVAILLEURS ALLEMANDS



Le caporal Adolf Hitler (1889–1945) était plutôt déçu. Ce jeune vétéran autrichien avait été engagé par l'armée allemande pour observer les organisations politiques radicales de Munich, et le soir du 12 septembre 1919, sa mission l'avait conduit à une réunion du petit Parti des travailleurs allemands. Il nota dans ses mémoires que ce parti était si mal organisé qu'il n'avait pas même un tampon pour indiquer une adresse de retour sur ses enveloppes. Cependant, au cours de cette réunion, il eut une discussion passionnée avec un autre membre de l'assistance, et les spectateurs furent tellement impressionnés par sa maîtrise rhétorique qu'ils l'invitèrent à les rejoindre. Ce que, quelques jours plus tard, il accepta.

Ainsi commença l'une des carrières politiques les plus étranges de l'histoire. Le Parti des travailleurs allemands avait été fondé quelques mois auparavant comme couverture de la Société Thulé, qui était elle-même la façade masquant une autre société secrète, le *Germanenorden Walvater*. Tandis qu'Hitler prenait le pouvoir sur le petit parti et le mettait en ordre de bataille, la Société Thulé prenait des notes. Elle comptait parmi ses membres de nombreux aristocrates et intellectuels allemands, qui firent en sorte que le parti soit bien financé et dispose d'opportunités intéressantes. Ils s'assurèrent aussi qu'Hitler soit entouré d'assistants compétents et capables de supporter ses habitudes changeantes, ainsi que de l'aider à employer au mieux son pouvoir rhétorique.

Renommé Parti national-socialiste des travailleurs allemands, rapidement abrégé en *nazi* par les Allemands, et décoré d'une variation sur le thème du *svastika* de la Société Thulé, le parti devint bientôt un acteur majeur de la politique allemande. Le voyant ainsi grandir, la Société Thulé mit

silencieusement fin à ses autres activités pour se consacrer entièrement à son rejeton monstrueux.

VOIR AUSSI L’Ordre des Germains (1912), La Société Thulé (1918), La SS (1925), Hitler s’empare du pouvoir (1933)

1920



La bannière humoristique qu’on voit sur cette photo de Daniel Hagerman prise vers 1920 résume bien l’idéologie de l’Ordre des chameaux, une loge fondée à Milwaukee. L’ordre demandait à ses membres de militer contre la Prohibition, dans le but de supprimer le 18e amendement. Sur la banderole, on peut lire : « Je ne suis pas un chameau. Je veux de la bière ! »

LA PROHIBITION



Ses partisans l'appelaient « la Grande expérience » et voyaient en elle la prochaine étape inévitable dans la marche vers le progrès moral. La prohibition de l'alcool aux États-Unis de 1920 à 1933 eut cependant pour résultat principal un immense développement du crime organisé, particulièrement de la Mafia, bien établie déjà dans les communautés italo-américaines quand la prohibition entra en vigueur.

Avant cela, la Mafia n'était qu'un syndicat du crime parmi des douzaines d'autres, tous constitués par ethnies et trouvant ainsi chacun leur niche dans les communautés d'immigrants correspondantes, fournissant des produits et des services illégaux, négociant avec les fonctionnaires locaux. Mais la Mafia se montra plus dure et plus violente que la plupart de ses rivaux. En quelques années, elle devint le principal fournisseur d'alcool illégal des grandes villes américaines. La richesse spectaculaire que permettaient la contrebande et la revente produisit inévitablement une explosion de violence entre les syndicats criminels. Assassinats, ciblés ou non, et meurtres de masse devinrent le lot quotidien des années 1920. La presse de l'époque vendait ainsi à ses lecteurs des histoires sordides venues du pays des gangs.

Ironie du sort, la prohibition permit aussi la naissance d'une société secrète d'un tout autre genre, l'Ordre des chameaux, fondé à Milwaukee dans le Wisconsin, en 1920. Son but était d'abolir la prohibition et de rétablir la légalité de l'alcool aux États-Unis. Ses membres fondateurs avaient choisi ce nom en raison de la réputation légendaire de ces animaux capables de passer des semaines entières sans boire. L'Ordre des chameaux contribua à organiser la pression politique contre la prohibition, mais il s'engagea aussi lui-même dans la contrebande. En 1933, quand la Prohibition fut abolie, l'Ordre des chameaux disparut en silence.

VOIR AUSSI La Mafia débarque en Amérique (vers 1880), Al Capone devient *Capo dei Capi* (1929)

1921



Photo de Walter Rathenau, homme d'État allemand et ministre des Affaires étrangères de la République de Weimar. Les antisémites allemands avaient sorti de son contexte sa remarque concernant « trois cents hommes » qui auraient dirigé le système économique européen, et lancé une campagne qui aboutirait à sa mort.

LE COMITÉ DES 300



ALTER RATHENAU (1867–1922) faisait partie de l'élite financière et politique d'Allemagne après la Première Guerre mondiale. Il était juif, aussi. Dans l'atmosphère surchauffée de la République de Weimar, où le Parti nazi n'était qu'une des nombreuses formes qu'avait prises la droite radicale, c'était un mélange explosif. Si bien que, quand Ratheneau mentionna dans un livre de 1921 que le système économique européen était en pratique aux mains de trois cents hommes, cette innocente remarque déclencha un vent de panique conspirationniste.

Rathenau avait dit la même chose dans un article de 1909 sans provoquer une telle fureur, mais en 1921 la première traduction des *Protocoles des sages de Sion* venait d'être imprimée. Les antisémites allemands sortirent immédiatement la remarque de Rathenau de son contexte et affirmèrent que les trois cents hommes en question étaient les leaders de la conspiration juive mondiale. Le fait que Rathenau en connaisse le nombre exact ne faisait que prouver qu'il était des leurs. C'est ainsi qu'il fut assassiné en 1922 par des fanatiques d'extrême droite.

Vers le milieu du XXe siècle, le Comité des 300 était devenu un standard de la littérature conspirationniste européenne, qui franchit bientôt l'Atlantique pour paraître dans des publications financées par la Société John Birch. À la fin du siècle, il était devenu partie intégrante des hiérarchies élaborées alors à la mode chez les conspirationnistes. Ironie du sort, bien que Rathenau ait eu probablement raison (l'économie américaine actuelle est gérée par un nombre comparable de PDG, financiers et investisseurs majeurs), aucune preuve de l'existence réelle d'un tel « Comité des 300 » n'a jamais été fournie.

VOIR AUSSI *Les Protocoles des sages de Sion* (1895), Hitler s'empare du pouvoir (1933), La Société John Birch (1959), Le Nouvel Ordre mondial (1991)

1921



Photo du colonel Edward House, vers 1919. House, proche conseiller du président Woodrow Wilson, joua un rôle majeur dans la fondation du Council on Foreign Relations.

LE COUNCIL ON FOREIGN RELATIONS



Au sortir de la Première Guerre mondiale, des membres de l'élite politique et économique du monde industriel analysèrent la catastrophe et tentèrent de trouver un moyen d'éviter qu'elle ne se reproduise. Certaines des institutions qui naquirent de ces interrogations furent hautement publiques, telle la Ligue des nations, mais d'autres, évidemment, empruntèrent des chemins plus discrets. L'une d'entre elles était le Council on Foreign Relations (CFR, Club sur les Affaires étrangères).

En 1919, lors des pourparlers de paix à Paris, le colonel Edward House (1858–1938), proche conseiller du président Woodrow Wilson (1856–1924), rencontra des politiciens américains et britanniques et leur proposa la création d'un institut qui coordonnerait les lignes politiques des nations anglophones. Le CFR fut ainsi fondé à New York deux ans plus tard, en 1921. Son homologue britannique, le *Royal Institute for International Affairs* (RIAA, Institut royal pour les affaires internationales), avait été fondé à Londres en 1920. Ces deux organisations recrutaient leurs membres parmi les personnalités les plus influentes de la politique, de la finance, des affaires et de la sphère académique de leur pays respectif.

Ni le CFR ni le RIAA ne sont vraiment des sociétés secrètes ; le CFR publie même un magazine bimensuel, *Foreign Affairs*. Mais tous deux jouent un grand rôle dans les théories conspirationnistes actuelles. La Société John Birch désignait déjà le CFR comme l'une des institutions centrales de la sinistre conspiration des *insiders* qu'elle pensait combattre. Les écrits plus récents sur le sujet mettent régulièrement dans le même panier le CFR, la Commission trilatérale, le groupe de Bilderberg et le Comité des 300, tous étant les formes institutionnelles que prennent actuellement les Illuminés de

Bavière, les *Illuminati*.

VOIR AUSSI Les Illuminés de Bavière (1776), Le Comité des 300 (1921), La Société John Birch (1959), *Trilateralism* (1980), Le Nouvel Ordre mondial (1991)

1923



Les sociétés secrètes qui militaient pour la fin du Klan bénéficiaient du soutien d'hommes politiques tels qu'Andrew Cobb Erwin (1884–1941), délégué d'Athens, en Géorgie. Son discours éloquent, dénonçant le Ku Klux Klan lors de la Convention nationale des démocrates en 1924, reçut des salves assourdissantes d'applaudissements. La photo de la page ci-contre fut prise plus tard lors de la même soirée. On y voit des manifestants anti-Klan.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES ANTI-KLAN



EN 1923, LE KU KLUX KLAN RÉORGANISÉ était devenu un acteur majeur de la politique et de la culture américaine. En réaction, de nombreux Américains qui rejetaient les objectifs du Klan décidèrent de combattre le feu par le feu en fondant des sociétés secrètes anti-Klan.

On compte au moins quatre de ces sociétés, toutes fondées en 1923, dont chacune avait choisi un angle d'attaque différent. L'association All-American, empruntant les tactiques de la Ligue de protection américaine, rassemblait des informations sur les activités illégales du Klan, qu'elle transmettait à la presse et à la Justice. Les Chevaliers de la Liberté, créés par un ex-membre du Klan exclu pour s'être opposé à sa politique de violences dissimulée, offraient aux recrues potentielles une alternative au Klan, purgée de toute activité illégale. Derrière son nom extravagant, l'Ordre Anti-Poke-Noses (anti-fourreurs de nez) fut fondé dans l'Arkansas pour s'opposer à « toute organisation fourrant son nez dans les affaires des autres ».

Et puis il y avait les Chevaliers du Cercle enflammé, la plus grande et la plus pittoresque des sociétés secrètes anti-Klan. Là où le Klan exigeait que ses membres soient des hommes blancs protestants nés aux États-Unis, les Chevaliers du Cercle enflammé se composaient de femmes, de Noirs, de gens de religions différentes et d'immigrants. Ses membres, vêtus de robes noires, se réunissaient en très grand nombre pour rappeler aux politiciens que le Klan ne s'exprimait pas au nom de tous les Américains.

Les sociétés secrètes anti-Klan fleurirent dans les années 1920 et disparurent en même temps que le Klan nouvelle manière, à la fin de cette décennie. À ce jour, personne ne peut estimer exactement la part qu'elles prirent dans la chute du Klan, mais il se pourrait bien qu'elle soit

considérable.

VOIR AUSSI Le Ku Klux Klan (1865), La renaissance du Klan (1915), La Ligue de protection américaine (1917), La destruction du Klan (1925)

1925



Cette caricature antinazie se moque de Heinrich Himmler, commandant de la SS, chef de la Gestapo et probablement officier le plus impitoyable de l'Allemagne nazie après Adolf Hitler. On y voit Himmler exercer, mais « à reculons », sur le premier pays annexé par Hitler, la Tchécoslovaquie, des « méthodes meurtrières » que « seuls les Britanniques » oseraient utiliser.

LA SS



En 1925, le parti nazi était déjà suffisamment influent pour que son chef, Adolf Hitler, organise une tournée nationale. Cela présentait un danger : dans les années 1920 en Allemagne, les partis d'extrême droite tels que les nazis et ceux d'extrême gauche tels que les communistes se lançaient régulièrement dans des bagarres en pleine rue ou essayaient de perturber les meetings de leurs adversaires. C'est pourquoi le parti nazi décida de créer un groupe de gardes du corps volontaires, afin de protéger Hitler lors de sa tournée. Ils l'appelèrent *der Schutzstaffel*, l'escadron de protection, abrégé en SS.

Les choses en restèrent là jusqu'en 1929, quand une série de luttes politiques mirent Heinrich Himmler (1900–1945), un jeune homme terne aux manières de professeur d'université, à la tête de la SS. Himmler détecta un potentiel sous-estimé dans cette petite équipe et proposa à Hitler ce plan audacieux : transformer la SS en société semi-secrète au sein du parti nazi, avec ses propres rituels d'initiation, son symbolisme, et sa loyauté inconditionnelle à Hitler. Celui-ci donna son accord, et la SS devint ainsi une pierre angulaire de son futur régime.

L'adhésion à la SS se faisait sur la base du volontariat, mais elle était seulement ouverte à ceux qui se soumettaient avec succès à un examen de pureté raciale. La plupart des membres conservaient leur travail par ailleurs, et ne sortaient leur uniforme noir qu'une ou deux fois par semaine, pour des entraînements militaires ou des conférences sur la théorie politique et raciale nazie. Après l'arrivée au pouvoir des nazis en 1933, de nouvelles branches de la SS lui furent ajoutées : la Waffen-SS, une armée privée, et la Gestapo, la police secrète du régime. L'adhésion à la SS devint par la suite un passage obligé pour tout écrivain ou tout intellectuel désireux de réussir sous le nouveau régime. Elle demeura un des piliers de l'État nazi jusqu'à ce que la défaite totale de l'Allemagne à la fin de la Seconde Guerre mondiale

anéantisse le rêve de Himmler.

VOIR AUSSI La Société Thulé (1918), Hitler s’empare du pouvoir (1933)

1925



Portrait du Grand Dragon du Ku Klux Klan de l'Indiana, David Stephenson, lors de son procès pour le viol et le meurtre de Madge Oberholtzer en 1925. Le jugement de Stephenson et ses révélations sur les activités illégales du Klan eurent un effet majeur sur sa désintégration hors de son fief du sud des États-Unis.

LA DESTRUCTION DU KLAN



En 1925, le Ku Klux Klan renaissant avait le vent en poupe. Il s'était étendu au-delà du Sud pour gagner, à grande échelle, le Midwest et l'Ouest. Il avait même établi des têtes de pont en Nouvelle-Angleterre et sur la côte est. Avec des millions de membres et des coffres remplis, ne lui manquait plus que du pouvoir politique. Le Klan gérait plus ou moins tout l'État de l'Indiana, où un adulte blanc sur quatre en faisait partie. Le « Grand Dragon d'Indiana », David Stephenson (1891–1966), s'apprêtait à se présenter aux élections présidentielles de 1928.

Mais en 1925, Stephenson enleva et viola sa secrétaire. Elle prit du poison, mais vécut assez longtemps pour prévenir la police et la presse. Stephenson fut arrêté et jugé pour ce crime, et le gouverneur de l'Indiana, craignant la mauvaise presse, refusa de le gracier. Furieux, Stephenson révéla aux autorités une énorme série de délits du Klan, entraînant plus d'une douzaine d'élus en prison avec lui.

Les effets furent catastrophiques pour le Klan. Face à une tempête médiatique nourrie et aggravée par les efforts des sociétés secrètes anti-Klan, la plupart des membres y renoncèrent. Quasiment toutes les *Klaverns* du Sud disparurent dans la deuxième moitié des années 1920. Lors de la décennie suivante, le Klan tendit à ses adversaires une arme encore plus dévastatrice en s'alliant au *Bund* germano-américain et autres groupes nazis. Alors que les États-Unis se rangeaient du côté des Alliés en préparation de la Seconde Guerre mondiale, le Klan perdit la plupart de ses membres. En 1944, l'administration lui demanda plus d'un demi-million de dollars d'arriérés d'impôts, forçant les Chevaliers du Ku Klux Klan à dissoudre l'organisation. Bien que demeurent aujourd'hui encore des groupes actifs du Klan, aucun ne dispose d'un réel pouvoir.

VOIR AUSSI Le Ku Klux Klan (1865), La renaissance du Klan (1915), Les sociétés secrètes anti-Klan (1923)

1928



Josemaría Escrivá de Balaguer, fondateur de l'Opus Dei, prêchant face à une foule enthousiaste vers 1965. Josemaría Escrivá fut canonisé le 6 octobre 2002, seulement vingt-sept ans après sa mort en 1975. C'est l'une des canonisations les plus rapides de l'histoire de l'Église. On estime à 300 000 personnes la foule qui occupa la place Saint-Pierre de Rome pour l'événement.

L'OPUS DEI



TOUTE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE et romaine s'articule autour de la lutte entre l'autorité centrale du pape d'un côté, les églises locales et les ordres monastiques de l'autre. Dans ce combat, les papes se sont souvent tournés vers les corps religieux situés hors de la juridiction des évêques. Les Chevaliers du Temple et les Jésuites avaient joué ce rôle en leur temps. Aujourd'hui, l'organisation qui les a remplacés dans cette fonction est l'Opus Dei.

La prélature de la Sainte-Croix et Opus Dei (son nom complet) fut fondée par un prêtre espagnol, Josemaría Escrivá de Balaguer (1902–1975), en 1928. C'était à l'origine une association catholique pour laïcs. Ses relations avec le Vatican varièrent en fonction des papes, mais en 1982 Jean-Paul II (1920–2005) lui donna le statut de « prélature personnelle », libérant ses membres et ses activités de la supervision des évêques locaux. En 2002, son fondateur fut canonisé.

Très secret et discipliné, l'Opus Dei compte quelque 85 000 membres, dont un quart sont dévoués corps et âme à l'organisation : ils vivent dans des propriétés de l'Opus Dei et lui versent l'intégralité de leur salaire. Les responsables de l'Église n'ont pas de mots assez doux pour l'Opus Dei, dont ils défendent les idées traditionalistes sur la sexualité et l'obéissance. Ses détracteurs, parmi lesquels se trouvent beaucoup d'anciens membres, la décrivent comme une société secrète proche de la secte et pourvue d'objectifs politiques d'extrême droite. À en juger par les organisations qui la précédèrent à ses fonctions au sein de l'Église catholique, la vérité est probablement quelque part entre ces deux visions.

VOIR AUSSI La chute du Temple (1307)

1929



Après son année de prison pour possession illégale d'une arme à feu passée au pénitencier d'Eastern State, Al Capone paraît très joyeux sur cette photo, pêchant à la poupe de son bateau amarré non loin de sa villa de Floride. Capone retournera en prison un an plus tard, en 1931, pour évasion fiscale, sentence qui le maintiendra onze ans derrière les barreaux.

AL CAPONE DEVIENT CAPO DEI CAPI



En pleine Prohibition, aux États-Unis, les luttes chroniques entre organisations criminelles rivales dépassèrent un nouveau seuil. Les profits immenses que rapportait la contrebande d'alcool nourrissaient des conflits amers pour le contrôle des marchés locaux, conflits qui se traduisaient la plupart du temps en fusillades et dizaines de morts.

Un homme allait tout changer : Alphonse Capone (1899–1947). Aux yeux de la Mafia, c'était un étranger puisqu'il était né à Rome et non en Sicile. Il gravit néanmoins tous les échelons de la Mafia de Chicago, d'où il négocia une trêve entre les gangs italiens, irlandais, juifs et polonais qui se partageaient le marché de l'alcool illégal. Chaque gang reçut une zone géographique spécifique de la ville, et tous coopéraient pour assurer les livraisons et échapper aux forces de l'ordre. L'arrangement était si profitable à tous les partis qu'en 1929 Capone organisa une convention des chefs de la criminalité organisée à Atlantic City, dans le New Jersey, au cours de laquelle un accord semblable fut trouvé pour l'ensemble des États-Unis et Capone déclaré *Capo dei Capi*, chef des chefs de la Mafia américaine.

La trêve de Capone dura jusqu'à son emprisonnement en 1931 pour évasion fiscale. En son absence, les rivalités entre gangs reprirent. Les luttes cessèrent cette fois à l'initiative de Charles « Lucky » Luciano (1897–1962), chef de file de la nouvelle génération de mafieux, qui fit assassiner tous ses opposants et rétablit le système de Capone en se proclamant lui-même *Capo dei Capi*. Avec l'aide de son bras droit de la mafia juive, Meyer Lansky (1902–1983), Luciano imposa une paix querelleuse entre les clans et établit un système encore en place aujourd'hui.

VOIR AUSSI La chute du Temple (1307)

1933



Affiche de propagande nazie, montrant l'image glorifiée d'Adolf Hitler entouré des symboles parmi les plus puissants du troisième Reich. D'autres affiches semblables portaient des slogans nationalistes, tels que « *Es Lebe Deutschland* » (Longue vie à l'Allemagne).

HITLER S'EMPARE DU POUVOIR



TANDIS QUE LA GRANDE DÉPRESSION s'étendait à l'ensemble du monde industriel, les démocraties fragiles d'Europe centrale montrèrent des signes de faiblesse dont le parti nazi était bien placé pour tirer profit. L'économie de l'Allemagne ployait toujours sous le poids du traité de Versailles. Bien des Allemands se montraient nostalgiques de la stabilité et de la prospérité que leur avait apportées l'Empire, et bien d'autres encore s'inquiétaient de la montée en puissance du parti communiste allemand. Hitler faisait le tour du pays, enchaînant les discours qui leur promettaient des jours meilleurs. La crise s'aggravait, aucune des mesures gouvernementales ne s'avérait efficace et, ainsi, le parti nazi grandissait.

Malgré cela, il échoua à obtenir la majorité lors des élections de 1932. Espérant alors détourner sa popularité nouvelle à leur profit, une cabale de politiciens conservateurs proposèrent à Hitler le poste de chancelier (à l'époque désigné par le président, et dont les pouvoirs étaient moindres qu'aujourd'hui) au sein d'un gouvernement de coalition. Hitler accepta, mais il tourna les choses à son avantage : tirant parti de son soutien populaire et des tactiques brutales de son parti, il parvint à faire passer au Reichstag une série de lois qui accordaient les pleins pouvoirs au chancelier.

Parmi les décrets qui suivirent, par lesquels Hitler redessinait l'Allemagne dans le style nazi, on en trouvait un qui rendait illégale la franc-maçonnerie et toutes les autres sociétés secrètes, même les ordres ariosophiques. Hitler ayant employé leurs méthodes au début de son ascension vers le pouvoir, il désirait ainsi clairement empêcher quiconque voudrait l'imiter de les reproduire contre son régime. Les ordres ariosophiques qui avaient donné forme au mouvement nazi étant logés à la même enseigne, la SS prit rapidement leur place et occupa un rôle central dans la société allemande, qu'elle conserva jusqu'à ce que le Reich de mille ans s'effondre, avec

988 ans d’avance.

VOIR AUSSI La Société Thulé (1918), La SS (1925), Les sociétés secrètes néonazies (1945)

1935



Cette photo, prise en 1938, montre une fraction de l'arsenal de la Cagoule, saisi par les autorités françaises après l'arrestation de son chef Eugène Deloncle, à l'automne 1937.

LA CAGOULE



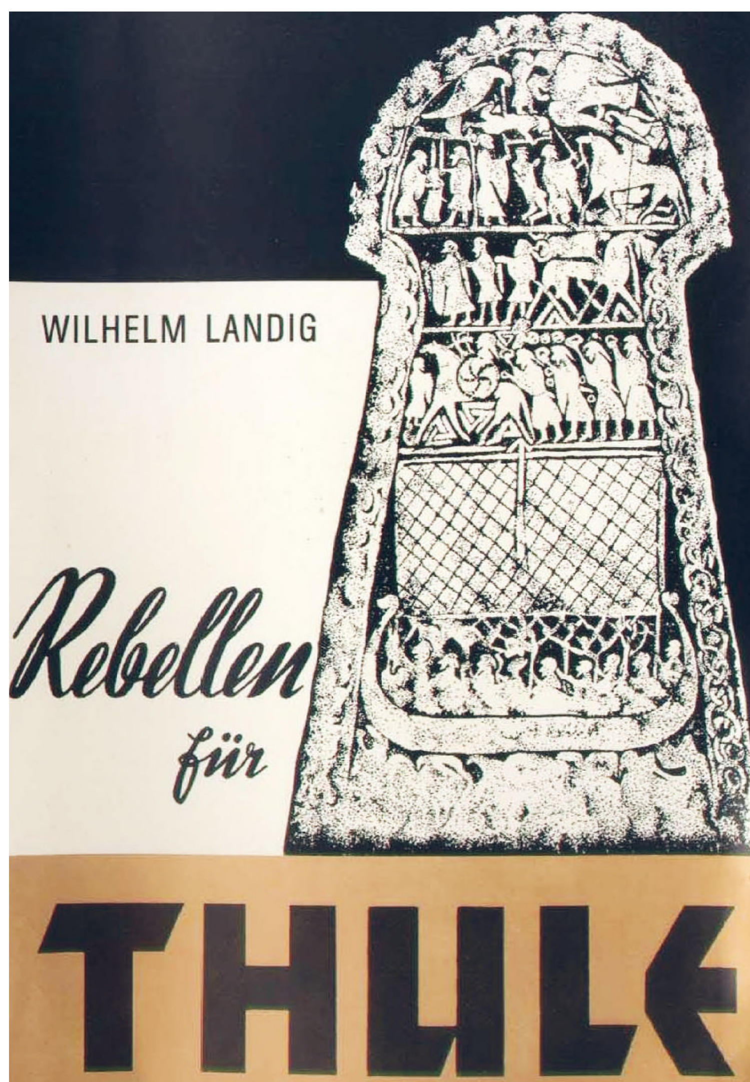
L'Allemagne était loin d'être le seul pays européen à connaître la menace d'un mouvement fasciste organisé dans les troubles années 1930. L'échec des gouvernements démocratiques à trouver les réponses appropriées à la Grande Dépression avait partout encouragé les nationalistes radicaux. En France, le plus connu de ceux-ci avait un nom encombrant : l'Organisation secrète d'action révolutionnaire nationale. Ses membres avaient emprunté au Ku Klux Klan américain l'habitude de se recouvrir la tête d'une cagoule pointue afin de masquer leur identité, si bien que l'organisation fut rapidement connue sous le nom de la Cagoule.

La Cagoule apparut en 1935 sous l'impulsion d'Eugène Deloncle (1890–1944), et attira bientôt une grande audience parmi les réactionnaires français. Elle était dotée d'une organisation de type militaire et soutenue par les régimes fascistes d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne, ce qui lui permit d'importer de grandes quantités d'armes pour préparer son coup. En attendant, elle s'attachait aux usuels travaux d'espionnage et d'infiltration. Enfin, elle décida de discréditer les mouvements français de gauche au moyen d'attentats à la bombe qu'elle tenta de leur imputer, en septembre 1937, dans des bâtiments de la Confédération générale du patronat français et de l'Union des industries des métiers de la métallurgie, tous deux proches de la place de l'Étoile.

Les autorités découvrirent vite qui se cachait vraiment derrière les attentats. Deloncle fut arrêté un mois plus tard, après quoi la police découvrit les caches d'armes de la Cagoule. L'organisation fut alors promptement dissoute, après l'invasion allemande de 1940. Beaucoup de ses membres finirent par collaborer avec l'occupant et le régime de Vichy.

VOIR AUSSI La renaissance du Klan (1915), Hitler s'empare du pouvoir (1933)

1945



Couverture du roman *Rebellen für Thule – Das Erbe von Atlantis* (Les *Rebelles de Thulé*). Ce livre fait partie d'une trilogie publiée par Wilhelm Landig dans les années 1930, encore éditée aujourd'hui. Elle explore les mythologies du continent perdu de Thulé : des articles de foi pour bien des sociétés secrètes néonazies après la chute du régime nazi en 1945.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES NÉONAZIES



Le Reich de douze ans de l'Allemagne nazie était un échec cuisant de son propre aveu, mais le charisme démoniaque du régime d'Hitler s'étendit au-delà, et il continua à attirer des émules même après son suicide dans bunker berlinois. Comme la répulsion généralisée qui suivit les révélations des crimes nazis s'était traduite en législations bannissant les activités liées à ce régime dans de nombreux pays, lesdites émules firent le choix logique de s'organiser en sociétés secrètes. Et c'est ainsi qu'une profusion de sociétés secrètes néonazies apparut en Europe et ailleurs à compter de 1945.

Comme les sociétés secrètes qui avaient donné naissance au mouvement nazi en premier lieu, beaucoup comprenaient des éléments d'occultisme. Des mythologies élaborées évoquant le continent perdu de Thulé, la terre creuse, des soucoupes volantes ou des galaxies lointaines venaient à expliquer l'échec du Reich et proclamer l'avènement d'un avenir aryen glorieux. De telles idées étaient centrales dans l'œuvre de Wilhelm Landig (1909–1997), l'écrivain et occultiste de Vienne qui créa la première société secrète néonazie immédiatement après la guerre. Elles furent reprises et augmentées par des auteurs plus influents, dont Savitri Devi (1905–1982), Miguel Serrano (1917–2009), et l'extravagant James H. Madole (1927–1979) du Parti de la Renaissance américaine.

Les sociétés néonazies clandestines se focalisèrent sur ces thèmes durant les premières décennies de l'après-guerre, comme l'avaient fait les vieilles sociétés ariosophiques au début du siècle. Il a fallu qu'advienne une nouvelle génération de radicaux pour que l'idéologie néonazie renoue avec la pratique de la violence révolutionnaire.

VOIR AUSSI L'ariosophie (1908), La Société Thulé (1918), Le Parti de la Renaissance américaine (1949), L'Ordre (1983)

1946

Il Fascista:
LICIO GELLI
di Ettore

Ricopre l'incarico:
Ispettore Nazionale
Organizzazione Fasci
Combattimento Estero
DIRETTORIO CENTRALE

Posizione n. 23 375-P-D.
Sez. 42-RR-PT-573
Il Funzionario

Data 23 Maggio 1941
Le autorità sono invitate a soddisfare ogni forma di assistenza richiesta.

Carte d'identité de Licio Gelli en 1941, alors qu'il était fonctionnaire du gouvernement fasciste de Benito Mussolini. Gelli fut longtemps acteur de la sordide scène politicienne de droite en Italie. Il participa ainsi au blanchiment de l'argent de la Mafia par le Vatican. Cette carte de 1941 n'est que l'un des nombreux objets de la vie de Gelli qui faisaient de sa chute une conclusion inévitable. Lors d'une conférence de presse en 1999, Gelli aurait déclaré : « Je suis un fasciste et je mourrai fasciste. »

PROPAGANDA DUE



Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l’Italie était un champ de bataille opposant communistes et fascistes. Les francs-maçons du pays essayaient le plus souvent de rester en dehors, mais il y avait des exceptions. Parmi celles-ci, Licio Gelli (1919–2015). À la fin des années 1960, il prit la tête d’une loge maçonnique romaine officieuse nommée *Propaganda Due* (P2, « Propagande deux »), qu’il transforma en une société secrète à l’extrême droite de l’échiquier politique italien.

L’histoire de P2 est compliquée. Elle avait été fondée à l’origine par la Grande Loge maçonnique d’Italie en 1877 comme une loge secrète destinée aux membres du Parlement qui désiraient devenir francs-maçons sans le dévoiler à l’Église catholique. Dissoute en 1924, elle renaquit en 1946 et attira bien vite beaucoup d’hommes politiques de droite, mais aussi des mafiosi de haut rang et même des hommes du Vatican, malgré la condamnation de l’Église.

P2 reçut de l’argent de la CIA pour combattre le communisme, et des indices permettent même de penser que Gelli l’entourloupa ainsi que le KGB, empochant des deux côtés pour son bénéfice personnel. Gelli contribua aussi, avec d’autres membres de P2, à l’accord conclu entre le Vatican et la Mafia, le premier se proposant de blanchir l’argent de la seconde en échange d’un pourcentage des bénéfices. Tout sortit en 1981 après l’effondrement de l’empire financier de l’un des membres de P2, Michele Sindona (1920–1986) qui déclencha une enquête de police. Tandis que les détails sordides des machinations politiques et économiques de P2 faisaient la Une des journaux, plusieurs de ses membres éminents, dont Gelli et Sindona, s’échappèrent à l’étranger ou moururent subitement. P2 fut officiellement dissoute, mais des rumeurs prétendent qu’elle serait réapparue sous un autre nom.

VOIR AUSSI *In Eminente* (1738)

1948



Quand le gouvernement colonial britannique au Kenya déclara l'état d'urgence, en 1952, des troupes de fusiliers africains du Roi, comme les soldats armés qu'on distingue sur cette photo prise entre 1952 et 1956, prirent part aux opérations contre les Mau-Maus, société secrète kikuyu opposée au gouvernement colonial et à l'occupation britannique du Kenya.

LES MAU-MAUS



Les aspirations révolutionnaires qui avaient secoué l'Europe du XIXe siècle fleurirent de nouveau dans les pays du tiers-monde au XXe siècle, lorsque les peuples indigènes exigèrent l'indépendance vis-à-vis des colons européens. La plupart de ces luttes étaient des rébellions classiques, souvent recouvertes d'un vernis de marxisme afin d'attirer l'aide financière et les armes de l'Union soviétique, mais, dans certains cas, ce sont les antiques méthodes des conspirations qui furent employées dans ces luttes pour la liberté.

C'est ce qui se passa dans la colonie britannique du Kenya, où les Kikuyus formèrent une société secrète, le mouvement de l'Unité, afin de faire cesser les expropriations de Kikuyus par les fermiers blancs et de chasser le gouvernement colonial. Les colons blancs et les responsables gouvernementaux appelèrent ce mouvement le *Mau-Mau*, déformation des mots kikuyu *Uma Uma*, « Dehors ! Dehors ! » : le cri des membres annonçant la dispersion lorsque la police s'invitait à un de leurs meetings.

Les marches de protestation et les appels juridiques n'ayant été d'aucune aide au mouvement, la guérilla était logiquement l'étape suivante. En 1951, des forces rebelles étaient présentes dans toutes les régions montagneuses du Kenya, soutenues par une aile urbaine dans les grandes villes qui leur fournissait soutien et renseignements. Pendant ce temps, l'Union africaine kényane, bras politique du mouvement, continuait de faire pression pour le changement par les voies légales.

En 1952, le gouvernement colonial britannique déclara l'état d'urgence. Des unités de l'armée tentèrent d'écraser la rébellion, avec un succès limité. Quatre ans plus tard, face à une nouvelle guérilla ingagnable, la Grande-Bretagne se résigna à l'inévitable et entama le processus de désengagement qui aboutirait à l'indépendance du Kenya en sept ans. Les méthodes de la Fraternité fénienne s'étaient révélées tout aussi efficaces en Afrique qu'en

Irlande.

VOIR AUSSI L'insurrection de Pâques (1916)

1949

"AMERICA FIRST" rally.... in Yorkville

AMERICANS AWAKE! RAISE HIGH THE BANNER OF AMERICAN NATIONALISM AND RACIAL PRIDE! The National Renaissance Party has returned to Yorkville in order to mobilize the strength of American patrio who supported the dynamic fighting principles of men like Father Charles Coughlin of the Christi Front, Charles Lindberg of the America First Party, the late Senator Joseph McCarthy, General Douglas MacArthur, and Major General Edwin Walker. THE NRP WISHES TO REGAIN THE LOST "CIVIL RIGHTS" OF THE WHITE CHRSTIAN MAJORITY OF THE AMERICAN PEOPLE.

Are you aware that well organized racial minority groups have succeeded in banning Christian prayer, Christmas carols, and all forms of Christian religious observances in the public schools of the United States? Are you aware that these same groups are now planning to outlaw both the Pledge of Allegiance and the Lord's Prayer from our public schools in order to kill the last vestiges of patriotism and Christian moral concepts in the minds of your children? J. Edgar Hoover of the FBI admits that the rate of crime, narcotics addiction, and teen-age prostitution has zoomed upwards during the past few years BUT HOOVER LIKE OTHER AMERICAN POLITICIANS, DARES NOT TO ASSOCIATE THE UPWARD SPIRAL OF CRIME AND JUVENILE DELINQUENCY WITH THE CHANGING RACIAL COMPLEXION OF THE UNITED STATES AND THE FORCED RACIAL INTEGRATION OF OUR PUBLIC SCHOOLS! Are you aware that forced integration of public schools brings White children into daily intimate contact with youthful members of more primitive racial groups AND THAT THE UNDESIREABLE NARCOTICS HABITS AND SEXUAL PROMISCUITY OF THESE MORE PRIMITIVE RACIAL GROUPS ARE BOUND TO RUB OFF ON THEIR WHITE ASSOCIATES? WHAT SINISTER FORCE HAS DIRECTED THE TERRIBLE CAMPAIGN OF SLANDER, VILIFICATION, AND HATRED AGAINST THE GERMANIC PEOPLE FOR NEARLY THIRTY YEARS IN AMERICA'S "KEPT" PRESS, RADIO, AND TV? WHO IS BEHIND THE PLOT TO KEEP GERMANY A DIVIDED NATION?

FOR THE ANSWER TO THESE AND OTHER VITAL QUESTIONS CONCERNING OUR SURVIVAL AS A NATION WE URGE YOU TO ATTEND A MASS MEETING OF THE NRP AT THE FOLLOWING TIME AND PLACE:

TIME AND PLACE---THE MASS MEETING OF THE NATIONAL RENAISSANCE PARTY WILL TAKE PLACE ON FRIDAY EVENING, JANUARY 11, 1963, AT 8 P.M., IN THE ATLAS ROOM OF THE YORKVILLE LABOR TEMPLE, 157 EAST 86TH STREET, NYC. (THE BUILDING IS LOCATED NEAR THE AUTOMAT, BETWEEN LEXINGTON & THIRD AVENUES. EASILY ACCESSIBLE BY IRT SUBWAY OR BUS.)

SPEAKERS--- FREDERICK E. JONES, FORMER U.S. MARINE, WILL SERVE AS CHAIRMAN AND SPEAK ON THE TOPIC OF "THE PAST AND PRESENT GOALS OF THE NRP IN YORKVILLE". THIS INCLUDES OUR PART IN DEFEATING LEFT-WING CANDIDATE, MARK LANE, IN 1961.

JAMES H. MADOLE, NATIONAL DIRECTOR OF THE NRP, WHO WAS BANNED FROM TV AND RADIO IN 1957 AS A RESULT OF HIS EXPOSURE OF THE SEDITIOUS ACTIVITIES OF MINORITY GROUP ORGANIZATIONS, WILL SPEAK ON "A DYNAMIC PROGRAM FOR THE REBIRTH OF AMERICAN NATIONALISM".

WALTER BRADLEY WILL SPEAK ON "THE MYTH OF RACIAL EQUALITY".

SEARCHED......INDEXED......
SERIALIZED......FILED......
JAN 10 1963
FBI - NEW YORK

There will be martial music, pageantry, vast quantities of literature and information. Don't hide like a craven coward while your country is destroyed from within. Make up a party of friends. DON'T LET US DOWN. COMMUNISTS AND RACE-MIXING OUTFITS CAN PACK THEIR HALLS AND THUS WIN POLITICAL VICTORIES. YOUR COWARDICE INSURES THEIR SUCCESS. FOR FURTHER INFORMATION AND SAMPLE LITERATURE CONTACT: NATIONAL RENAISSANCE PARTY, 10 WEST 90TH STREET, NEW YORK 24, N.Y.

Ce tract, édité par le *National Renaissance Party* (NPR, Parti de la renaissance nationale), faisait la promotion d'un meeting « l'Amérique d'abord ». La salve initiale résume bien le *credo* de l'organisation : « Les Américains se réveillent ! Brandissez haut la bannière du nationalisme américain et de la fierté raciale ! » On remarque qu'un des intervenants était le chef du NPR, James H. Madole, qui selon le tract avait été « banni de la télévision et de la radio en 1957 pour avoir révélé les activités séditieuses de groupes de représentants des minorités ».

LE PARTI DE LA RENAISSANCE NATIONALE



De nombreux fans de science-fiction, dans l'Amérique du milieu du xxe siècle, se sont piqués d'occultisme et de radicalisme politique, mais peu d'entre eux ont atteint l'envergure de James H. Madole (1927–1979). New-yorkais de toujours, Madole s'était passionné pour la science-fiction à l'adolescence, puis il avait lentement dérivé vers la branche fasciste du genre dans les années 1940. En 1945, à 18 ans, Madole fonda un parti politique, le Parti animiste, dont quasiment tous les membres, très peu nombreux, étaient des fans de science-fiction. En 1949, Kurt Meurtig, vétéran et militant pro-nazi, fonda le Parti de la renaissance nationale et recruta Madole, dont il fit rapidement le chef du parti. Madole garderait le poste jusqu'à sa mort, trente ans plus tard.

Il n'était pas qu'une pâle imitation d'Hitler. C'est lui qui inaugura la « troisième voie », théorie économique qui serait au cœur des politiques des partis néofascistes du monde entier. Elle consistait à rejeter le capitalisme et le socialisme en faveur d'un système modelé sur l'État corporatiste, tel que l'Italie de Mussolini. Comme bien d'autres penseurs néonazis de l'après-guerre, il mettait une bonne dose d'occultisme dans son fascisme. Il proposa ainsi la création d'une nouvelle espèce humaine, « l'homme-dieu », grâce à la reproduction sélective, la pensée positive, l'entraînement intensif et l'initiation occulte.

Madole devint une figure familière de l'extrême droite grâce à ces conférences données en costume strict, lunettes aux épaisses montures noires et casque de moto blanc. En dépit de son excentricité, il joua un rôle majeur dans les réseaux néonazis clandestins d'Amérique du Nord. Il mourut d'un cancer en 1979. Son parti s'effondra aussitôt après, laissant le champ libre à

une nouvelle génération de sociétés secrètes néonazies.

VOIR AUSSI Les sociétés secrètes néonazies (1945)

1954



Photo du prince Bernhard des Pays-Bas, vers 1944. Bernhard organisa une réunion de ses contacts internationaux dans l'hôtel Bilderberg aux Pays-Bas en mai 1954. Il rassembla les intellectuels occidentaux de l'élite des affaires afin de discuter des questions économiques et, comme l'ont craint certains, de la menace communiste.

LE GROUPE DE BILDERBERG



Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, bien des gens avancèrent que le seul moyen d'éviter qu'une telle catastrophe ne se reproduise – ou pire encore – était de s'assurer que les leaders politiques et économiques des nations industrialisées ne manquent pas d'occasions de discuter entre eux, loin des regards. Le prince Bernhard des Pays-Bas (1911–2004), gagné à cette idée, organisa en conséquence une réunion annuelle des élites internationales, qui eut lieu pour la première fois dans le luxueux hôtel Bilderberg, à Oosterbeck, aux Pays-Bas, en 1954.

Pour l'extrême droite américaine, dans l'atmosphère explosive des années 1950, oser toute réunion de ce type équivalait à agiter le chiffon rouge devant un taureau déjà bien nerveux. La Société John Birch et les autres groupes de ce genre, tels que le *Liberty Lobby*, désignèrent cette réunion comme une preuve de la vaste conspiration des élites. Le fondateur de la Société John Birch, Robert Welch (1899–1985), y voyait des marionnettistes dirigeant le monde, avec des liens remontant aux Illuminés de Bavière.

La réunion s'est ensuite déplacée. Elle s'est tenue dans tout un assortiment de villes européennes et sur la côte est des États-Unis, toujours dans des hôtels cinq étoiles. Pourtant, elle demeura dans la littérature conspirationniste « le groupe de Bilderberg », ou même « les Bilderberg ». Cette identification à la ville batave résista à la grande transformation des théories conspirationnistes des années 1970, quand les croyances de l'extrême droite américaine passèrent librement à l'extrême gauche. Cependant, personne n'a apporté la moindre preuve à ce jour qu'il s'agissait là d'autre chose que d'une simple réunion annuelle de gens influents.

VOIR AUSSI Les Illuminés de Bavière (1776), Le Council on Foreign Relations (1921), La Société John Birch (1959), *Trilateralism* (1980)

1956



Gravure du XIXe siècle représentant Godefroy de Bouillon (1060–1100) acclamé par les Croisés de Jérusalem. Godefroy, chevalier franc, avait mené la Première Croisade. Pierre Plantard affirmait que le Prieuré de Sion descendait d'une société secrète que Godefroy aurait fondée à Jérusalem, sur le mont Sion.

LE PRIEURÉ DE SION



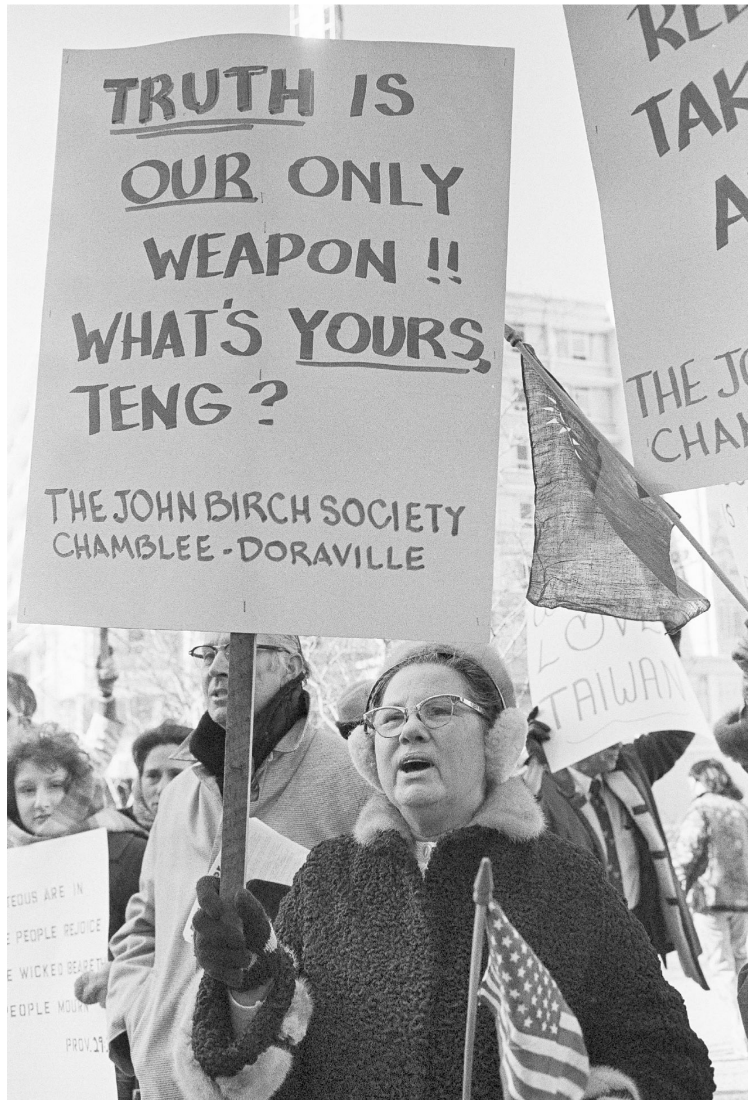
Pierre Plantard (1920–2000) voulait se faire un nom dans le monde des sociétés secrètes, et il y parvint. Adolescent, il avait participé à des mouvements réactionnaires et étudié avec Georges Monti, petit acteur de la scène occulte parisienne. En 1940, il lança sa première société secrète, Alpha Galates, dont il était la Majesté druidique. Il travailla plus tard comme concierge dans une église de Paris et s'inscrivit au cours par correspondance de l'AMORC, un ordre rosicrucien de Californie. En 1956, il fit une nouvelle tentative, fondant cette fois le Prieuré de Sion. Il commença par mentir sur le nombre d'adhérents afin d'attirer les inscriptions payantes, ce qui lui valut six mois de prison pour fraude.

À peu près en même temps, il conçut un plan subtil pour conférer à son ordre un pedigree un peu plus prestigieux qu'en réalité. Il demanda à un ami de concocter de faux documents sur le Prieuré de Sion, qu'il fit entrer en douce dans des bibliothèques. Celles-ci, plutôt habituées à empêcher les vols d'ouvrages, ne s'étaient pas prémunies contre ce type de délit. Une fois les documents en place, Plantard, qui avait depuis ajouté la particule « de Saint-Clair » à son nom afin de se faire passer pour un aristocrate, fit mine de les « découvrir » et publia à grand bruit son « invention ».

Cela n'attira pas beaucoup plus de monde dans le Prieuré de Sion, mais cela piqua tout de même l'intérêt de Henry Lincoln, Michael Baigent et Richard Leigh, des réalisateurs britanniques, qui produisirent trois documentaires pour la BBC et publièrent un best-seller, *L'Énigme sacrée*, fondé sur les falsifications de Plantard. Celles-ci inspireraient aussi plus tard Dan Brown pour son très populaire *Da Vinci Code*, qui parut trois ans après la mort de Plantard. Ainsi, Plantard devint l'auteur du canular occulte le plus réussi depuis « l'Ordre du Palladium » de Léo Taxil.

VOIR AUSSI Les rosicruciens (1614), La mystification de l’Ordre du Palladium (1897)

1959



Après son grand succès dans les années 1960, la Société John Birch est encore active aujourd'hui aux États-Unis, et se méfie toujours des plans des communistes. On lit bien cette préoccupation sur cette photo de l'AP, prise le 1er février 1979. Elle montre des membres de la Société John Birch et du parti américain ainsi que des fondamentalistes chrétiens et des militants pro-Taiwan, protestant contre la visite de Deng Xiaoping (1904–1997), Premier ministre de la République populaire de Chine, à Atlanta, en Géorgie.

LA SOCIÉTÉ JOHN BIRCH



Même dans la plus paranoïaque des époques, il se trouve certaines gens pour penser qu'on ne l'est pas assez. C'était le cas dans les États-Unis des années 1950. Les politiciens et les médias avaient beau traquer les communistes jusque sous leur lit, la frange la plus radicale de l'extrême droite affirmait qu'une telle passivité ne faisait que prouver leur nature d'agents communistes. Cette frange trouva enfin sa voix en 1959 en la personne de Robert Welch Jr. (1899–1985).

Welch était un homme d'affaires qui avait réussi et s'était convaincu que les institutions politiques, culturelles et économiques américaines grouillaient d'agents communistes. En 1959, grâce à ses contacts dans les milieux économiques, il réunit des conservateurs influents pour une série de séminaires au cours desquels il les enjoignit à fonder avec lui une organisation nouvelle qui pousserait le pouvoir à prendre des mesures plus sévères contre la menace rouge. Il lui donna le nom de John Birch (1918–1945), missionnaire baptiste tué par les communistes en Chine en 1945, que Welch considérait comme la première victime de la guerre froide.

La Société John Birch grandit rapidement pour atteindre 16 000 membres à la fin de sa première année, mais elle s'attira vite les foudres non seulement des libéraux, mais aussi des conservateurs plus modérés. Welch et ses partisans réagirent en se convainquant que le capitalisme, autant que le communisme, était sous l'emprise d'une sinistre conspiration des « élites » issues des Illuminés de Bavière qui cherchait à imposer le Nouvel Ordre mondial, usant pour ceci de tactiques empruntées aux *Protocoles des sages de Sion*. Ces croyances se révélèrent trop extrêmes pour bien des membres de la Société John Birch, mais celle-ci survécut néanmoins à ce contrecoup et subsiste encore de nos jours.

VOIR AUSSI Les Illuminés de Bavière (1776), *Les Protocoles des sages de Sion* (1895), Le Nouvel Ordre mondial (1991)

1968

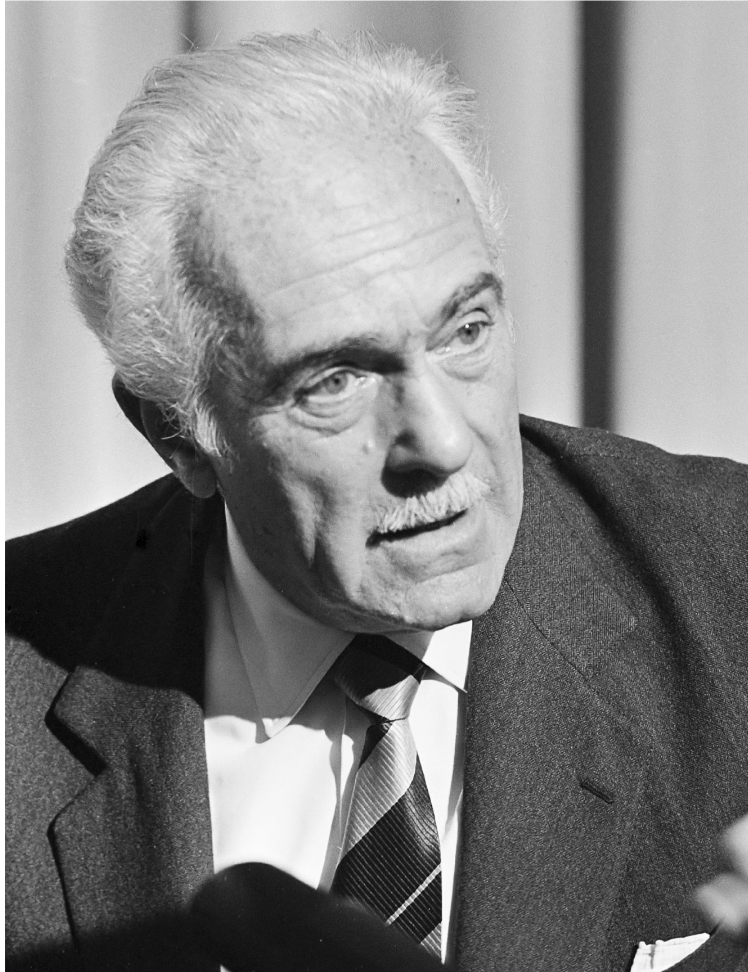


Photo d’Aurelio Peccei, fondateur du club de Rome, prise en octobre 1976. Les prédictions de Peccei à propos de l’impact d’une croissance économique sans limites sur les ressources mondiales et l’environnement, qui remontent à 1968, se sont avérées dangereusement prémonitoires.

LE CLUB DE ROME



Tandis que le xxe siècle touchait à sa fin, l'inquiétude politique internationale qui avait provoqué la création du Council on Foreign Relations, du groupe de Bilderberg et d'autres organisations d'élites commença à céder le pas à une inquiétude plus grande encore quant à la pérennité du modèle de la civilisation industrielle. Aurelio Peccei (1908–1984), ancien PDG de Fiat, tenta d'y apporter une réponse en créant en 1968 un cercle de chercheurs en sciences sociales et industrielles. Le club de Rome, comme il se faisait appeler, se concentrait sur ce que Peccei appelait « la problématique mondiale », l'inadéquation grandissante entre croissance économique illimitée et ressources finies d'une petite planète.

Le plus célèbre des projets du club de Rome était une étude du futur de la société industrielle menée par une équipe de chercheurs du MIT, publiée en 1972 sous le titre *Les Limites à la croissance*. Elle déclencha une tempête médiatique, politiciens et grand public clamant de concert leur désaccord quant à la thèse principale, à savoir qu'une croissance infinie sur une planète finie ne pouvait mener qu'au désastre. Le club de Rome publia par la suite d'autres recherches visant à proposer des solutions à la problématique, mais elles n'eurent que peu d'écho.

Au début des années 1980, les partis conservateurs d'Europe et d'Amérique abandonnèrent les problématiques de durabilité et de protection de l'environnement, qui avaient joué un si grand rôle dans les politiques des décennies passées. Une conséquence de ce changement est que les conspirationnistes à droite de l'échiquier politique redéfinirent le club de Rome et autres organisations environnementales comme des conspirations. Ironie du sort, cette perception est toujours d'actualité, alors même que les problèmes que prévoyaient *Les Limites à la croissance* font aujourd'hui la Une des journaux.

VOIR AUSSI Le Council on Foreign Relations (1921), Le groupe de Bilderberg (1954)

1980



David Rockefeller, alors à la tête de la *Chase Manhattan Bank*, fondateur de la Commission trilatérale (en 1973), ici avec le Japonais Takeshi Watanabe (1906–2010), président de la Commission, lors d'une conférence de presse le 14 juin 1978. Ce groupement économique s'était réuni pendant plusieurs jours à Washington. Les conspirationnistes américains, de gauche comme de droite, estimaient que la Commission trilatérale cherchait à créer une puissance économique mondiale plus grande que celle des gouvernements et des nations. Ils pensaient aussi que la Commission, en tant que créatrice de ce système, « régnerait sur le futur », comme l'avait succinctement résumé le sénateur Barry Goldwater.

TRILATERALISM



JUSQU'AU DERNIER QUART DU XXe SIÈCLE, LE conspirationnisme américain s'était épanoui principalement à droite de l'échiquier politique. La longue tradition de populisme conservateur qui y avait produit le Parti antimaçonnique, le Parti Know-Nothing, l'association américaine de protection et la Société John Birch assurait un afflux constant de théories conspirationnistes, et les gens de gauche tournaient en ridicule cette façon de prêter à des sociétés secrètes une quelconque influence sur la société.

Au sortir des années 1960, cependant, beaucoup de gens de gauche étaient profondément déçus de l'échec des mouvements radicaux de cette décennie, qui n'avaient pas atteint leurs objectifs politiques et sociaux. Ils ne se satisfaisaient pas des explications marxistes de cet échec et se tournèrent plutôt vers des croyances conspirationnistes, empruntant des idées par paquet à la Société John Birch et autres groupes de droite tout en les adaptant à leurs idées politiques.

Le point de bascule de ce processus fut atteint en 1980, avec le best-seller de Holly Sklar (née en 1955) intitulé *Trilateralism*. Sklar s'était focalisée sur la Commission trilatérale, rivale du Council on Foreign Relations fondée en 1973 par le banquier David Rockefeller (1915–2017) et le technocrate Zbigniew Brzezinski (1928–2017). Son livre reprenait la plupart des affirmations sur les « sinistres élites » lancées une génération plus tôt par le fondateur de la Société John Birch, Robert Welch.

Le livre de Sklar devint pour les conspirationnistes de la gauche moderne ce que *Preuves de conspirations* de Robison avait été pour les conservateurs au lendemain de la Révolution française. Comme le livre de Robison, celui de Sklar imputait à une conspiration les changements sociaux indésirables, et fit des sociétés secrètes un sujet de discussion dans un courant qui ne s'y était jamais intéressé auparavant.

VOIR AUSSI La Skull and Bones (1832), Le Council on Foreign Relations (1921), Le Nouvel Ordre mondial (1991)

1983



Un agent fédéral américain (U.S. Marshal) portant une arme automatique monte la garde devant le tribunal de Denver le 27 octobre 1987, où quatre membres de l'Ordre, groupe néonazi, allaient arriver pour le deuxième jour de leur procès en lien avec l'assassinat du présentateur radio Alan Berg.

L'ORDRE



Robert Mathews (1953–1984) ne comptait pas rester les bras croisés. Membre passionné des réseaux néonazis clandestins aux États-Unis, il avait tissé des connexions avec toute la droite radicale et s'était convaincu qu'une guerre raciale allait éclater qui opposerait les purs Aryens aux gens de couleur, aux juifs et aux blancs libéraux. En 1983, après sa lecture du roman suprémaciste *Les Carnets de Turner* de William Pierce (1933–2002), il décida de mettre en pratique le scénario fictif de Pierce et d'organiser une société secrète, *The Order* (L'Ordre), afin de lancer une campagne de terrorisme contre le ZOG, le « Zionist Occupation Government » (gouvernement d'occupation sioniste) des États-Unis.

Mathews parvint sans peine à débaucher des membres dans les groupes néonazis fatigués des théoriciens de salon qui dominaient alors la droite radicale et désireux de passer à l'action. Une fois l'organisation bien établie, suivant toujours le scénario de Pierce, les membres de l'Ordre braquèrent un fourgon de convoyeurs de fonds et fabriquèrent de la fausse monnaie pour financer la lutte. Puis ils assassinèrent Alan Berg, un présentateur juif qui avait pris l'habitude de piéger les personnes racistes dans son émission de radio.

Ces actions entraînèrent une réponse massive des forces de l'ordre. Le FBI n'eut pas de difficulté à infiltrer un agent dans le groupe, et les descentes suivirent. Mathews finit encerclé dans une maison de Whidbey Island, au large de Seattle, et mourut sous une pluie de balles tandis que la plupart des membres de l'Ordre étaient arrêtés et condamnés à perpétuité. Après ces arrestations, l'Ordre cessa d'exister, et les réseaux néonazis clandestins abandonnèrent discrètement tous leurs plans de lutte armée.

VOIR AUSSI Les sociétés secrètes néonazies (1945)

1984

fers, means "infiltration" then the fact that probably twenty times as many U.S.A. Presbyterian ministers have likewise transferred to the Southern Church means 20 times as much infiltration.

Then we challenge the expression, "for ulterior and subversive purposes." The Orthodox Presbyterian Church is concerned for the gospel as set forth in Scripture, for the historical faith including the so-called "Fundamentals," for the Presbyterianism and Calvinism of the Westminster Confession. If a concern to promote this is "ulterior and subversive" of what the Outlook wants for the Southern Church, then the Southern Church had better get rid of the Outlook (or the men who publish it, as it is an independent paper.). To the best of our knowledge, no minister has ever gone from the Orthodox Presbyterian Church to any other denomination, with the leaders of the Orthodox Presbyterian Church wanting him to be anything other than loyal to the historic Presbyterian faith. Do the leaders of the Southern Church want it to be a "Presbyterian" Church, or not?

Finally, we regret the expression contained in the closing paragraph of the report—'let bygones be bygones, and close ranks to press forward with mutual respect and confidence . . ." If this means, as it seems to mean, that the Liberals and the Conservatives in the Southern Church should forget their differences and cooperate for the general advance of the Church then the Conservatives, at least, have forgotten that the Church exists for the promotion of the gospel, not for self-preservation. And to lose the "first love" is to bring one's self under the condemnation of Christ.

L. W. S.

Solis Installed in San Francisco Church

Mr. Salvador M. Solis, a graduate of Westminster Seminary in 1957, was ordained to the gospel ministry and installed as pastor of First Orthodox Presbyterian Church of San Francisco at a service held at 1823 Turk Street on Friday, May 23.

Participating in the service were ministers Henry Coray of Sunnyvale, Richard Lewis of Berkeley, Lionel Brown of Covenant Church, R. J. Rushdoony of Santa Cruz, and Mr. Arthur Riffel of Brentwood Church.

Before coming to San Francisco, Mr. Solis did evangelistic work for the Christian Reformed Church in Modesto. He was born in Montery, California, and attended San Jose State College.

Westminster Faculty Members in Europe

Three members of the Westminster Seminary faculty are spending some time in Europe this summer.

Professor John Murray is vacationing in Scotland with relatives.

Professor Edward J. Young is on a lecture tour which includes stops in England, N. Ireland, and Germany. He was to return to this country on July 23.

Professor Ned B. Stonehouse left on July 7 on a trip which includes various stops on the continent, and then attendance at the Reformed Ecumenical Synod in South Africa. He planned to attend meetings of the International Association for Reformed Faith and Action in Strasbourg, France the latter part of July, the Reformed Ecumenical Synod in Potchefstroom, S. Africa August 6-15, and meetings of the Studiorum Novi Testamenti Societas, again in Strasbourg, September 2-5. He expects to arrive back in this country September 7.

A Wedding and Two Engagements

On Saturday, June 21 Mr. Bernard Stonehouse, son of Professor Ned B. Stonehouse of Westminster Seminary, and Miss Katherine C. Hunt, daughter of the Rev. and Mrs. Bruce F. Hunt, were united in marriage at Calvary Orthodox Presbyterian Church of Glenside, Pa. The ceremony was performed by Dr. Stonehouse, assisted by Mr. Hunt. Mr. and Mrs. Stonehouse will be completing academic work at Calvin College during the coming year.

Dr. and Mrs. Edward J. Young of Willow Grove, Pa., have announced the engagement of their daughter, Jean M. to Richard B. Gaffin Jr., son of the Rev. and Mrs. Richard Gaffin of Formosa. The wedding is to take place August 23. Mr. Gaffin will be attending Westminster Seminary this coming year.

The Rev. and Mrs. Bruce F. Hunt have announced the engagement of their daughter, Lois Margaret, to Mr. John J. Mitchell of Cary, N. C. Mr. Mitchell is a student at Westminster Seminary. The wedding is to take place in December.

Santa Cruz Church Formed

At the meeting of the Presbytery of California held in Sunnyvale, Calif. on May 12 and previously reported in the GUARDIAN, the Rev. Rousas J. Rushdoony, pictured below, was received and a new Orthodox Presbyterian Church organized, consisting of a number of persons who had separated from the Presbyterian Church in the U.S.A. in Santa Cruz.

The new Church was organized in response to the following petition, signed by 66 individuals:

"We the undersigned, as charter members, do hereby petition to be organized as an Orthodox Presbyterian Church in Santa Cruz, California, and the Rev. R. J. Rushdoony ordained and called as our pastor.

"We affirm our faith in Scripture as the only infallible and inspired Word of God, the rule and guide of faith. We declare our belief in the sovereignty of God, and we find therein our security and refuge. We believe that man can only be saved by faith



The Rev. R. J. Rushdoony

Photo du révérend Rousas J. Rushdoony accompagnant un article publié dans *The Presbytarian Guardian* en juillet 1958 qui annonçait la formation par Rushdoony d'une « nouvelle église presbytérienne orthodoxe composée de personnes ayant quitté l'église presbytérienne ». On estime que Rushdoony, en tant que père du « reconstructionnisme chrétien », a inspiré le mouvement chrétien d'éducation à domicile, entre autres.

LES DOMINIONISTES



LA DEUXIÈME MOITIÉ DU XXe SIÈCLE FUT une époque de lent déclin pour le protestantisme traditionnel aux États-Unis. Malgré les efforts d'évangélistes et les actions politiques de groupes tels que la *Moral Majority*, le pourcentage d'Américains appartenant à une église protestante passa de plus de 75 % au milieu du siècle à moins de 50 % vers la fin. De plus, les conservateurs subirent défaite sur défaite, depuis les lois sur le divorce et l'avortement jusqu'au mariage pour les couples homosexuels. En réaction, certains protestants évangélistes décidèrent de renverser la démocratie américaine pour la remplacer par une dictature religieuse.

Le dominionisme, puisque c'est ainsi que se nomma ce mouvement, tirait son inspiration des écrits du révérend Rousas J. Rushdoony (1916–2001), dont le livre *Institutes of Biblical Law* (Instituts de droit biblique, 1973) exigeait l'abolition des droits civiques, le retour de l'esclavage et le meurtre de masse des dissidents religieux. La secte dominioniste la plus influente, la *Coalition of Revival* (Coalition de la renaissance, COR), fut fondée en 1984. Ses fondateurs assuraient qu'ils étaient prêts à donner leur vie pour imposer une théocratie chrétienne totalitaire en Amérique. Ses membres avaient beau dénoncer les sociétés secrètes telles que la franc-maçonnerie, la COR – qui existe encore de nos jours – fonctionne exactement comme elles. Elle entraîne ainsi ses prêtres et autres leaders à l'art de la subversion politique et produit de la propagande dans le but d'obtenir l'abolition de la *Bill of Rights* et autres libertés constitutionnelles.

Pour l'instant, les dominionistes ne sont pas nombreux, et leurs efforts pour pousser un nombre significatif de chrétiens américains à abandonner la Constitution n'ont pas abouti. Toutefois, leur seule existence prouve que la longue histoire des conspirations conservatrices aux États-Unis n'est pas terminée.

VOIR AUSSI Le Parti Know-Nothing (1849), La renaissance du Klan (1915)

1991



Le président George Bush et la Première dame Barbara Bush (1925–2018) saluent la foule depuis l'arrière d'un véhicule lors d'une visite de Thanksgiving aux troupes américaines stationnées en Arabie Saoudite pour l'opération Bouclier du désert, en 1990. Deux mois plus tard, le 16 janvier 1991, quand Bush annoncerait le déclenchement de l'opération Tempête du désert, il utiliserait l'expression de « Nouvel Ordre mondial » dans son discours. Une phrase lourde de sens pour les conspirationnistes de l'époque, si bien qu'elle piquerait leur intérêt, au grand dam du Président et des auteurs de son discours.

LE NOUVEL ORDRE MONDIAL



Pour le président George Bush (1924–2018), ce n'était probablement qu'une façon de parler. Le 16 janvier 1991, alors que des avions américains larguaient les premières bombes de l'opération Tempête du désert sur Bagdad, Bush prononça un discours proclamant un « nouvel ordre mondial » dans lequel une alliance des nations industrialisées se formerait pour contrer les agressions militaires sur une nation du tiers-monde. Il fut probablement surpris, comme ceux qui avaient écrit son discours, de voir la phrase reprise par les conspirationnistes du monde entier.

L'expression « Nouvel Ordre mondial » existait déjà dans la littérature conspirationniste avant que Bush ne l'emploie. Le fondateur de la Société John Birch, Robert Welch Jr. (1899–1985), l'avait inventée en 1972 pour décrire l'État policier mondial qu'un cercle d'élites initiées allait selon lui imposer sur terre. De là, la phrase passa dans divers milieux d'extrême droite, puis elle se propagea à l'extrême gauche en 1980 à la faveur de la publication du *Trilateralism* de Holly Sklar (née en 1955).

L'emploi de la phrase par Bush convainquit ainsi les conspirationnistes de tous bords que le futur dystopique qu'ils craignaient était déjà advenu, en même temps qu'il augmentait des peurs déjà bien présentes. Le philosophe fétiche de l'administration Bush, Francis Fukuyama (né en 1952), avait déjà préparé le terrain en 1989 avec son livre *La Fin de l'histoire*, qui proclamait le triomphe final du capitalisme d'entreprise et de la politique du Rotary club. La notion de Nouvel Ordre mondial est ainsi devenue une partie importante du conspirationnisme des dernières décennies, statut qu'elle conservera probablement durant les décennies à venir.

VOIR AUSSI La Société John Birch (1959), *Trilateralism* (1980)

1994



L’influence des organisations suprématistes et néonazies telles que l’Ordre blanc de Thulé ne se distingue que trop bien dans cette photo d’un homme arborant un tatouage « White Power ». Il en présente le dessin lors d’un meeting du Parti nationaliste des États-Unis, un rassemblement de skinheads, de néonazis et de membres du Ku Klux Klan à Washington Crossing, en Pennsylvanie, le 6 novembre 1993.

L'ORDRE BLANC DE THULÉ



QUAND VINT LA DERNIÈRE DÉCENNIE DU XXe siècle, le mouvement néonazi s'était établi partout dans le monde industrialisé, mais restait divisé entre plusieurs organisations rivales. C'est ce qui inquiétait Kerry Bolton, Néo-Zélandais qui dirigeait le parti des travailleurs nationalistes, un parti fasciste, dans les années 1980. En 1994, il fonda avec un réseau de néonazis européens, australiens, américains et néo-zélandais une société secrète, appelée à l'origine l'Ordre noir, afin de propager l'évangile néonazi dans la culture populaire occidentale. La scène musicale indus, les partis politiques d'extrême droite et la frange fasciste de l'occultisme serviraient de voies d'influence.

En 1997, l'absurdité d'avoir appelé « l'Ordre noir » une organisation de suprématistes blancs les frappa soudain, et ils se renommèrent l'Ordre blanc de Thulé, référence évidente à la Société Thulé, la société secrète qui fonda le parti nazi dans les années 1920, et au corpus mythologique néonazi entourant le supposé continent perdu de Thulé. La même année, le quartier général de l'Ordre déménagea de Wellington en Nouvelle-Zélande à Richmond, dans l'État de Virginie, aux États-Unis. En 2001, il se délocalisa encore à Spokane, dans l'État de Washington.

Pour l'instant, toute l'activité de l'Ordre blanc de Thulé se limite à un trimestriel, un programme de publication visant à garder disponible la littérature raciste et fasciste et un système de réseautage pour ses membres. Toutefois, la diffusion des idées néonazies dans les culs-de-basse-fosse de la culture populaire tend à laisser penser que son influence est réelle.

VOIR AUSSI La Société Thulé (1918), Les sociétés secrètes néonazies (1945), Le Parti de la renaissance nationale (1949)

BIBLIOGRAPHIE

~975 av. J.-C. : Le temple de Salomon

Hamblin William James et David Rolph Seely, *Solomon's Temple : Myth and History,* Londres, Thames & Hudson, 2007.

Lundquist John M., *The Temple of Jerusalem: Past, Present, and Future,* Westport, Connecticut, Praeger, 2008.

VIe siècle av. J.-C. : La Confrérie pythagoricienne

Ferguson Kitty, *The Pythagorean Brotherhood,* New York, Walker, 2011.

Ier siècle : Les gnostiques

Barnstone Willis et Marvin Meyer, *The Gnostic Bible,* Boston, Shambhala, 2003.

Filoramo Giovanni, *A History of Gnosticism,* Oxford, Blackwell, 1990.

1030 : Les Cathares

Lambert Malcolm, *Medieval Heresy,* Oxford, Blackwell, 1992.

O'Shea Stephen, *Les Cathares : Vie et Mort de parfaits hérétiques*, Bruxelles, Ixelles Éditions, 2014.

1307 : La chute du Temple

Barber Malcolm, *Le Procès des Templiers,* Paris, Éditions Tallandier, 2007.

Partner Peter, *The Murdered Magicians: The Knights Templar and their Myth*, Oxford, Oxford University Press, 1991.

Vers 1390 : Le manuscrit *Regius*

Knoop D. et G. P. Jones, *The Genesis of Freemasonry,* Manchester, Manchester University Press, 1947.

Vers 1400 : Les adamites

Lambert Malcolm, *Medieval Heresy,* Oxford, Blackwell, 1992.

1511 : Les Alumbrados

Hamilton Alastair, *Heresy and Mysticism in Sixteenth-Century Spain: The Alumbrados*, Cambridge, James Clarke, 1992.

1555 : La Famille d'Amour

Hamilton Alastair, *The Family of Love,* Cambridge, James Clarke, 1981.

1598 : Les statuts Schaw

Stevenson David, *Les Origines de la franc-maçonnerie,* Paris, Teletes Éditions, 1999.

1614 : Les rosicruciens

McIntosh Christopher, *The Rosicrucians,* York Beach, Maine, Samuel Weiser, 1997.

Yates Frances, *La Lumière des Rose-Croix,* Paris, Éditions Retz, 2001.

1646 : Elias Ashmole devient franc-maçon

Churton Tobias, *Magus: The Invisible Life of Elias Ashmole,* Lichfield, Signal, 2004.

1688 : La Glorieuse Révolution

McLynn Frank J., *The Jacobites,* Londres, Routledge and Kegan Paul, 1985.

Szechi Daniel, *The Jacobites: Britain and Europe 1688–1788,* Manchester, Manchester University Press, 1994.

Vers 1710 : Les Chevaliers de la Jubilation

Jacob Margaret, *Les Lumières radicales, Panthéistes, Républicains et Francs-maçons,* Marseille, Ubik Éditions, 2014.

1715 : Les « Quinze »

McLynn Frank J., *The Jacobites,* Londres, Routledge and Kegan Paul, 1985.

Szechi Daniel, *The Jacobites: Britain and Europe 1688–1788,* Manchester, Manchester University Press, 1994.

1717 : La première Grande Loge maçonnique

Knoop D. et G. P. Jones, *The Genesis of Freemasonry,* Manchester, Manchester University Press, 1947.

Ridley Jasper, *The Freemasons,* New York, Arcade, 2011.

1724 : Les Gormogons

Uglow Jenny, *William Hogarth: A Life and a World,* Londres, Faber and Faber, 2011.

1736 : L'oraison de Ramsey

Partner Peter, *The Murdered Magicians: The Knights Templar and their Myth*, Oxford, Oxford University Press, 1991.

Szechi Daniel, *The Jacobites: Britain and Europe 1688–1788,* Manchester, Manchester University Press, 1994.

1738 : *In Eminente*

Jacob Margaret C., *Living the Enlightenment: Freemasonry and Politics in Eighteenth-Century Europe*, Oxford University Press, 1991.

Ridley Jasper, *The Freemasons,* New York, Arcade, 2011.

1745 : Les « Quarante-cinq »

McLynn Frank J., *The Jacobites,* Londres, Routledge and Kegan Paul, 1985.

Szechi Daniel, *The Jacobites: Britain and Europe 1688–1788,* Manchester, Manchester University Press, 1994.

1746 : Le Hellfire Club

Towers Eric, *Dashwood: The Man and the Myth,* Wellingborough, Royaume-Uni, Aquarian, 1986.

1751 : Le schisme des Anciens et des Modernes

Jacob Margaret C., *Living the Enlightenment: Freemasonry and Politics in Eighteenth-Century Europe*, Oxford University Press, 1991.

Ridley Jasper, *The Freemasons,* New York, Arcade, 2011.

1754 : La Stricte Observance

De Hoyos Arturo et Alan Bernheim, « Introduction to the Rituals of the Strict Observance », *Heredom* 14, 2006, pp. 47–104.

Harrison David, *The Lost Rites and Rituals of Freemasonry,* Addlestone, Royaume-Uni, Lewis Masonic, 2017.

1755 : La Rose-Croix d'or

Susanna Åkerman, *Rose Cross Over the Baltic : The Spread of Rosicrucianism in Northern Europe*, Brill, Leiden, 1998.

McIntosh Christopher, *The Rose Cross and the Age of Reason,* New York, E. J. Brill, 1992.

1760 : Les Comités de liaison

Maier Pauline R., *From Resistance to Revolution: Colonial Radicals and the Development of American Opposition to Britain, 1765–1776*, New York, Knopf, 1972.

Standiford Les, *Desperate Sons: Samuel Adams, Patrick Henry, John Hancock, and the Secret Bands of Radicals Who Led the Colonies to War*, New York, HarperCollins, 2012.

1765 : Les Fils de la Liberté

Carp Benjamin L., *Defiance of the Patriots: The Boston Tea Party and the Making of America*, New Haven, Yale University Press, 2010.

Unger Harlow Giles, *American Tempest: How the Boston Tea Party Sparked a Revolution*, Cambridge, Massachusetts, Da Capo, 2011.

1770 : Les Illuminés d'Avignon

Roberts J. M., *The Mythology of the Secret Societies,* New York, Scribner, 1972.

1776 : Les Illuminés de Bavière

Melanson Terry, *Perfectibilists: the 18th Century Bavarian Order of the Illuminati*, Chicago, Trine Day, 2009.

Roberts J. M., *The Mythology of the Secret Societies,* New York, Scribner, 1972.

1782 : La convention de Wilhelmsbad

Jacob Margaret C., *Living the Enlightenment: Freemasonry and Politics in Eighteenth-Century Europe*, Oxford University Press, 1991.

1789 : La Révolution française

Lefebvre Georges, *The Coming of the French Revolution,* Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1947.

Schama Simon, *Citizens : A Chronicle of the French Revolution*, New York, Knopf, 1989.

1790 : Le Cercle social

Billington James H., *Fire in the Minds of Men: Origins of the Revolutionary Faith*, New York, Basic, 1980.

1796 : La Conjuration des Égaux

Billington James H., *Fire in the Minds of Men: Origins of the Revolutionary Faith*, New York, Basic, 1980.

1797 : Les Philadelphes

Billington James H., *Fire in the Minds of Men: Origins of the Revolutionary Faith*, New York, Basic, 1980.

1797 : Les Raggi

Billington James H., *Fire in the Minds of Men: Origins of the Revolutionary Faith*, New York, Basic, 1980.

1797 : *Preuves de conspirations*

Roberts J. M., *The Mythology of the Secret Societies,* New York, Scribner, 1972.

Robison John, *Preuves de conspirations contre toutes les religions et tous les gouvernements de l'Europe, ourdies dans les assemblées secrètes des illuminés, des Francs-maçons et des sociétés de lecture…*, San Bernadino, Californie, Ulan Press, 2012.

1800 : Les Carbonari

Billington James H., *Fire in the Minds of Men: Origins of the Revolutionary Faith*, New York, Basic, 1980.

Stites Richard, *The Four Horsemen: Riding to Liberty in Post-Napoleonic Europe*, New York, Oxford University Press, 2014.

1809 : Les Maîtres sublimes parfaits

Billington James H., *Fire in the Minds of Men: Origins of the Revolutionary Faith*, New

York, Basic, 1980.

1825 : Les décembristes

Raeff Marc, *The Decembrist Movement,* Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, 1966.

Stites Richard, *The Four Horsemen: Riding to Liberty in Post-Napoleonic Europe*, New York, Oxford University Press, 2014.

1826 : L'affaire Morgan

Palmer John C., *The Morgan Affair and Anti-Masonry,* Kingsport, TN, Southern, 1946.

Vaughn William Preston, *The Anti-Masonic Party in the United States : 1826–1843,* Lexington, University of Kentucky Press, 1983.

1828 : Le Parti antimaçonnique

Vaughn William Preston, *The Anti-Masonic Party in the United States: 1826–1843,* Lexington, University of Kentucky Press, 1983.

1832 : La Skull and Bones

Robbins Alexandra, *Skull and Bones, la Vérité sur l'élite qui dirige les États-Unis*, Paris, Max Milo, 2006.

1834 : La Ligue des Hors-la-loi

Billington James H., *Fire in the Minds of Men: Origins of the Revolutionary Faith*, New York, Basic, 1980.

1836 : La Ligue des Justes

Billington James H., *Fire in the Minds of Men: Origins of the Revolutionary Faith*, New York, Basic, 1980.

1848 : Le *Manifeste du Parti communiste*

Engels Friedrich et Karl Marx, *Manifeste du Parti communiste,* Paris, J'ai lu, 2017.

Pipes Richard, *Communism : A History,* New York, Modern Library, 2003.

1849 : Le Parti Know-Nothing

Bennett David H., *The Party of Fear: From Nativist Movements to the New Right in American History*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1988.

Billington Ray Allen, *The Protestant Crusade 1800–1860,* Chicago, Quadrangle, 1952.

1854 : Les Chevaliers du Cercle d'or

Benton Elbert J., *The Movement for Peace Without a Victory in the Civil War*, New York, Da Capo, 1972.

Gray Wood, *The Hidden Civil War: The Story of the Copperheads*, New York, Viking, 1942.

1855 : Les nihilistes

Broido Vera, *Apostles Into Terrorists,* New York, Viking, 1977.

Hingley Ronald, *Nihilists: Russian Radicals and Revolutionaries in the Reign of Alexander II*, New York, Delacorte, 1967.

1858 : La Fraternité fénienne

O Concubhair Padraig, *« The Fenians Were Dreadful Men » : The 1867 Rising*, Cork, Mercier, 2011.

1863 : L'Ordre des Chevaliers américains

Benton Elbert J., *The Movement for Peace Without a Victory in the Civil War*, New York, Da Capo, 1972.

Gray Wood, *The Hidden Civil War: The Story of the Copperheads*, New York, Viking, 1942.

1864 : La Première Internationale

Billington James H., *Fire in the Minds of Men: Origins of the Revolutionary Faith*, New York, Basic, 1980.

Drachkovitch Milorad M., *The Revolutionary Internationals, 1864–1943*, Stanford, Stanford University Press, 1966.

1865 : Le Ku Klux Klan

Newton Michael, *White Robes and Burning Crosses: A History of the Ku Klux Klan from 1866*, Jefferson, NC, McFarland, 2014.

Wade Wyn Craig, *The Fiery Cross: The Ku Klux Klan in America,* New York, Simon & Schuster, 1987.

1866 : La Fraternité internationale

Billington James H., *Fire in the Minds of Men: Origins of the Revolutionary Faith*, New York, Basic, 1980.

1869 : Les Chevaliers du travail

Phelan Craig, *Grand Master Workman: Terence Powderly and the Knights of Labor*, Westport, CT, Greenwood, 2000.

1871 : Les Shriners

Van Deventer Fred, *Parade to Glory,* New York, Pyramid, 1964.

1878 : La Bohemian Grove

Domhoff G. William, *The Bohemian Grove and Other Retreats,* New York, Harper & Row, 1974.

Vers 1880 : La Mafia débarque en Amérique

Fox Stephen, *Blood and Power: Organized Crime in Twentieth-Century America*, New

York, Morrow, 1989.

1884 : La Société fabienne

Mackenzie Norman et Jeanne, *The Fabians,* New York, Simon and Schuster, 1977.

1886 : L'Ordre de la Rose blanche

McLynn Frank J., *The Jacobites,* London, Routledge and Kegan Paul, 1985.

1887 : L'association américaine de protection

Bennett David H., *The Party of Fear: From Nativist Movements to the New Right in American History*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1988.

Kinzer Donald L., *An Episode in Anti-Catholicism: The American Protective Association*, Seattle, University of Washington Press, 1964.

1889 : La Seconde Internationale

Drachkovitch Milorad M., *The Revolutionary Internationals, 1864–1943,* Stanford, Stanford University Press, 1966.

1895 : *Les Protocoles des sages de Sion*

Cohn Norman, *Warrant for Genocide,* New York, Harper & Row, 1967.

1897 : La mystification de l'Ordre du Palladium

Waite Arthur Edward, *Devil Worship in France,* York Beach, ME, Weiser, 2003.

1905 : Les Cent-Noirs

Cohn Norman, *Warrant for Genocide,* New York, Harper & Row, 1967.

Laqueur Walter, *Histoire des droites en Russie : des centuries noires aux nouveaux extrémistes*, Paris, Éditions Michalon, 1996.

1907 : L'Ordre des Nouveaux Templiers

Angebert Jean-Michel, *The Occult and the Third Reich: The Mystical Origins of Nazism and the Search for the Holy Grail,* New York, Macmillan, 1974.

Goodrick-Clarke Nicholas, *Les Racines occultes du nazisme : les sectes secrètes aryennes et leur influence sur l'idéologie du IIIe Reich,* Rosières-en-Haye, Éditions Camion noir, 2010.

1908 : L'ariosophie

Angebert Jean-Michel, *The Occult and the Third Reich: The Mystical Origins of Nazism and the Search for the Holy Grail,* New York, Macmillan, 1974.

Goodrick-Clarke Nicholas, *Les Racines occultes du nazisme : les sectes secrètes aryennes et leur influence sur l'idéologie du IIIe Reich,* Rosières-en-Haye, Éditions Camion noir, 2010.

1912 : L'Ordre des Germains

Angebert Jean-Michel, *The Occult and the Third Reich: The Mystical Origins of Nazism and the Search for the Holy Grail,* New York, Macmillan, 1974.

Goodrick-Clarke Nicholas, *Les Racines occultes du nazisme : les sectes secrètes aryennes et leur influence sur l'idéologie du IIIe Reich,* Rosières-en-Haye, Éditions Camion noir, 2010.

1915 : La renaissance du Klan

Newton Michael, *White Robes and Burning Crosses: A History of the Ku Klux Klan from 1866*, Jefferson, NC, McFarland, 2014.

Wade Wyn Craig, *The Fiery Cross: The Ku Klux Klan in America*, New York, Simon & Schuster, 1987.

1916 : L'insurrection de Pâques

Foy Michael et Brian Barton, *The Easter Rising,* Stroud, UK, Tempus, 2011.

Thompson William Irwin, *Easter 1916: The Imagination of an Insurrection,* New York, Barnes & Noble, 2009.

1917 : La Ligue de protection américaine

Mills Bill, *The League,* New York, Skyhorse, 2011.

1917 : La Révolution russe

Moorehead Alan, *The Russian Revolution,* New York, Carroll and Graf, 1990.

Smith S. A., *The Russian Revolution,* New York, Sterling, 2011.

1918 : La Société Thulé

Alleau René, *Hitler et les sociétés secrètes,* Paris, Grasset, 1969.

Goodrick-Clarke Nicholas, *Les Racines occultes du nazisme : les sectes secrètes aryennes et leur influence sur l'idéologie du IIIe Reich,* Rosières-en-Haye, Éditions Camion noir, 2010.

1919 : La Troisième Internationale

Drachkovitch Milorad M., *The Revolutionary Internationals, 1864–1943,* Stanford, Stanford University Press, 1966.

1920 : La Prohibition

Behr Edward, *Prohibition, Thirteen Years That Changed America*, New York, Arcade, 1996.

Fox Stephen, *Blood and Power: Organized Crime in Twentieth-Century America*, New York, Morrow, 1989.

1921 : Le Council on Foreign Relations

Goldberg Robert Alan, *Enemies Within : The Culture of Conspiracy in Modern America,* New Haven, Yale University Press, 2001.

Schulzinger Robert D., *The Wise Men of Foreign Affairs,* New York, Columbia University Press, 1984.

1925 : La SS

Höhne Heinrich, *The Order of the Death's Head,* Londres, Pan, 1972.

Lumsden Robin, *Himmler's Black Order,* Stroud, Royaume-Uni, Sutton, 1997.

1925 : La destruction du Klan

Newton Michael, *White Robes and Burning Crosses: A History of the Ku Klux Klan from 1866*, Jefferson, NC, McFarland, 2014.

Wade Wyn Craig, *The Fiery Cross: The Ku Klux Klan in America,* New York, Simon & Schuster, 1987.

1928 : L'Opus Dei

Allen John L., *Opus Dei,* New York, Doubleday, 2005.

1929 : Al Capone devient *Capo dei Capi*

Fox Stephen, *Blood and Power: Organized Crime in Twentieth-Century America*, New York, Morrow, 1989.

Kobler John, *Capone: The Life and Times of Al Capone,* New York, Da Capo, 2003.

1933 : Hitler s'empare du pouvoir

Evans Richard J., *Le Troisième Reich : l'Avènement,* Volume 1, Paris, Flammarion, 2009.

Kershaw Ian, *Hitler, 1889–1936,* Paris, Flammarion, 2014.

1945 : Les sociétés secrètes néonazies

Goodrick-Clarke Nicholas, *Soleil Noir : Cultes aryens, nazisme ésotérique et politiques de l'identité,* Rosières-en-Haye, Éditions Camion noir, 2007.

1946 : *Propaganda Due*

DiFonzo Luigi, *St. Peter's Banker,* New York, Franklin Watts, 1983.

Willan Philip, *The Last Supper: The Mafia, the Masons and the Killing of Roberto Calvi*, Londres, Constable & Robinson, 2007.

1948 : Les Mau-Maus

Edgerton Robert B., *Mau Mau: An African Crucible,* New York, Free Press, 1989.

Majdalany Fred, *State of Emergency: The Full Story of Mau Mau,* Boston, Houghton Mifflin, 1963.

1949 : Le Parti de la renaissance nationale

Goodrick-Clarke Nicholas, *Soleil Noir : Cultes aryens, nazisme ésotérique et politiques de l'identité,* Rosières-en-Haye, Éditions Camion noir, 2007

1954 : Le groupe de Bilderberg

Goldberg Robert Alan, *Enemies Within: The Culture of Conspiracy in Modern America,* New Haven, Yale University Press, 2001.

1956 : Le Prieuré de Sion

Baigent Michael, Richard Leigh et Henry Lincoln, *Holy Blood, Holy Grail,* New York, Dell, 1983.

Richardson Robert, *The Unknown Treasure,* Houston, NorthStar, 1998.

1959 : La Société John Birch

Goldberg Robert Alan, *Enemies Within: The Culture of Conspiracy in Modern America,* New Haven, Yale University Press, 2001.

Grove Gene, *Inside the John Birch Society,* Greenwich, CT, Fawcett, 1961.

1968 : Le club de Rome

Meadows Donella, David Meadows, Jorgen Randers et William W. Behrens III, *Les Limites de la croissance,* Montréal, Éditions Écosociété, 2013.

1980 : *Trilateralism*

Goldberg Robert Alan, *Enemies Within: The Culture of Conspiracy in Modern America,* New Haven, Yale University Press, 2001.

Sklar Holly, *Trilateralism: The Trilateral Commission and Elite Planning for World Management*, Boston, South End Press, 1980.

1983 : L'Ordre

Flynn Kevin et Gary Gerhardt, *The Silent Brotherhood: Inside America's Racist Underground,* New York, Free Press, 1989.

1984 : Les dominionistes

Barron Bruce, *Heaven on Earth ?,* Grand Rapids, MI, Zondervan, 1992.

1991 : Le Nouvel Ordre mondial

Goldberg Robert Alan, *Enemies Within: The Culture of Conspiracy in Modern America,* New Haven, Yale University Press, 2001.

1994 : L'Ordre blanc de Thulé

Goodrick-Clarke Nicholas, *Soleil Noir : Cultes aryens, nazisme ésotérique et politiques de l'identité,* Rosières-en-Haye, Éditions Camion noir, 2007

INDEX

CRÉDITS ICONOGRAPHIQUES

Alamy Stock Photo : Chronicle 1, 2, Paul Fearn 3, Interfoto 4, 5, Niday Picture Library 6, NMUIM 7, RBM Vintage Images 8 © Stacy Walsh Rosenstock 9

Archives nationales des Pays-Bas : Koen Suyk/Anefo 1

Associated Press Images : 1, 2

Art Resource : The Museum of the City of New York 1

Bridgeman Images : De Agostini Picture Library 1, Collection privée (pape Clement XII) xi, 2, (Princesse Marie Thérèse) xi, 3

The British Library : 1

The British Museum : 1, 2

Collection privée : 1

Getty images : Bettmann 1, 2, 3, 4, Archive Photos 5, Dea/M. Seemuller 6, Handout 7, Hulton Archive 8, PA images 9, Photo 10 172, Science & Society Picture Library xi, 11, (Prince Bernhard), Ullstein Bild 12

© Imperial War Museum : 1

Avec l'aimable autorisation de Internet Archives : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10

iStock : duncan1890 1
Library of Congress : xi (General Forrest), 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Metropolitan Museum of Art : Harris Brisbane Dick Fund 1

The New York Public Library : 1

Rijksmuseum : Godfried Schalcken 1

Shutterstock : Everett Historical 1, Azarii Gorchakov 2, Illustrated London News Ltd/ Pantheon 3, Sean Pavone 4, Vera Petruk ii, 5, Scott Sanders 6, Rudmer Zwerver 7

Superstock : A. Burkatovski/Fine Art Images 1, Everett Collection 2, Fototeca Gilardi/ Marka 3, Iberfoto 4, Illustrated London News Ltd/Pantheon 5, Walter Bibikow/Age Fotostock 6, World History Archive 7

Avec l'aimable autorisation de Wellcome Images : ix, xii, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Avec l'aimable autorisation de Wikimedia Commons : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, Bibliothèque Nationale de France 10, British Museum 11, Cornell University Library 12, Fuzzypeg 13, Bibliothèque numérique Gallica 14, Musée de l'Ermitage 15, Léo Taxil, *Les Mystères de la Franc-Maçonnerie* 16, Library of Congress 17, Museo del Risorgimento, Milan 18, National Portrait Gallery 19, Julian Osley 20, Rijksmuseum, 21

Yale University Library : 1

À PROPOS DE L'AUTEUR



John Michael Greer est aujourd'hui l'un des chercheurs les plus respectés en histoire de l'occulte. Auteur de plus de quarante ouvrages, dont *Le Livre des sciences occultes*, il a été durant douze ans le Grand Archidruide de l'Ordre ancien des druides en Amérique (*Ancient Order of Druids in America*, AODA).